

2m11.2688.8

Université de Montréal

Traduire Michel Foucault
Étude du corpus traduit en anglais par Alan Sheridan

par
Cécile Lamirande

Département de linguistique et de traduction
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès arts (M.A.)
en traduction

Décembre 1998

© Cécile Lamirande, 1998



P

25

USA

1999

N. 007

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :

Traduire Michel Foucault
Étude du corpus traduit en anglais par Alan Sheridan

présenté par :

Cécile Lamirande

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

..... Jeanne Dancette	présidente du jury
..... Alexis Nuselovici (Alexis Nous)	directeur de recherche
..... Richard Patry	membre du jury

Mémoire accepté le : ..14 mai 1999.....

SOMMAIRE

Traduire Michel Foucault n'est pas aisé. Ses essais philosophiques et critiques sont des écrits complexes, ni œuvres littéraires ni textes pragmatiques, qui présentent des difficultés de traduction exemplaires.

Alan Sheridan a traduit cinq livres de Foucault : *Les Mots et les Choses* (1966), *The Order of Things* (1970) ; *L'Archéologie du savoir* (1969), *The Archaeology of Knowledge* (1972) ; *Naissance de la clinique* (1963), *The Birth of the Clinic* (1973) ; *Maladie mentale et Psychologie* (1962), *Mental Illness and Psychology* (1976) et *Surveiller et Punir* (1975), *Discipline and Punish* (1977).

En faisant l'analyse comparative des éditions françaises et anglaises du corpus traduit par Sheridan, cette recherche appliquée vise à repérer les difficultés de traduction particulières que posent ces ouvrages, à dégager les stratégies dont s'est servi le traducteur pour les surmonter et à identifier les causes des écarts relevés. Les particularités notées sont exemplifiées et commentées. Afin de suivre le parcours du traducteur, l'étude est faite selon l'ordre des publications en anglais et en tenant compte du contexte de réception ; chaque ouvrage est brièvement mis en situation et les critiques de la presse (britannique et américaine) sont passées en revue.

Sans négliger les qualités formelles ni la justesse de ses exposés, c'est avant tout la pensée de l'auteur, si complexe soit-elle, que doit préserver la traduction. Deux exemples, l'un au début du corpus et l'autre à la fin, permettent de mettre en perspective les observations réunies dans ce mémoire.

Dans le premier chapitre des *Mots et les Choses*, Foucault fait une longue description d'une peinture en évitant l'acte de nommer, puis il s'en explique. Le traducteur, qui n'a pas compris la démonstration, remplace d'entrée de jeu l'énigmatique titre du chapitre par le titre exact du célèbre tableau.

Surveiller et Punir est sédimenté de notes en bas de page. Pour normaliser la présentation du livre en anglais, des renvois aux sources abrégés sont insérés dans le texte et une bibliographie est ajoutée. En principe, les autres notes sont rejetées en fin de volume, mais Sheridan en a placées certaines dans le texte, notamment celles faisant mention de Karl Marx et la toute dernière qui vient alors clore la conclusion.

La présente étude ne se limite pas au texte : elle pose le livre comme véritable entité de communication. Ainsi, l'analyse du corpus fait ressortir que modifier de simples éléments (titres, notes, pauses, illustrations, bibliographies, index) peut altérer comment un ouvrage est lu, voire compris.

La variété des domaines embrassés par Foucault, dans son entreprise à la fois historique et critique, a demandé une grande polyvalence de la part du traducteur. Certes, les traductions de Sheridan ne sont pas sans failles, mais grâce à elles quelque chose de la pensée de Foucault est bel et bien passé dans le monde anglophone dès les années soixante-dix.

L'œuvre de Foucault est toujours d'actualité. Pour en favoriser une nouvelle lecture plus juste, il est maintenant temps de revoir et de corriger les éditions anglaises de ses livres, sinon de les retraduire.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	iii
AVANT-PROPOS	ix
INTRODUCTION	
Alan Sheridan, traducteur avant tout	2
Le (re)nom du traducteur	4
À propos de cette étude	5
TRADUIT DU FRANÇAIS PAR ALAN SHERIDAN	
I <i>The Order of Things: An Archaeology of the Human Sciences</i>	
Le Foucault « littéraire »	8
Le remplacement du titre	9
Le moment de la préface	10
L'énigme explicitée de « Les Suivantes »	17
Le propre d'une langue	22
L'ampleur des sources	22
II <i>The Archaeology of Knowledge</i>	
Une note « aux derniers des flâneurs »	26
Les limites de l'« expérience » du traducteur	27
Les racines de la pensée	28
Le lexique foucaldien	34
Irréductiblement français	42
III <i>The Birth of the Clinic: An Archaeology of the Medical Perception</i>	
À la demande générale	48
Une concession au lecteur-acheteur	50
Une nouvelle édition « expurgée »	50
Foucault plus lu, mieux lu aussi	52
Des termes français à l'appui	55
D'obscurs antécédents	60
Bousculer les traditions	61

IV	<i>Mental Illness and Psychology</i>	
	Une œuvre de jeunesse	63
	En circulation malgré l'auteur	66
	Que traduire ?	67
V	<i>Discipline and Punish: The Birth of the Prison</i>	
	Un intellectuel « spécifique »	70
	Les notes du traducteur	72
	Des hors-texte peu considérés	77
	L'éloquence des titres	78
	La normalisation des références	80
	Une opération peu soignée	81
	La place des notes	89
	Une note en conclusion	99
 CONCLUSION		
	Des traductions très présentables	102
	Le livre comme véritable entité de communication	102
	Pour de nouvelles éditions	103
 BIBLIOGRAPHIE		
I	Corpus à l'étude	x
II	Principales références	
	Livres	xi
	Textes épars	xii
	Recueils	xiii
III	Références secondaires	
	Critiques de livres (et répliques)	xiv
	Commentaires	xvii
IV	Autres	xviii
 ANNEXES		
I	Quelques pages traduites ailleurs	xix
II	Des notes déplacées (du bas des pages au milieu du texte)	xxix
III	Citations de <i>The Order of Things</i> « revues et corrigées » par David Carroll	xliii

*J'adresse ce témoignage de ma reconnaissance
à Alexis Nouss pour son enthousiasme intellectuel,
aux membres de mon jury pour leur lecture attentive,
et à toutes celles et tous ceux qui me feront
l'honneur de lire ces pages.*

*Un travail, quand il n'est pas en même temps une
tentative pour modifier ce qu'on pense et même ce
qu'on est, n'est pas très amusant. — (M.F., mai 1984)*

à Gail Bourgeois

AVANT-PROPOS

Avant de m'intéresser à la traduction, j'ai fréquenté le département des beaux-arts d'une université anglophone. Là, au cours de séminaires de théories de l'art, j'ai lu de courts textes (parfois des extraits d'ouvrages plus importants) choisis comme introduction à quelques-uns des grands penseurs du siècle, et notamment à certains contemporains français. Quand je ne pouvais mettre la main sur leurs écrits originaux, j'abordais avec réticence ces auteurs par le biais de traductions en anglais, en me demandant si les lire ainsi était vraiment pareil à les lire dans le texte.

*Mon choix de sujet de recherche découle de mon intérêt
pour cette question laissée en suspens.*

I

INTRODUCTION

Alan Sheridan, traducteur avant tout

La première longue étude sur Michel Foucault en langue anglaise a paru à Londres en août 1980. En quatrième page de couverture, on apprend que son auteur est écrivain, enseignant et traducteur. Parmi les traductions à son actif, la notice mentionne des livres d'Alain Robbe-Grillet, de Jean-Paul Sartre, de Jacques Lacan et surtout la plupart des livres de Foucault.¹

Alan Sheridan, the translator of five of Michel Foucault's books into English, has drawn on his experience to compile a guide-book to the first quarter-century of Foucault's output.

(Colin Gordon, *TLS*, 27 mars 1981, p. 332)

Car c'est après avoir traduit, entre 1970 et 1977, cinq ouvrages de Foucault (*Les Mots et les Choses*, *L'Archéologie du savoir*, *Naissance de la clinique*, *Maladie mentale et Psychologie* et *Surveiller et Punir*) qu'Alan Sheridan a tiré parti de sa singulière familiarité avec les textes du penseur français en publiant un livre d'initiation visant à susciter des lecteurs pour son œuvre.

Il n'a cependant pas jugé à-propos de discuter de son expérience comme traducteur principal de Foucault. Comme si, craignant de porter atteinte au sérieux de son ouvrage, il avait préféré taire un rôle jugé trop peu noble. On peut d'ailleurs deviner un commentaire en ce sens, à mots couverts, dans les premières lignes de son livre.

¹ La liste chronologique des traductions par Alan Sheridan comprend Alain Robbe-Grillet : *The Immortal One* (1971) ; Jean Lacouture : *André Malraux* (1975) ; Jean-Paul Sartre : *Critique of dialectical reason, theory and practical ensembles* (1976) ; Jacques Lacan : *Écrits: A Selection* (1977), *The Four Fundamental Concepts of Psycho-Analysis* (1978) et Gérard Genette : *Figures of Literary Discourse* (1982).

J'ai tenté d'obtenir de son éditeur actuel un complément d'information au sujet de la formation et des activités professionnelles de monsieur Sheridan. Malheureusement, Routledge n'a pas donné suite à ma demande.

In an ideal world a book such as this would be unnecessary, indeed inconceivable; it would belong to the world of pale reflections. In the perfect world of Borges the only possible commentary would be the recopying by hand of the subject's collected works, but the conventions of our publishing industry forbid such an enterprise: an author is an altogether nobler thing than a scribe.

Et bien que Sheridan ait dû profiter des informations de première main qui circulent entre un auteur, un traducteur et les maisons d'édition, il n'a fait mention de son rôle qu'incidemment.

(...) for the second edition, published in 1972, Foucault made a number of changes to the text. My English translation, The Birth of the Clinic, appeared in 1973 and incorporates these changes. They do not represent so much as a shift of emphasis, let alone a change of direction. (...) (p. 37)¹

Ainsi, pour préciser le lien particulier entre cet auteur avant tout traducteur et son sujet, il faut s'attarder à la page des remerciements aux éditeurs (p. ix) et faire le recoupement avec les initiales A.S. dans la bibliographie (pp. 227-228).

L'information est d'une telle discrétion qu'il n'en est resté aucune trace en traduction. L'étude de Sheridan sur Foucault a, en effet, été publiée en français dans une édition qui ne donne aucun renseignement biographique sur Sheridan et dans laquelle ont été supprimées toutes les références aux traductions anglaises des textes de Foucault, et même le passage révélateur à propos de *The Birth of the Clinic*.

(...) pour la deuxième édition en 1972, Foucault effectua un certain nombre de changements dans le texte. [sic] Il ne s'agissait pas de modifier l'importance accordée à certains points et encore moins de changer la thèse du livre. (...) (p. 58)

*

¹ Les soulignements sont de moi.

À la suite de la mort prématurée de Michel Foucault en juin 1984, l'Institut d'arts contemporains de Londres (ICA) a tenu une série de discussions et une conférence pour faire le point sur l'apport des intellectuels français à la pensée britannique. Alan Sheridan était parmi ceux qui ont honoré le travail de Foucault. Dans sa contribution intitulée « The Death of the Author », il s'est montré affranchi de sa vieille timidité de traducteur.

Foucault chose the word égarément (...). The choice of word is masterly and I suspect that Foucault knew it. But he could not have known how rich a seam he was laying down there: like all good writers he said more than he knew. Only a translator, faced with the impossible task of translating it could begin to appreciate this. My first attempt was 'bewilderment': not a bad choice (...) (1985: 20)

Le (re)nom du traducteur

Un examen préliminaire des livres de Foucault traduits par Sheridan (*The Order of Things, The Archaeology of Knowledge, The Birth of the Clinic, Mental Illness and Psychology* et *Discipline and Punish*) permet de dégager des indices faisant entrevoir une amélioration du statut du traducteur.

Il y a d'abord la page de titre, où l'identité du traducteur (de la traductrice) est ordinairement révélée, qui indique en l'occurrence un peu plus qu'un patronyme. On constate en premier lieu que la traduction des *Mots et les Choses* est laissée anonyme¹. Ce fait n'est pas passé inaperçu auprès des

¹ Dix ans après la parution de *The Order of Things*, chez Tavistock de Londres, le principal intéressé s'en est discrètement attribué la traduction en inscrivant ses initiales dans une note de la bibliographie de son livre sur Foucault, également publié chez Tavistock. Il n'est pas étonnant que cette information ait échappé à plusieurs, comme en témoignent encore les bibliographies de certains ouvrages pourtant récents.

critiques sensibles à la traduction, dont Georges Steiner : « *The translator (whom, with maddening disregard for human effort and responsibility, the publisher leaves anonymous) has striven hard* » (1971 : 8). En revanche, dans les livres suivants, le nom du traducteur est dûment mentionné. Fait notable, il passe du très solennel « A. M. Sheridan Smith » au plus simple — sans doute plus assuré — « Alan Sheridan ».

Il y a ensuite, au verso, la mention du copyright qui témoigne d'ententes contractuelles révélatrices. Les petits caractères légaux indiquent, en effet, que les maisons d'édition Tavistock Publications et Pantheon Books comme Harper & Row Publishers se sont toujours réservés les droits de reproduction. Par contre, Sheridan est parvenu à négocier l'obtention en propre des droits de *Discipline and Punish*, publié par Penguin Books.

Bref, simplement en feuilletant dans l'ordre les cinq livres de Foucault traduits par Sheridan, on constate qu'il a gagné en importance, passant de traducteur anonyme à traducteur principal de Foucault. Quelque chose de la notoriété de l'auteur semble bien être retombé sur son traducteur.

À propos de cette étude

Traduire Michel Foucault n'est pas aisé. Ni œuvres littéraires ni textes pragmatiques¹, ses essais philosophiques ou critiques présentent des difficultés de traduction exemplaires. Sans négliger les qualités formelles ni la justesse de

¹ Selon l'appellation de Jean Delisle qui oppose « pragmatique » à « littéraire ». Pour sa définition et sa justification de l'appellation « textes pragmatiques », voir : *L'Analyse du discours comme méthode de traduction*, Éd. de l'Univ. d'Ottawa, 1984.

ses exposés, c'est avant tout la pensée de l'auteur, dans son intégrité et dans toute sa complexité, qui est en jeu.

Un corpus suggérant une analyse comparative s'impose d'emblée : les cinq livres de Foucault traduits par Sheridan, dans leurs éditions française et anglaise. (Étant donné l'ampleur de ce corpus — quelque deux mille six cents pages —, cette étude ne saurait prétendre à l'exhaustivité.) Bien que rares, les autres textes de Foucault disponibles en anglais durant la période se terminant à la parution du dernier livre traduit par Sheridan (à l'exclusion des entretiens et des textes publiés seulement en traduction) constituent un corpus parallèle pertinent.

Cette recherche appliquée vise à repérer les difficultés de traduction particulières que posent ces ouvrages, à dégager les stratégies dont s'est servi le traducteur pour les surmonter et, le cas échéant, à identifier les causes des écarts relevés. Les livres sont analysés en suivant le parcours du traducteur : c'est-à-dire sans regroupement thématique, selon l'ordre chronologique des publications en anglais et en tenant compte des circonstances éditoriales et du contexte de réception. Dans son livre sur Foucault, Sheridan a remarqué avec justesse que : « *a book is not a closed system of significations, existing in a pure, ideal state inhabited by a single, disembodied consciousness, but an event in a real complex cultural situation* » (p. 47). Et cela est vrai, à plus forte raison, d'une traduction.

II

TRADUIT DU FRANÇAIS

PAR ALAN SHERIDAN

PREMIER LIVRE

Les Mots et les Choses ; une archéologie des sciences humaines (1966)

The Order of Things: An Archaeology of the Human Sciences (1970)

Le Foucault « littéraire »

Trois ans avant *Les Mots et les Choses*, ont paru deux ouvrages de Michel Foucault : *Naissance de la clinique* et *Raymond Roussel*. Le premier s'inscrit dans le prolongement d'*Histoire de la folie*, sa thèse principale de doctorat déjà en circulation dans le monde anglophone depuis l'admirable traduction par l'Américain Richard Howard publiée en 1965. On traitera ci-après de la version anglaise de *Naissance de la clinique*, troisième livre du corpus de la présente étude.

Paru également en 1963, *Raymond Roussel* n'a, par contre, été traduit que bien tardivement, en 1986. Ce livre au caractère original et singulier dans le travail de Foucault, que Philippe Sollers a salué à sa sortie comme la « naissance de la critique », fait partie de ce qu'on appelle habituellement sa période « littéraire ».

Dans les années entre *Histoire de la folie* et *L'Archéologie du savoir*, Foucault a mené en parallèle un travail sur la littérature, marqué d'une série d'émissions radiophoniques *Histoire de la folie et littérature* et une suite d'articles importants. Parmi ceux-ci, quatre ont été rassemblés pour former la première partie d'un premier recueil de ses essais et entretiens (*Language,*

Counter-Memory, Practice) publié en 1977 par les presses de l'université Cornell aux États-Unis. Que « ce Foucault “littéraire”, souvent méconnu en France, [fût] à l'origine de l'énorme impact de son travail à l'étranger, notamment aux États-Unis » (Revel, 1996 : 500) met en perspective la contribution de Donald F. Bouchard, éditeur et traducteur de ce recueil, et de Sherry Simon, collaboratrice à la traduction.

Dans la préface des *Mots et les Choses*, Foucault a rendu un bref hommage à Roussel (cf. l'extrait de la p. 9 cité un peu plus loin). Puisqu'en 1970, parmi les lecteurs de la traduction en anglais, très peu auraient reconnu le nom de l'écrivain et encore moins auraient connu l'intérêt que Foucault avait porté à son travail, le traducteur a jugé utile, avec raison, d'ajouter :

¹ *Raymond Roussel, the French novelist. Cf. Michel Foucault's Raymond Roussel (Paris, 1963). [Translator's note.]*
(*The Order of Things*, p. xvii)

Le remplacement du titre

Michel Foucault souhaitait intituler son ouvrage *L'Ordre des choses*, mais le titre avait déjà été utilisé et on n'en autorisa pas la reprise. Le livre fut donc publié sous le titre *Les Mots et les Choses*.

C'est avec *Les Mots et les Choses* que la notoriété est venue à Foucault. Comme on le sait, l'ouvrage donna lieu à une polémique et remporta un succès de librairie inattendu. Si le livre est un objet de lecture, son titre, comme d'ailleurs le nom de son auteur, était devenu « un objet de circulation — ou, si l'on préfère, un sujet de conversation » (Genette, 1987 : 73).

Ironiquement, il a été impossible de traduire littéralement le titre devenu fameux, parce qu'il existait déjà deux ouvrages intitulés *Words and Things*, l'un publié en Angleterre et l'autre aux États-Unis. Pour éviter toute confusion, l'éditeur britannique demanda à Foucault de trouver autre chose. Celui-ci suggéra alors *The Order of Things*, revenant ainsi au titre qu'on lui avait refusé en français.

Il s'en est trouvé un pour se plaindre. Selon Peter Caws (1971 : 28) — un des plus persistants critiques du style foucauldien —, il aurait fallu opter pour une combinaison de *Words and Things* et de *The Order of Things* et en arriver au titre « *much more descriptive* » : *The Order of Words and the Order of Things*. Or si le titre n'évoque que plus ou moins clairement le contenu de l'ouvrage, cela ne pose pas de problème puisqu'il est suivi d'un sous-titre. La principale fonction du titre est de retenir l'attention, tandis que c'est le sous-titre *Une archéologie des sciences humaines* qui indique plus littéralement le sujet traité — le terme « archéologie » désignant la nouvelle méthode d'analyse proposée par Foucault.

Le moment de la préface

Dans cet ouvrage, Foucault explique, entre autres, le concept de tableau, espace de représentation du rapport entre les mots et les choses, qui est au centre du savoir à l'âge classique. Une portion importante du livre est précisément une analyse de cet « espace de savoir », de cet « étalement des connaissances », dans la théorie du langage, de la classification et de la monnaie.

Ainsi le mot *tableau* revient à plusieurs reprises dans le corps du texte et notamment entre les pages 80 et 90. Le traducteur semble n'avoir eu aucune difficulté à rendre « le *tableau* complet des signes » par « *the complete table of signs* », « distribuée en tableau ordonné » par « *laid out into an ordered table* », « la répartition en tableau » par « *the tabular redistribution* », « l'espace du *tableau* » par « *the area of the table* », « cet espace en tableau » par « *this tabulated space* », etc.

A l'âge classique, (...) le sens ne pourra être plus que la totalité des signes déployée dans leur enchaînement ; il se donnera dans le tableau complet des signes. (...) Le tableau des signes sera l'image des choses.
(p. 80)

In the Classical age, (...) meaning cannot be anything more than the totality of the signs arranged in their progression; it will be given in the complete table of signs. (...) The table of signs will be the image of the things.
(p. 66)

*

C'est par [la ressemblance] que la représentation peut être connue, c'est-à-dire comparée avec celles qui peuvent être similaires, analysée en éléments (...), combinée avec celles qui peuvent présenter des identités partielles et distribuée finalement en tableau ordonné. (pp. 82-82)

It is through resemblance that representation can be known, that is compared with other representations that may be similar to it, analysed into elements (...), combined with those representations that may present partial identities, and finally laid out into an ordered table.
(p. 68)

*

D'un côté, on trouve l'analyse qui rend compte du renversement de la série des représentations en un tableau inactuel mais simultanément de comparaisons (...). De l'autre, il y a l'analyse qui rend compte de la ressemblance des choses, — de leur ressemblance avant leur mise en ordre, leur décomposition en éléments identiques et différents, la répartition en tableau de leurs similitudes désordonnées (...) (pp. 83-84)

On the one hand, we find the analysis that provides an account of the inversion of the series of representations to form a non-actual but simultaneous table of comparisons (...) And, on the other hand, there is the analysis that gives an account of the resemblance between things – of their resemblance before their reduction to order, their decomposition into identical and different elements, the tabular redistribution of their unordered similitudes. (p. 69)

*

Aux deux extrémités de l'épistémè classique, on a donc une *mathesis* comme science de l'ordre calculable et une *genèse* comme analyse de la constitution des ordres à partir des suites empiriques. (...) Entre la *mathesis* et la *genèse*, s'étend la région des signes (...). Bordé par le calcul et la *genèse*, c'est l'espace du tableau. (p. 87)

Thus, at the two extremities of the Classical episteme, we have a mathesis as the science of calculable order and a genesis as the analysis of the constitution of orders on the basis of empirical series. (...) Between the mathesis and the genesis there extends the region of signs (...). Hedged in by calculus and genesis, we have the area of the table. (p. 73)

*

Les sciences portent toujours avec elles le projet même lointain d'une mise en ordre exhaustive (...) et en leur milieu, elles sont tableau, étalement des connaissances dans un système contemporain de lui-même. Le centre du savoir, au XVII^e et au XVIII^e siècle, c'est le tableau. (p. 89)

The sciences always carry within themselves the project, however remote it may be, of an exhaustive ordering of the world; (...) and at their centre they form a table on which knowledge is displayed in a system contemporary with itself. The centre of knowledge, in the seventeenth and eighteenth centuries, is the table. (pp. 74-75)

*

(...) l'épistémè de la culture occidentale a ouvert un espace en tableau qu'elle n'a cessé de parcourir depuis les formes calculables de l'ordre jusqu'à l'analyse des représentations les plus complexes. (...) De cet espace en tableau, il faut entreprendre maintenant l'analyse (...) (pp. 89-90)

(...) the episteme of Western culture had opened up an area to form a table over which it wandered endlessly, from the calculable forms of order to the analysis of the most complex representations. (...) We must now undertake the analysis of this tabulated space (...) (p. 75)

On pourrait penser qu'il va de soi de choisir *table*, mot de la langue courante, pour traduire *tableau* ; on pourrait se dire que « ça coule de source » — expression toute destinée à la traductologie, n'est-ce pas ? Mais si on se reporte à la préface (la préface auctoriale originale et non celle ajoutée à l'édition anglaise), on s'étonnera d'y relever plutôt l'utilisation répétée du terme *tabula*.

(...) à partir du XIX^e siècle, (...) le langage comme tableau spontané et quadrillage premier des choses, comme relais indispensable entre les représentations et les êtres, s'efface à son tour (...) (p. 14)

(...) from the nineteenth century onward, (...) language as the spontaneous tabula, the primary grid of things, as an indispensable link between representation and things, is eclipsed in its turn (...) (p. xxiii)

*

(...) il s'agit d'observer ici la manière dont [une culture] éprouve la proximité des choses, dont elle établit le tableau de leurs parentés et l'ordre selon lequel il faut les parcourir. (p. 15)

(...) I am concerned here with observing how a culture experiences the propinquity of things, how it establishes the tabula of their relationships and the order by which they must be considered. (p. xxiv)

Pourquoi et comment ce mot latin s'est-il glissé dans la traduction en anglais ?

Le livre s'ouvre sur un déroutant texte de l'écrivain Jorge Luis Borges dans lequel l'« absurde ruine le *et* de l'énumération en frappant d'impossibilité le *en* où se répartiraient les choses énumérées » (p. 9). Cette entrée en matière littéraire, pour le moins non conventionnelle, sert à introduire le concept de tableau. Mais avant de s'expliquer, Foucault fait encore un détour littéraire :

Ce qui est retiré, en un mot, c'est la célèbre « table d'opération » ; et rendant à Roussel une faible part de ce qui lui est dû, j'emploie ce mot « table » en deux sens superposés : table nickelée, caoutchouteuse, enveloppée de blancheur, étincelante sous le soleil de verre qui dévore les ombres, — là où pour un instant, pour toujours peut-être, le parapluie rencontre la machine à coudre ; et, tableau qui permet à la pensée d'opérer sur les êtres une mise en ordre, un partage en classes, un groupement nominal par quoi sont désignées leurs similitudes et leurs différences, — là où, depuis le fond des temps, le langage s'entrecroise avec l'espace. (p. 9)

Pour qui n'a pas encore lu tout l'ouvrage, le sens du passage reste plutôt obscur ; il est cependant clair que le mot *tableau* est clé.

Au paragraphe suivant, on trouve : « les utopies permettent les fables et les discours : elles sont dans le droit fil du langage, dans la dimension fondamentale de la *fabula* ». Foucault utilise vraisemblablement la *lingua franca* parce qu'il la sent plus proche des idées associées à ce mot du temps où le latin était la langue des textes savants. On peut présumer que le traducteur avait ce modèle à l'esprit quand, à son tour, il a utilisé la forme latine pour traduire *tableau*.

What has been removed, in short, is the famous 'operating table'; and rendering to Roussel¹ a small part of what is still his due, I use that word 'table' in two superimposed senses: the nickel-plated, rubbery table swathed in white, glittering beneath a glass sun devouring all shadow — the table where, for an instant, perhaps forever, the umbrella encounters the sewing-machine; and also a table, a tabula, that enables thought to operate upon the entities of our world, to put them in order, to divide them into classes, to group them according to names that designate their similarities and their differences — the table upon which, since the beginning of time, language has intersected space. (p. xvii)

Le traducteur a senti le besoin de former le couple *table/tabula*, comme équivalent du couple français *table/tableau*, afin de bien marquer la distinction entre les deux sens du mot *table*. Si cette « création » du

traducteur a préservé l'effet de quelques lignes de la préface, elle n'était utile dans aucun autre contexte. Et si, pour assurer une certaine constance, le terme a été repris plus loin, toujours dans la préface, il n'est plus jamais apparu au-delà des pages liminaires.

Il convient maintenant d'ouvrir une parenthèse : si *tabula* n'est plus jamais apparu dans les textes de Foucault, du moins pas dans ceux du corpus de la présente étude, ni dans ceux qu'on a parcourus pour fins de comparaison, le terme a cependant connu de nouvelles occurrences sous d'autres plumes. Quoique le nombre de ces occurrences reste sans doute marginal, les trois suivantes méritent qu'on s'y attarde.

Le terme a d'abord été repris dans une critique de *The Order of Things* publiée dans un hebdomadaire indépendant américain :

[Foucault] *is concerned here to observe how a culture experiences the propinquity of things, how it establishes the tabula of their relationships and the order by which they must be considered.*

(*The Nation*, 5 juillet 1971 : 22)

Ce sont là quelques lignes reconnaissables : le passage est tiré presque mot pour mot de la page xxiv (*cf. supra*). Dans un compte rendu de plus de deux mille mots, du reste éclairé, ce genre d'emprunt n'a rien de condamnable ; c'est même une pratique courante de la presse. L'emprunt met seulement en lumière l'importance du rôle de la préface comme sommaire.

Plus tard, *tabula* est apparu dans *The Will to Truth* (1980 : 49), ouvrage où abondent les citations et les paraphrases :

What, more than anything else, provides the coherence of Classical theories of language, living beings and wealth is a philosophical theory of representation, in which language is seen as the tabula, the space, on which things, in the form of their verbal representations, are ordered.

Le commentateur a rédigé un guide d'initiation à la pensée de Foucault dans lequel il a résumé ses ouvrages plus ou moins chapitre par chapitre. C'est ainsi qu'il a repris le terme *tabula* en traitant de la préface des *Mots et les Choses*. Et, typiquement, puisque le terme n'a pas été utilisé dans le corps de l'ouvrage, lui non plus ne l'a pas utilisé plus loin.

Par la suite, le terme est passé dans la traduction française de l'étude :

Ce qui, par-dessus tout, crée la cohérence entre les théories classiques sur le langage, le vivant et les richesses, c'est une théorie philosophique de la représentation, dans laquelle le langage apparaît comme le *tabula*, l'espace sur lequel les choses, sous la forme de leurs représentations verbales, sont ordonnées.

(*Discours, Sexualité et Pouvoir*, 1985, p. 70)

On n'a pas reconnu le *tableau* de Foucault ! Pire, on a « enrichi » le lexique théorique foucauldien dans la propre langue de l'auteur.

Les trois occurrences qu'on vient de relever ont pu occasionner, tout au plus, un peu de confusion. Mais elles ont en commun une caractéristique notable : elles sont le fait de traducteurs ayant pourtant lu Michel Foucault dans le texte. En effet, la critique du livre est de Richard Howard (celui-là même qui avait traduit *Histoire de la folie* six ans plus tôt), le guide d'initiation est de nul autre qu'Alan Sheridan, et son traducteur en français, Philip Miller, en signe aussi la présentation (où il étudie les positions épistémologiques adoptées par Foucault).

L'inconstance lexicale aurait dû être corrigée à l'étape de la révision. Cela mis à part, cet écart suggère deux hypothèses d'explication. La première aurait voulu que la traduction anonyme de ce livre, long et difficile, soit le fait de plus d'un traducteur, ou traductrice. C'est ce qu'a indiqué Richard

Howard dans la critique qu'il a rédigée à la sortie de *The Order of Things* : « *this (collaborative and unsigned) translation* » (1971 : 22). Mais il semble bien que ce soit Alan Sheridan (ou A. M. Sheridan Smith comme il aimait alors signer), et lui seul, qui ait traduit *Les Mots et les Choses*.

La seconde hypothèse pour expliquer l'inconstance dans la traduction du mot *tableau* est que le traducteur a fait son travail linéairement, partie par partie, en commençant par les pages liminaires. La portée de la préface lui a alors échappé, comme elle risque d'ailleurs d'échapper encore aujourd'hui à quiconque n'a pas achevé une lecture attentive de l'ouvrage, s'il n'est pas déjà initié à la pensée de Foucault.

En revanche, si le traducteur avait adopté une démarche conforme à celle de l'auteur, il aurait traduit la préface en dernier. On sait en effet qu'une telle préface auctoriale originale, servant à mettre en contexte et à présenter sommairement le corps de l'ouvrage, est écrite généralement à la fin. Et, comme le confirme la chronologie préparée par Daniel Defert (1994 : 27), c'est ainsi que Foucault a procédé en avril 1965. La faute du traducteur est donc d'être resté avant tout un lecteur.

L'énigme explicitée de « Les Suivantes »

Michel Foucault a précisé son projet de « livre sur les signes » autour d'une toile qui l'a frappé lors d'une visite au musée du Prado, en 1963 (Defert, 1994 : 25). De cette rencontre est issu *Les Suivantes*, essai publié en 1965, que Foucault a ensuite remanié et allégé pour en faire le premier chapitre des *Mots et les Choses*.

Dans la revue *Le Mercure de France*, un hors-texte inséré au début de l'article montre une reproduction photographique de la toile. On remarque l'absence d'une légende qui donnerait les indications habituelles : nom du peintre, titre du tableau, année de réalisation, etc. Mais plusieurs des lecteurs du *Mercure de France* — dont on ne met pas en doute la culture — auront déjà identifié le chef d'œuvre de Vélasquez universellement connu sous le titre *Las Meninas* (*Les Ménines*, ce qui signifie les demoiselles d'honneur).

De qualité moyenne, l'illustration se révèle pourtant fort utile quand on cherche à suivre les méandres du « discours qui laborieusement décompose le tableau » (p. 319). Car dans cet essai, Foucault traite longuement de cette représentation à propos de la représentation ; il médite sur les ambiguïtés de son rendu spatial et explique comment, malgré leur disposition apparemment fortuite, les personnages sont unifiés par leur lien avec le spectateur qui occupe « la place du roi ».

Il convient à présent de passer à la version de l'essai telle qu'elle est présentée aux lecteurs du livre. Le texte reste substantiellement le même. Le titre est inchangé. Quant à l'illustration, il faut distinguer l'édition standard de l'édition de poche, beaucoup plus récente.

Dans l'édition de la « Bibliothèque des sciences humaines », le placement de la reproduction pourrait passer pour de la dissimulation : on ne retrouve le feuillet qu'à la toute fin du livre, plié et replié par surcroît. En y regardant de plus près, on comprend cependant la subtilité de cet arrangement. D'abord, le feuillet est inséré juste après la table des matières qui est placée après le texte, c'est l'habitude des maisons d'édition françaises. Or, « rien n'est plus facile ni plus courant, au moins dans un régime de lecture de type intellectuel, qu'un

coup d'œil préalable à une table placée en fin de volume » (Genette, 1987 : 292). Le hors-texte de papier glacé ne risque donc pas de passer inaperçu. Ensuite, le feuillet est plié un peu comme une lettre, ouvrir la première pliure ne révèle rien, mais une fois le feuillet pleinement déplié, son extension laisse voir l'illustration, même quand on feuillette le livre. Les lecteurs peuvent ainsi se référer aisément à la reproduction, par ailleurs toujours sans légende.

Dans le cas de l'édition de poche, il n'y a pas de feuillet inséré : rien qu'une petite image ne montrant qu'un quart du tableau en première de couverture. Et en quatrième de couverture, il y a cette légende :

Vélasquez : « Les Ménines » (détail).
Musée du Prado, Madrid. Photo © Oronoz-Artephot.

Si la reproduction en couleurs et sa légende font partie de la mise en page standard pour la couverture des volumes de la collection « Tel », il est regrettable de ne pas avoir dérogé aux règles dans ce cas. Car les lecteurs qui choisissent l'édition économique auront à payer chèrement leur épargne en lisant, sans support visuel adéquat, un texte d'autant plus complexe. De plus, la légende respecte mieux les droits de reproduction du musée et du photographe que l'intention de l'auteur du livre.

En effet, Foucault a précisément évité l'acte de nommer et s'en est expliqué au début de la seconde partie de son essai :

Mais le rapport du langage à la peinture est un rapport infini. (...) Ils sont irréductibles l'un à l'autre : on a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit (...). Or le nom propre, dans ce jeu n'est qu'un artifice : il permet de montrer du doigt (...). Mais si on veut maintenir ouvert le rapport du langage et du visible, si on veut parler non pas à l'encontre mais à partir de leur incompatibilité, de manière à rester au plus proche de l'un et de l'autre, alors il faut effacer les noms propres et se maintenir dans l'infini de la tâche. (p. 25)

C'est pourquoi, tout au long de la première partie, il a décrit le tableau sans jamais donner son titre ni nommer les personnages représentés, pas même le peintre qui s'est inclus dans la scène. Et c'est pourquoi il n'y a pas de légende — du moins pas avant cette édition de poche.

Cela explique aussi l'énigmatisme intitulé de l'essai. « Les Suivantes » (ce qui signifie les dames de compagnie) est, dans un français contemporain de Vélasquez, synonyme de l'espagnol « *las meninas* ». Jusque dans le titre de son essai, Foucault a voulu « maintenir ouvert le rapport du langage et du visible » en évitant l'acte de nommer.

Visiblement, le traducteur n'a pas compris le texte qu'il avait devant lui et, dans sa volonté de faire passer le message, il a trahi le dessein de l'auteur à l'insu des lecteurs anglophones. En effet, plutôt que de traduire *Les Suivantes* par *The Maids of Honour*, ce qui aurait parfaitement rendu l'effet, il a montré du doigt de la manière la plus grossière. *Las Meninas*, ce titre que Foucault a feint de ne pas connaître, est devenu le titre du chapitre en anglais : il est étalé dès la table des matières (que les maisons d'édition de langue anglaise placent habituellement au début) et en en-tête tout le long du chapitre.

L'erreur a atteint son comble quand le traducteur a introduit le nom de Vélasquez dans « ce langage gris, anonyme, toujours méticuleux et répétitif parce que trop large » (p. 25) de la longue description qui constitue la première partie. Pour faire référence à l'artiste représenté sur la toile, Foucault a parlé du peintre, mais pour faire référence à l'artiste à qui on doit cette peinture, il a parlé de l'auteur. Content d'avoir saisi la différence de niveau de réalité et n'en pouvant plus d'autant de flou, le traducteur a « précisé » le texte de Foucault dès la première occasion. À comparer :

Nous nous regardons regardés par le peintre, et rendus visibles à ses yeux par la même lumière qui nous le fait voir. (...)

Or, exactement en face des spectateurs — de nous-mêmes —, sur le mur qui constitue le fond de la pièce, l'auteur a représenté une série de tableaux (...)

(p. 22)

We are observing ourselves being observed by the painter, and made visible to his eyes by the same light that enables us to see him. (...)

Now, as it happens, exactly opposite the spectators – ourselves – on the wall forming the far end of the room, Velázquez has represented a series of pictures (...)

(p. 6)

Foucault achève la première section en taquinant ceux, parmi ses lecteurs, qui cherchent encore à se rappeler le nom du peintre. Il leur lance quelques derniers indices :

Étrange façon d'appliquer au pied de la lettre, mais en le retournant, le conseil que le vieux Pachero [*sic*] avait donné, paraît-il à son élève, lorsqu'il travaillait dans l'atelier de Séville : "L'image doit sortir du cadre."

(p. 24)

Pour les lecteurs de la traduction anglaise, à qui on a déjà donné le nom du peintre, ces quelques lignes doivent sembler bien futiles. D'autant plus que l'erreur dans le nom de peintre et théoricien espagnol Francisco Pacheco a naïvement été copiée.

Une dernière parenthèse, relativement à l'illustration qu'on trouve en début de volume à côté de la page de titre, dans les éditions en anglais, tant britannique qu'américaine, tant standard que *paperback*. Le tableau et sa légende, reproduits ensemble par procédé photomécanique, se présentent tels qu'on les a tirés d'un catalogue d'exposition : « 16460 - MADRID - Velasquez - Las Meninas - Gall. del Prado - Ripr. interditta - Auderson, Roma ». Légende d'une honnêteté déconcertante, n'est-ce pas ?

Le propre d'une langue

La grammaire générale est un des sujets qu'embrasse Foucault dans *Les Mots et les Choses*. Il va sans dire qu'un sujet si intimement lié au matériau de la traduction ne pouvait pas manquer de présenter certaines difficultés.

En voici un bref mais bel exemple : « au lieu de dire “je suis chantant”, on dit “je chante” » (p. 109). Devant l'incontournable, le traducteur s'est résigné à rendre le passage par « *instead of saying 'I am singing', we say 'I sing'* » (p. 94), puis il a pris soin d'éclairer la lanterne des lecteurs dans une note en fin de chapitre :

[35] (...) *The significance of the author's remark is lost on the English reader since he can indeed say 'I am singing' whereas the Frenchman cannot say 'je suis chantant'. This form, often known as 'the progressive', is not to be found in French, or in most other languages. [Translator's note.]* (p. 122)

C'est là, dans un ouvrage de quelque quatre cents pages, la deuxième et dernière note qu'a laissée un traducteur agissant avec retenue. Un traducteur effacé au point d'être longtemps resté anonyme.

L'ampleur des sources

Dans une note liminaire, l'éditeur informe les lecteurs que la tâche bibliographique, consistant d'abord à retracer les traductions anglaises des textes consultés en d'autres langues et à localiser ensuite les passages cités, ne pouvait raisonnablement être complétée. La plupart du temps, les lecteurs anglophones doivent donc se contenter des références aux sources écrites ou traduites en français, celles que Foucault a fournies à son audience

francophone. L'éditeur assure cependant que, dans la mesure du possible, les citations de textes en anglais à l'origine ont été retrouvées dans des éditions de cette langue.

Étant donné l'ampleur des sources étudiées dans *Les Mots et les Choses*, on conviendra que la tâche bibliographique que présentait le projet de traduction dépassait le ressort habituel du traducteur (ou du chercheur rattaché à la maison d'édition). Véritable déploiement d'érudition, cet ouvrage de Foucault embrasse, en effet, de larges champs de connaissances — grammaire générale, histoire naturelle et analyse des richesses — en couvrant grosso modo la période qui s'étend depuis la fin du XVII^e jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Et ce, sur la base de textes de cette période, écrits tant en latin qu'en français, en anglais ou en allemand.

Tels quels, les renvois aux sources documentaires permettent au lecteur studieux de retrouver en traduction anglaise certains ouvrages du naturaliste et écrivain suédois Carl von Linné (1707-1778), de l'écrivain, philologue et critique littéraire allemand Friedrich von Schlegel (1772-1829) ou du linguiste allemand Franz Bopp (1791-1867). De même, les références sont là pour qui souhaite lire dans le texte les réflexions philosophiques de John Locke (1632-1704), George Berkeley (1685-1753), David Hume (1711-1776) et Adam Smith (1723-1790) ou les analyses de David Ricardo (1772-1823), financier et économiste britannique. Fort bien ! On peut observer, dans tous ces cas, que la recherche bibliographique a procédé par recoupement entre textes en anglais et en français seulement. Cette restriction semble indiquer que le traducteur, ou le chercheur, ne partageait pas les compétences linguistiques de Foucault en matière de latin et d'allemand. On ne saurait honnêtement lui

en tenir rigueur.

Un esprit pointilleux pourrait cependant faire ressortir çà et là un certain nombre de lacunes. Ainsi, il manque les renvois à deux ouvrages, l'un de David Hume en page 82 et l'autre du philosophe Thomas Hobbes (1588-1679) en pages 82 et 96, qui devraient se trouver en pages 68, 67 et 82 dans l'édition anglaise. Les textes originaux ont pourtant été retrouvés, puisque les renvois sont dûment faits quand Foucault y revient plus loin. Alors, où est passée l'information ? On imagine facilement un bout de papier égaré au dernier moment... Somme toute, ce n'est rien de bien grave.

Le seul oubli notable est une citation de Hume, longue de six lignes, qui n'est pas marquée comme telle. Elle n'est pas en retrait comme les autres, entre guillemets non plus, et le renvoi à la source a été omis. Le tout se lit sans interruption, comme si l'extrait était de la plume de Foucault. Il s'ensuit tout un décalage, car Foucault n'est pas celui qui formule une explication économique pour le bénéfice des ses contemporains, il rapporte plutôt une analyse bicentenaire faite par Hume.

Il y a prospérité dans un État, non pas quand les espèces y sont nombreuses ou les prix élevés; mais quand les espèces en sont à ce stade d'augmentation — qu'il faut pouvoir prolonger indéfiniment — qui permet de soutenir les salaires sans augmenter encore les prix: alors la population croît régulièrement, son travail produit toujours davantage, et l'augmentation consécutive des espèces se répartissant (selon la loi de représentativité) entre des richesses peu nombreuses, les prix n'augmentent pas par rapport à ceux qui sont pratiqués à l'étranger. C'est seulement « entre l'accroissement de la quantité d'or et la hausse des prix que l'accroissement de la quantité d'or et d'argent est favorable à l'industrie. Une nation dont le numéraire est en voie de diminution est, au moment où on fait la comparaison, plus faible et plus misérable qu'une autre qui n'en possède pas davantage, mais dont le numéraire est en voie d'accroissement¹ ». C'est ainsi que s'explique le désastre

espagnol (...)

1. Hume, *De la circulation monétaire* (*Œuvres économiques*, trad. française, p. 29-30).

(*Les Mots et les Choses*, p. 201)

*

There is prosperity within a state, not when coin is plentiful and prices are high, but when the coinage has reached that stage of augmentation – which must be made to continue indefinitely – that makes it possible to maintain wages without increasing prices any further: this being so, the population grows at a steady rate, its work constantly produces more, and, since each consecutive increase in the coinage is divided up (in accordance with the law of representativity) between small quantities of wealth, prices will not increase in relation to those in force abroad. It is only between an increase in the quantity of gold and a rise in prices that an increasing quantity of gold and silver encourages industry. A nation whose coinage is in process of diminution is, at any given moment of comparison, weaker and poorer than another nation which has no greater possessions but whose coinage is in process of growth. This is the explanation of the Spanish disaster (...)

(*The Order of Things*, p. 188)

LIVRE II

L'Archéologie du savoir (1969)

The Archaeology of Knowledge (1972)

Une note « aux derniers des flâneurs »

Selon Michel Foucault, le succès médiatique des *Mots et les Choses* avait brouillé la réception de son travail. Déterminé à rompre avec cette forme de succès, il a rédigé ensuite un ouvrage aride (Defert, 1994 : 29), volontairement élitiste — qui n'a d'ailleurs jamais fait l'objet d'une diffusion de masse en édition de poche.

L'Archéologie du savoir est une sorte de postface méthodologique de ses ouvrages antérieurs, mais c'est aussi l'occasion d'une prise de parole en réponse aux commentateurs, plus ou moins éclairés, qui ont galvaudé « la mort de l'homme ». Cette note de l'introduction, en témoigne par son ton railleur :

1. Aux derniers des flâneurs, faut-il signaler qu'un « tableau » (et sans doute dans tous les sens du terme), c'est formellement une « série de séries » ? En tout cas, ce n'est point une petite image fixe qu'on place devant une lanterne pour la plus grande déception des enfants, qui, à leur âge, préfèrent bien sûr la vivacité du cinéma. (p. 19)

Jugeant qu'une précision quant à la polysémie du mot *tableau* n'a pas de justification immédiate en anglais, le traducteur a simplement sauté la note. Tant pis pour l'anecdote.

Les limites de l'« expérience » du traducteur

Dans *L'Archéologie du savoir* (1969), Foucault fait le point sur son travail et définit son entreprise « archéologique ». Il met en perspective l'*Histoire de la Folie* (1961), *Naissance de la clinique* (1963) et, notamment, *Les Mots et les Choses* (1966). Au moment de la parution de *The Archaeology of Knowledge* (1972), les lecteurs de langue anglaise n'avaient encore accès qu'aux premier et troisième de ces livres (*Madness and Civilization*, 1965 et *The Order of Things*, 1970), la traduction du deuxième étant encore sous presse. Il y a donc eu un décalage entre l'ordre de production et celui de réception.

Dans le cas d'un ouvrage apportant un éclairage rétrospectif sur ceux qui l'ont précédé, on comprend comment un tel décalage a pu présenter certaines difficultés aux lecteurs. Chez le traducteur, un manque de familiarité avec les ouvrages dont traite le texte pouvait même entraîner des erreurs.

C'est ce qui explique le choix de mot erroné dans l'extrait suivant :

D'une façon générale, l'*Histoire de la Folie* faisait une part beaucoup trop considérable, et d'ailleurs bien énigmatique, à ce qui s'y trouvait désigné comme une « expérience », montrant par là combien on demeurait proche d'admettre un sujet anonyme et général de l'histoire ; (...). (pp. 26-27)

Generally speaking, Madness and Civilization accorded far too great a place, and a very enigmatic one too, to what I called an 'experiment', thus showing to what extent one was still close to admitting an anonymous and general subject of history; (...) (p. 16)

On conviendra qu'une connaissance préalable de l'ouvrage auquel Foucault fait référence est nécessaire pour voir qu'il fallait rendre le mot *expérience* non pas par *experiment*, mais plutôt par *experience*. Comme *Madness and Civilization* était déjà publié, certains lecteurs attentifs ont dû constater la

distorsion dès la sortie de *The Archaeology of Knowledge*. De toutes façons, l'erreur indique qu'Alan Sheridan ne connaissait pas *Histoire de la folie* ; elle suggère en fait qu'il ne connaissait peut-être de Foucault que ce qu'il avait lui-même traduit jusque-là.¹

Les racines de la pensée

Foucault a choisi d'adresser *L'Archéologie du savoir* au groupe restreint de ceux que les questions d'épistémologie et de méthodologie soulevées par son travail pouvaient intéresser. De même en anglais, on destinait l'ouvrage à une élite intellectuelle. Cela a autorisé une stratégie de traduction qui s'attache plus à transmettre les idées qu'à essayer de faire passer l'auteur pour un penseur de langue anglaise, une manière de traduire qui valorise plus l'authenticité² du texte que la fluidité en anglais.

On a vu tout à l'heure l'exemple du mot français *expérience* qui a comme équivalent anglais tantôt *experiment*, tantôt *experience*. L'inverse se rencontre aussi, et cela présente une plus grande difficulté au traducteur. Quand une pensée native du français s'articule sur un couple conceptuel opposant deux termes voisins qu'un seul et même mot rend habituellement

¹ Je dois à David Carroll (1987 : 194) d'avoir relevé cette erreur. Elle était passée inaperçue à mes yeux, car dans ma démarche d'étude chronologique du travail de Sheridan, j'avais négligé – moi aussi – la lecture préalable d'*Histoire de la folie*.

² Au sujet du développement d'un courant néo-littéraliste, chez les traducteurs vers l'anglais de la pensée contemporaine française, et de l'authenticité comme nouvelle norme de traduction, cf. Marilyn Gaddis Rose (1995) « *What's the English for Approche Floue?* » *Meta*, vol. 40, n° 3, pp. 379-387.

en anglais, le traducteur doit trouver un moyen pour communiquer aux lecteurs toutes les nuances nécessaires à la distinction des termes.

Confronté à un problème de ce type, Sheridan a pris le parti de la transparence et a adressé cette note explicative aux lecteurs :

¹ The English word 'language' translates the French 'langue' (meaning the 'natural' languages: French, English, etc.) and 'langage' (meaning either 'language in general' or 'kinds of language': philosophical, medical language, etc.) Where the meaning would otherwise be unclear, I have added the original French word in brackets. (Tr.) (p. 24)

Ces interventions du traducteur n'ont pas dû gêner l'audience cultivée de *The Archeology of Knowledge*, habituée aux distinctions qui ont informé la linguistique depuis Saussure.

Et quel statut donner aux lettres, aux notes, aux conversations rapportées, aux propos transcrits par les auditeurs, bref à cet immense fourmillement de traces verbales qu'un individu laisse autour de lui au moment de mourir, et qui parlent dans un entrecroisement indéfini tant de langages différents ? (p. 35)

And what status should be given to letters, notes, reported conversations, transcriptions of what he said made by those present at the time, in short, to that vast mass of verbal traces left by an individual at his death, and which speak in an endless confusion so many different languages (langages)? (p. 24)

*

(...) même si elle a disparu depuis longtemps, même si personne ne la parle plus et qu'on l'a restaurée sur de rares fragments, une langue constitue toujours un système pour des énoncés possibles: c'est un ensemble fini de règles qui autorise un nombre infini de performances. (p. 39)

(...) even if it has long since disappeared, even if it is no longer spoken, and can be reconstructed only on the basis of rare fragments, a language (langue) is still a system for possible statements, a finite body of rules that authorizes an infinite number of performances. (p. 27)

Dans un autre cas du même type, celui du couple conceptuel *savoir-connaissance* que traduit le mot *knowledge*, le traducteur a jugé que les définitions courantes des mots en français ne suffiraient pas à rendre compte de l'usage particulier des termes chez Foucault. Il a obtenu de l'auteur qu'il définisse ce qu'il entendait par *connaissance* et par *savoir*, puis il a reporté cette explication dans une note de l'introduction :

² (...) *Savoir (...) is used by Foucault in an underlying, rather than an overall, way. He has himself offered the following comment on his usage of these terms:*

'By connaissance I mean the relation of the subject to the object and the formal rules that govern it. Savoir refers to the conditions that are necessary in a particular period for this or that type of object to be given to connaissance and for this or that enunciation to be formulated.'

(...)

(p. 15)

Cette information de source auctoriale est certes intéressante, mais fallait-il pour cela l'inclure ? À trop vouloir expliquer, le traducteur a devancé les lecteurs en leur donnant, dès l'introduction, des explications encore trop abstraites pour leur être utiles.

La première partie de la note donnait pourtant déjà une idée assez juste :

² *The English 'knowledge' translates the French 'connaissance' and 'savoir'. Connaissance refers here to a particular corpus of knowledge, a particular discipline – biology or economics, for exemple. Savoir, which is usually defined as knowledge in general, the totality of connaissances (...)*

(p. 15)

Et, comme dans le cas précédant, le traducteur a ajouté le terme original entre parenthèses chaque fois qu'une précision du sens était souhaitable. Avertis de la distinction courante entre les deux mots français, les lecteurs de langue anglaise étaient donc déjà à même de comprendre aussi bien que ceux de langue française.

Il ne s'agit pas de transférer au domaine de l'histoire, et singulièrement de l'histoire des connaissances, une méthode structuraliste qui a fait ses preuves dans d'autres champs d'analyse. Il s'agit de déployer les principes et les conséquences d'une transformation autochtone qui est en train de s'accomplir dans le domaine du savoir historique. (p. 25)

My aim is not to transfer to the field of history, and more particularly to the history of knowledge (connaissances)², a structuralist method that has proved valuable in other fields of analysis. My aim is to uncover the principles and consequences of an autochthonous transformation that is taking place in the field of historical knowledge. (p. 15)

*

Au lieu de parcourir l'axe conscience-connaissance-science (qui ne peut être affranchi de l'index de la subjectivité), l'archéologie parcourt l'axe pratique discursive-savoir-science. Et alors que l'histoire des idées trouve le point d'équilibre de son analyse dans l'élément de la connaissance (se trouvant ainsi contrainte, fût-ce contre son gré, de rencontrer l'interrogation transcendantale), l'archéologie trouve le point d'équilibre de son analyse dans le savoir — c'est-à-dire dans le domaine où le sujet est nécessairement situé et dépendant, sans qu'il puisse jamais y faire figure de titulaire (soit comme activité transcendantale, soit comme conscience empirique). (p. 239)

Instead of exploring the consciousness / knowledge (connaissance) / science axis (which cannot escape subjectivity), archaeology explores the discursive practice / knowledge (savoir) / science axis. And whereas the history of ideas finds the point of balance of its analysis in the element of connaissance (and is thus forced, against its will, to encounter the transcendental interrogation), archaeology finds the point of balance of its analysis in savoir – that is, in a domain in which the subject is necessarily situated and dependent, and can never figure as titular (either as a transcendental activity, or as empirical consciousness). (p. 183)

La distinction entre savoir et connaissance fut reprise à l'occasion dans *The Birth of the Clinic*. Ailleurs, le traitement du couple est tout autre : le plus souvent, c'est *knowledge* seul, sans précision, qui a traduit l'un ou l'autre des termes ; parfois, un synonyme contextuel a remplacé *connaissance*.

Mais à mesure que les choses s'enroulent sur elles-mêmes, ne demandant qu'à leur devenir le principe de leur intelligibilité et abandonnant l'espace de la représentation, l'homme à son tour entre, et pour la première fois, dans le champ du savoir occidental. Étrangement, l'homme — dont la connaissance passe à des yeux naïfs pour la plus vieille recherche depuis Socrate — n'est sans doute rien de plus qu'une certaine déchirure dans l'ordre des choses, une configuration, en tout cas, dessinée par la disposition nouvelle qu'il a prise récemment dans le savoir. (...) Réconfort cependant, et profond apaisement de penser que l'homme n'est qu'une invention récente, une figure qui n'a pas deux siècles, un simple pli dans notre savoir, et qu'il disparaîtra dès que celui-ci aura trouvé une forme nouvelle.

(*Les Mots et les Choses*, pp. 14-15)

But as things become increasingly reflexive, seeking the principle of their intelligibility only in their own development, and abandoning the space of representation, man enters in his turn, and for the first time, the field of Western knowledge. Strangely enough, man – the study of whom is supposed by the naïve to be the oldest investigation since Socrates – is probably no more than a kind of rift in the order of things, or, in any case, a configuration whose outlines are determined by the new position he has so recently taken up in the field of knowledge. (...) It is comforting, however, and a source of profound relief to think that man is only a recent invention, a figure not yet two centuries old, a new wrinkle in our knowledge, and that he will disappear again as soon as that knowledge has discovered a new form.

(*The Order of Things*, p. xxiii)

*

Il faut nous arrêter un peu en ce moment du temps où la ressemblance va dénouer son appartenance au savoir et disparaître, au moins pour une part, de l'horizon de la connaissance.

(*Les Mots et les Choses*, p. 33)

We must pause here for a while, at this moment in time when resemblance was about to relinquish its relation with knowledge and disappear, in part at least, from the sphere of cognition.

(*The Order of Things*, p. 17)

*

Il faut plutôt admettre que le pouvoir produit du savoir (...); que pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre; qu'il n'y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d'un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. Ces rapports de « pouvoir-savoir » ne sont donc pas à analyser à partir d'un sujet de connaissance qui serait libre ou non par rapport au système du pouvoir; mais il faut considérer au contraire que le sujet qui connaît, les objets à connaître et les modalités de connaissance sont autant d'effets de ces implications fondamentales du pouvoir-savoir et de leur transformations historiques. En bref, ce n'est pas l'activité du sujet de connaissance qui produirait un savoir, utile ou rétif au pouvoir, mais les processus et les luttes qui le traversent et dont il est constitué, qui déterminent les formes et les domaines possibles de la connaissance.

(*Surveiller et Punir*, « Biblio. des hist. », p. 32; « Tel », p. 36)

We should admit rather that power produces knowledge (...); that power and knowledge directly imply one another; that there is no power relation without the correlative constitution of a field of knowledge, nor any knowledge that does not presuppose and constitute at the same time power relations. These 'power-knowledge relations' are to be analysed, therefore, not on the basis of a subject of knowledge who is not free in relation to the power system, but, on the contrary, the subject who knows, the object to be known and the modalities of knowledge must be regarded as so many effects of these fundamental implications of power-knowledge and their historical transformations. In short, it is not the activity of the subject of knowledge that produces a corpus of knowledge, the processes and the struggles that traverse it and of which it is made up, that determines the forms and possible domains of knowledge.

(*Discipline and Punish*, pp. 27-28)

Alors que le souci de précision sémantique est typique de la stratégie de traduction adoptée pour *The Archaeology of Knowledge*, celle choisie ailleurs semble avoir été surtout de produire des textes en anglais qui coulent bien, en suivant les méandres de la pensée de Foucault.

Le lexique foucauldien

Non seulement a-t-on reproché à Michel Foucault un jargon abstrait (Harding, 1971) et des néologismes gratuits (Kermode, 1973), mais encore de ne pas définir les termes qu'il utilisait (Marcus, 1966). C'est peut-être pour pallier cette « insuffisance » que le traducteur a choisi de présenter *connaissance* et *savoir* un peu comme des entrées d'un lexique. De son côté, l'éditeur a fait préparer un index des mots clés pour répondre à l'attente des destinataires — une majorité d'universitaires ayant l'habitude de disposer d'outils de lecture semblables dans le cas d'ouvrages théoriques comparables.

La nouveauté des mots *scander* et *scansion* chez Foucault commande l'attention : elle a rendu perplexes plus d'un traducteur, au même titre que bon nombre de lecteurs. Encore absents des *Mots et les Choses*, ces néologismes de sens étaient déjà bien intégrés au lexique de *L'Archéologie du savoir*.

Foucault les avait déjà employés ailleurs :

C'est en repérant et en systématisant leurs caractères propres que je voudrais tenter d'individualiser les grandes unités qui scandent, dans la simultanéité ou la succession, l'univers de nos discours.

(« Réponse à une question », *Esprit*, mai 1968, *Dits et Écrits*, t. I, p. 675)

De la mobilité politique aux lenteurs propres à la « civilisation matérielle », les niveaux d'analyse se sont multipliés : chacun a ses ruptures spécifiques, chacun comporte un découpage qui n'appartient qu'à lui ; et à mesure qu'on descend vers les couches les plus profondes, les scansions se font de plus en plus larges.

(« Sur l'archéologie des sciences », *Cahiers pour l'analyse*, été 1968)

Dans *Les Mots et les Choses*, j'avais tenté d'analyser des masses verbales, des sortes de nappes discursives, qui n'étaient pas scandées par les unités habituelles du livre, de l'œuvre et de l'auteur.

(« Qu'est-ce qu'un auteur ? », conférence prononcée le 22 février 1969, *Bulletin de la Société française de philosophie*, juillet-septembre 1969, *Dits et Écrits*, t. I, p. 791)

J'ai essayé d'en mesurer les implications et les conséquences dans un texte qui va paraître bientôt : j'essaie d'y donner statut à des grandes unités discursives comme celles qu'on appelle l'Histoire naturelle ou l'Économie politique ; je me suis demandé selon quelles méthodes, quels instruments on peut les repérer, les scander, les analyser et les décrire.

(« Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Dits et Écrits*, t. I, p. 792)

Même aujourd'hui, quand on fait l'histoire d'un concept, ou d'un genre littéraire, ou d'un type de philosophie, je crois qu'on n'en considère pas moins de telles unités comme des scansions relativement faibles, secondes, et superposées par rapport à l'unité première, solide et fondamentale, qui est celle de l'auteur et de l'œuvre.

(« Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Dits et Écrits*, t. I, p. 792)

Considérées ensemble, ces quelques occurrences permettent de comprendre ce qu'il entendait par les mots *scander* et *scansion*. Cela suffit à établir la cohérence sémantique de son utilisation des termes.

On a dénoncé, encore et encore, la manière d'écrire trop difficile de Foucault. Certains ont cependant vu comment l'articulation de sa pensée critique allait de pair avec un style non conventionnel : « *the difficulties are part of the way Foucault has found to free his mind of what is not difficult, of what is in fact easy, and therefore, merely, known* » (Howard, 1971 : 22).

Si on reconnaît la cohérence sémantique de *scander* et *scansion* chez Foucault, et si on conçoit son besoin de sortir des sentiers battus pour arriver à de nouveaux concepts, alors il faut consentir à ces néologismes et s'appliquer à suivre l'auteur dans le développement de sa pensée. Mais on sait que la néologie rencontre souvent de la résistance chez les usagers, et le traducteur principal de Foucault n'a pas fait exception.

En anglais, l'usage établi donne le verbe *to scan* et le nom *scansion* pour traduire *scander* et *scansion* — évidemment de même origine. Même si

Sheridan avait devant lui suffisamment d'occurrences pour constater la cohérence sémantique des néologismes, il s'est refusé à les utiliser en anglais. Tout au long de *The Archaeology of Knowledge*, il a préféré traduire cas par cas, en s'inspirant chaque fois du contexte, la bonne dizaine d'occurrences que compte l'ouvrage.

Ainsi, dès l'introduction, Sheridan a traduit *scansion* par *division, rhythm* et *discontinuity*. Plus loin, il a préféré *articulation*. Et au lieu du verbe *to scan*, il a choisi tantôt *to articulate*, tantôt *to break up* ou *to divide up*.

De la mobilité politique aux lenteurs propres à la « civilisation matérielle », les niveaux d'analyse se sont multipliés : chacun a ses ruptures spécifiques, chacun comporte un découpage qui n'appartient qu'à lui ; et à mesure qu'on descend vers les socles les plus profonds, les scansions se font de plus en plus larges. (pp. 9-10)

From the political mobility at the surface down to the slow movements of 'material civilization', ever more levels of analysis have been established: each has its own peculiar discontinuities and patterns; and as one descends to the deepest levels, the rhythms become broader. (p. 3)

*

Enfin, sans doute les scansions les plus radicales sont-elles les coupures effectuées par un travail de transformation théorique lorsqu'il « fonde une science en la détachant de l'idéologie de son passé et en révélant ce passé comme idéologique ». (p. 12)

Lastly, the most radical discontinuities are the breaks effected by a work of theoretical transformation 'which establishes a science by detaching it from the ideology of its past and by revealing this past as ideological'. (p. 5)

*

Comment diversifier les niveaux auxquels on peut se placer et dont chacun comporte ses scansions et sa forme d'analyse (...) ? (p. 13)

How is one to diversify the levels at which one may place oneself, each of which possesses its own divisions and form of analysis? (p. 5)

*

(...) à nouveau le thème d'une continuité de l'histoire a été réactivé : une histoire qui ne serait pas scansion, mais devenir (...) (pp. 22-23)

(...) *the theme of a continuity of history has been reactivated once again; a history that would be not division, but development* (devenir) (...)
(p. 13)

*

La formation discursive apparaît à la fois comme principe de scansion dans l'enchevêtrement des discours et principe de vacuité dans le champ du langage. (p. 156)

Discursive formation appears both as a principle of division in the entangled mass of discourses and as a principle of vacuity in the field of language (langage). (p. 119)

*

J'étais parti d'un problème relativement simple : la scansion du discours selon de grandes unités qui n'étaient point celle (*sic*) des œuvres, des auteurs, des livres, ou des thèmes. (p. 177)

I set out with a relatively simple problem: the division of discourse into great unities that were not those of œuvres, authors, books, or themes.
(p. 135)

*

Le champ des énoncés n'est pas un ensemble de plages inertes scandé par des moments féconds ; c'est un domaine qui est de bout en bout actif (p. 189)

The field of statements is not a group of inert areas broken up by fecund moments; it is a domain that is active throughout. (p. 145)

*

Si la question de l'idéologie peut être posée à la science, c'est dans la mesure où celle-ci, sans s'identifier au savoir, mais sans l'effacer ni l'exclure, se localise en lui, structure certains de ses objets, systématise certaines de ses énonciations, formalise tels de ses concepts et de ses stratégies : c'est dans la mesure où cette élaboration scande le savoir, le

modifie et le redistribue pour une part, le confirme et le laisse valoir pour une autre part (...) (pp. 241-242)

If the question of ideology may be asked of science, it is in so far as science, without being identified with knowledge, but without either effacing or excluding it is localized in it, structures certain of its objects, systematizes certain of its enunciations, formalizes certain of its concepts and strategies; it is in so far as this development articulates knowledge, modifies it, and redistributes it on the one hand, confirms it and gives it validity on the other (...) (p. 185)

*

Ce n'est point d'un même pas et en même temps que toutes les informations discursives [franchissent le seuil d'épistémologisation, celui de la scientificité et celui de la formalisation], scandant ainsi l'histoire des connaissances humaines en différents âges (...) (p. 244)

The discursive formations do not cross [these different thresholds] at regular intervals, or at the same time, thus dividing up the history of human knowledge (connaissances) into different ages (...) (p. 187)

*

De plus l'épistémè n'est pas une figure immobile qui, apparue un jour, serait appelée à s'effacer tout aussi brusquement : elle est un ensemble indéfiniment mobile de scansions, de décalages, de coïncidences qui s'établissent et se défont. (p. 250)

Moreover, the episteme is not a motionless figure that appeared one day with the mission of effacing all that preceded it: it is a constantly moving set of articulations, shifts, and coincidences that are established, only to give rise to others. (p. 192)

*

Quelle est donc cette peur qui vous fait rechercher, par-delà toutes les limites, les ruptures, les secousses, les scansions, la grande destinée historico-transcendantale de l'Occident ? (p. 273)

What is that fear which makes you seek, beyond all boundaries, ruptures, shifts, and divisions, the great historico-transcendental destiny of the Occident? (p. 210)

Si on les analyse séparément, ces choix sont tous justifiables ; mais ce sont les choix du traducteur et non ceux de l'auteur. Ils ont bien le mérite commun de préserver la fluidité de la lecture en évitant le choc de la néologie ; mais c'est au détriment de l'unité entre le concept et sa terminologie.

Le manque d'unité se poursuit d'ailleurs en annexe de l'édition américaine dans « The Discourse on Language ». Quand Michel Foucault a prononcé sa leçon inaugurale au Collège de France, cela faisait plus de deux ans et demi qu'il utilisait le terme *scansion* ; mais pour Rupert Swyer, traducteur de *L'Ordre du discours*, c'était sans doute la première fois qu'il voyait le mot utilisé dans ce sens. Or dans cette conférence, aucune des trois apparitions du terme *scansion* n'est dans un contexte définitoire satisfaisant. On comprend alors l'hésitation du traducteur qui traduit *scansion* d'abord par *stress*, mais ensuite par *form and mode*.

Qu'est-ce, après tout, qu'un système d'enseignement, sinon une ritualisation de la parole ; sinon une qualification et une fixation des rôles pour les sujets parlants ; sinon la constitution d'un groupe doctrinal au moins diffus ; sinon une distribution et une appropriation du discours avec ses pouvoirs et ses savoirs ? Qu'est-ce que l'« écriture » (celle des « écrivains ») sinon un semblable système d'assujettissement, qui prend peut-être des formes un peu différentes, mais dont les grandes scansions sont analogues ?

(*L'Ordre du discours*, 1971, pp. 46-47)

(...) *What is 'writing' (that of 'writers') if not a similar form of subjection, perhaps taking rather different forms, but whose main stresses are nonetheless analogous?*

(« The Discourses on Language », trad. Rupert Swyer, *The Archaeology of Knowledge*, p. 227)

*

Or il me semble que sous cette apparente vénération du discours, sous cette apparente logophilie, se cache une sorte de crainte. Tout se passe

comme si des interdits, des barrages, des seuils et des limites avaient été disposés de manière que soit maîtrisée, au moins en partie, la grande prolifération du discours, de manière que sa richesse soit allégée de sa part la plus dangereuse et que son désordre soit organisé selon des figures qui esquivent la plus incontrôlable ; tout se passe comme si on avait voulu effacer jusqu'aux marques de son irruption dans les jeux de la pensée et de la langue. Il y a sans doute dans notre société, et j'imagine dans toutes les autres, mais selon un profil et des scansions différentes, une profonde logophobie, (...)

(*L'Ordre du discours*, 1971, p. 52)

(...) *There is undoubtedly in our society, and I would not be surprised to see it in others, though taking different forms and modes, a profound logophobia, (...)*

(« The Discourses on Language », trad. Rupert Swyer, *The Archaeology of Knowledge*, pp. 228-229)

*

Plus tard, on pourrait essayer d'analyser un système d'interdit de langage : celui qui concerne la sexualité depuis le XVI^e siècle jusqu'au XIX^e siècle ; il s'agirait de voir non point sans doute comment il s'est progressivement et heureusement effacé ; mais comment il s'est déplacé et réarticulé depuis une pratique de la confession où les conduites interdites étaient nommées, classées, hiérarchisées, et de la manière la plus explicite, jusqu'à l'apparition d'abord bien timide, bien retardée, de la thématique sexuelle dans la médecine et dans la psychiatrie du XIX^e siècle ; ce ne sont là encore bien sûr que des repères un peu symboliques, mais on peut déjà parier que les scansions ne sont pas celles qu'on croit, et que les interdits n'ont pas toujours eu le lieu qu'on imagine.

(*L'Ordre du discours*, 1971, p. 63)

(...) *Of course, these only amount to somewhat symbolic guidelines, but one can already be pretty sure that the stresses will not fall where we expect, and that taboos are not always to be found where we imagine them to be.*

(« The Discourses on Language », trad. Rupert Swyer, *The Archaeology of Knowledge*, p. 232)

Dans les mêmes années, d'autres traducteurs faisant face à ce dilemme

néologique ont opté pour la stratégie de traduction au cas par cas, notamment Donald Bouchard et Sherry Simon dans leur traduction de « Qu'est-ce qu'un auteur ? » (cf. les extraits en français présentés *supra*).

(...) my objective in The Order of Things had been to analyse verbal clusters as discursive layers which fall outside the familiar categories of a book, a work, or an author.

(« What is an author? », trad. D. Bouchard et S. Simon, *Language, Counter-Memory, Practice*, 1977, p. 113)

*

I have tried to gauge their implications and consequences in a book that will appear shortly. These questions have determined my effort to situate comprehensive discursive units, such as “natural history” or “political economy,” and to establish the methods and instruments for delimiting, [sic] analyzing, and describing these unities.

(« What is an author? », *op. cit.*, p. 115)

*

Even now, when we study the history of a concept, a literary genre, or a branch of philosophy, these concerns assume a relatively weak and secondary position in relation to the solid and fundamental role of an author and his works.

(« What is an author? », *op. cit.*, p. 115)

Par contre, Anthony M. Nazzaro qui a traduit « Réponse à une question » (cf. *supra*) et, plus tard, Josué V. Harari qui a traduit une nouvelle version de « Qu'est ce qu'un auteur ? » ont tous deux pris le parti de consentir aux néologismes :

It is by marking out and by systematizing their very character that I would like to attempt to individualize the larger units which scan simultaneously or successively the world of our discourses.

(« History, Discourse and Discontinuity », trad. A. Nazzaro, *Salmagundi*, n° 20, été-automne 1972, p. 227)

Even today, when we reconstruct the history of a concept, literary genre, or school of philosophy, such categories seem relatively weak,

secondary, and superimposed scansions in comparison with the solid and fundamental unit of the author and the work.

(« What is an author? », trad. J. Harari, *Textual Strategies*, 1979, p. 141)

*

Les lexicographes feront remarquer qu'analyser isolément l'idiolecte de Michel Foucault (dans le cas présent, isolément de la scène philosophique parisienne contemporaine) ne permet pas de lui attribuer la paternité des néologismes observés. Mais, qu'importe qui l'a dit le premier ?

Peut-être aussi ne faut-il y voir qu'une coïncidence quand on retrouve le verbe *scander* — avec un sens voisin de celui du lexique foucauldien — dans un article de dictionnaire traitant du chef d'œuvre de Vélasquez ? Alors que *Le Nouveau Petit Robert* (1993) ne donnait encore de *scander* que les sens reconnus depuis longtemps, Joëlle Berlangée-Fayt, collaboratrice à la rédaction du *Petit Robert, Dictionnaire universel des noms propres* (1994), a écrit à propos de *Les Ménétries* : « L'éclairage concentre l'intérêt sur la figure de l'infante et en même temps approfondit et scande un espace établi selon un jeu d'orthogonales. »

Irréductiblement français

Les critiques de langue anglaise ont abondé en reproches dirigés contre la façon d'écrire de Foucault. En témoigne le commentaire qui suit, écrit par un professeur de philosophie américain :

(...) [*Foucault's*] style has become more intricate, not to say contorted. Never a man to use one word where five will do, or to say straightforwardly what can be said obliquely or figuratively, Foucault

has, confronted with the genuinely difficult task he has set himself in "The Archaeology of Knowledge," produced an extravagantly and self-indulgently rhetorical text, full of asides on his own development, other people's reactions to his work and so on, many of which I found downright embarrassing.

(Peter Caws, *NYTBR*, 22 octobre 1972, p. 6)

La virulence de cet extrait s'explique par une tradition chère aux critiques de langue anglaise, mais que les ouvrages de Foucault contrariaient gravement. qui veut qu'un penseur vise à « *to clear the ground by endeavoring to think the subject into simplicity and to set forth the results in as plain language as possible* »¹. Les difficultés qu'ont éprouvées les commentateurs de Foucault relevaient apparemment de la conjonction de deux différences culturelles que le traducteur ne pouvait pas effacer.

La première concerne la démarche intellectuelle caractéristique de la scène parisienne. Un Britannique partisan de la culture française, qui souhaitait que ses compatriotes montrent plus d'ouverture d'esprit relativement aux travaux des Français, a donné cet élément d'explication :

More alien than [intellectual] fashion itself is the French recognition of the pleasures of thought, the willingness to see it not as a product of research but as an activity which ministers to a particular desire and affords substantial gratification.

(Jonathan Culler, *TLS*, 9 mars 1973, p. 266)

Alors que la tradition britannique voulait qu'on soumette dans les formes sa recherche disciplinaire et qu'on laisse à quelques spécialistes l'évaluation de la justesse empirique des résultats ; les intellectuels français, pour leur part, débattaient volontiers de leurs projets théoriques. Ils valorisaient l'exploration et le développement des idées, et semblaient trouver une

¹ Henry Maudsley cité par D. W. Harding, *NYRB*, 12 août 1971, p. 21.

satisfaction personnelle dans l'engagement partagé de l'activité intellectuelle. Avec une disposition semblable, les lecteurs français pouvaient apprécier les détours de la pensée et les longs développements des ouvrages de Foucault ; tandis que les lecteurs non préparés, américains comme britanniques, trouvaient le tout étrangement éloigné de la forme convenue. Loin de l'exposé didactique que certains souhaitaient, *L'Archéologie du Savoir* s'inscrit explicitement dans la mouvance des idées et des débats à leur sujet. D'abord, l'ouvrage comporte « pas mal de corrections et de critiques internes » (p. 26). Ensuite, entretenant la polémique, le philosophe s'est plu à rédiger une partie de l'introduction et toute la conclusion de son livre sous forme de questions et réponses.

La deuxième différence culturelle est le rapprochement de la prose de pensée contemporaine avec la sphère du littéraire, du moins en langue française. La recherche verbale caractérise en effet la manière d'écrire des penseurs français qui font bon usage d'effets de style — ces plaisirs littéraires du texte. Mais comme l'a noté un observateur « à la rencontre de deux mondes », le traducteur Jacques Colson (1989 : 9) : « À ce jour, cette recherche formelle semble absente de la pensée de langue anglaise, plus “casual”, d'où le caractère irréductiblement étranger de Foucault, par exemple, en anglais. »

Une forme caractéristique de l'inscription de la pensée de Foucault dans l'espace littéraire est l'utilisation d'un langage figuré, de métaphores. À peu près à l'époque de la sortie en France de *L'Archéologie du savoir*, Foucault a écrit dans la préface de l'édition anglaise des *Mots et les Choses* :

What I would like to do (...) is to reveal a positive unconscious of knowledge: a level that eludes the consciousness of the scientist and yet is part of scientific discourse, instead of disputing its validity and

seeking to diminish its scientific nature. (p. xi)

Dans *La Métaphore vive*, Paul Ricœur a souligné le potentiel créatif du procédé : « la métaphore est le processus rhétorique par lequel le discours libère le pouvoir que certaines fictions comportent de redécrire la réalité » (1975: 11)¹. En considérant l'objectif avoué de Foucault, on conçoit qu'il ait affectionné le langage figuré, même si cela allait déconcerter « *the people who look for clarity in philosophical discourse [and] will no doubt – and quite understandably – put the book down in large numbers as completely hopeless.* » (Caws, 72: 6).

On n'a pas à chercher bien loin un exemple de cet aspect de l'écriture de Foucault puisqu'il a filé la métaphore dès l'ouverture de *L'Archéologie du savoir*. Il a opéré une substitution analogique entre les objets de recherche des historiens et les formations géologiques :

(...) comme si (...) [les historiens] entreprenaient de mettre au jour (...) les grands socles immobiles et muets que l'enchevêtrement des récits traditionnels avait recouverts de toute une épaisseur d'événements.

(...) Ces instruments leur ont permis de distinguer, dans le champ de l'histoire, des couches sédimentaires diverses ; aux successions linéaires, qui avaient fait jusque-là l'objet de la recherche, s'est substitué un jeu de décrochages en profondeur.

(...) les niveaux d'analyse se sont multipliés (...) et à mesure qu'on descend vers les socles les plus profonds, les scissions se font de plus en plus larges. (...)

Les vieilles questions de l'analyse traditionnelle (...) sont remplacées désormais par des interrogations d'un autre type : quelles strates faut-il isoler les unes des autres ? (...) Quel système de relations ([...], étagement, [...]) peut-on établir ? (pp. 9-10)

Ces emprunts au champ notionnel de la géologie exigent, de qui veut les

¹ Citation empruntée à Christine Klein-Lataud (1991 : 80)

décoder, une souplesse d'imagination certaine. Malgré cela, Sheridan s'est appliqué à préserver la métaphore filée.

(...) *as if, (...) [historians] were trying to reveal (...) the great silent, motionless bases that traditional history has covered with a thick layer of events.*

(...) *These tools have enabled workers in the historical field to distinguish various sedimentary strata; linear successions, which for so long had been the object of research, have given way to discoveries in depth.*

(...) *ever more levels of analysis have been established: (...) and as one descends to the deepest levels, the rhythms become broader.*

(...) *The old questions of the traditional analysis (...) are now being replaced by questions of another type: which strata should be isolated from others? (...) What system of relations ([...], stratification, [...]) may be established between them?* (pp. 3-4)

Le traducteur a habilement traduit les énigmatiques formulations du texte. Cependant, il a fait quelques concessions pour faciliter la lecture, et il lui est arrivé de simplifier le langage figuré du texte là où cela semblait pouvoir se faire sans affecter le sens. Par exemple, il a réduit « l'enchevêtrement des récits traditionnels » à « *traditional history* ».

*

Les premières pages de *L'Archéologie du savoir* ont constitué, sous une forme un peu différente, une réponse aux questions formulées par le Cercle d'épistémologie de l'École normale supérieure. Pendant que *The Archaeology of Knowledge* allait sous presse, une version abrégée de ce texte a paru en traduction dans une revue londonienne de théorie marxiste-léniniste. Dans la bibliographie de son livre sur Foucault, Sheridan n'a pas fait mention de cette petite brochure xérographiée à faible tirage et de la traduction anonyme qui s'y trouvait. Peut-être en connaissait-il l'existence,

toutefois elle n'a nullement influencé son travail. Confidentielle, cette traduction parallèle n'en constitue pas moins une base de comparaison unique.¹

Pour faciliter la lecture comparative, de larges extraits des passages correspondants des deux formes du texte en français, accompagnées de leurs traductions respectives, sont reproduits en appendice.

Un rapide survol des différentes versions suffit pour constater la « facture » du texte. La traduction anonyme en reproduit d'ailleurs fort bien l'élégance, la complexité aussi. En effet, il n'y est pas question de simplifier la lecture, par exemple, en omettant un terme figuré : ici, « l'enchevêtrement des récits traditionnels » se lit « *the tangle of traditional accounts* ». Chacun de son côté, les traducteurs ont fait un travail honnête ; le contraste entre leurs traductions reflète probablement autant la dissemblance entre les publics auxquels elles étaient destinées que leurs préférences personnelles.

¹ Michel Foucault, « Sur l'archéologie des sciences », *Cahier pour l'analyse*, n° 9, été 1968, pp. 9-40. (Repris dans : *Dits et Écrits*, t. I, pp. 696-731.)

—, « On the Archaeology of the Sciences », traduction anonyme, *Theoretical Practice* (Londres), n° 3+4, automne 1971, pp. 108-127.

LIVRE III

Naissance de la clinique ; une archéologie du regard médical (1963)
The Birth of the Clinic: An Archaeology of Medical Perception (1973)

À la demande générale

Avec *Madness and Civilization* (1965), traduction de sa thèse principale de doctorat, Foucault avait peut-être déjà acquis une réputation de brillant historien des idées (Howe, 1974 : 117), mais seulement dans certains cercles restreints. C'est pourquoi ses autres livres déjà publiés en France ne furent pas traduits — du moins pas tout de suite — faute de lecteurs.

Il faut comprendre que Foucault n'a pas connu de succès en librairie avant 1966 (Sheridan, 1980 : 47). L'édition originale de l'*Histoire de la folie (Folie et Dérailson)*, 1961) ne s'était pas bien vendue, et la version abrégée en format de poche avait fait mieux mais rien de remarquable. *Naissance de la clinique* s'était encore moins vendu. Et *Raymond Roussel* était pratiquement passé inaperçu. C'est le succès des *Mots et les Choses* qui a entraîné une forte demande pour ces livres antérieurs, qu'on s'est bien sûr empressé de réimprimer.

Le monde anglophone aussi était, dès lors, curieux de lire le nouvel intellectuel français en vue. Du coup, on a traduit en priorité *Les Mots et les Choses* — « *and upon this shoal most English-speaking readers ran aground* » (Howe, 1974 : 117). Puis, ce fut le tour de *L'Archéologie du savoir*

que Foucault avait publié entre-temps. Dans une note en bas de page, le traducteur et l'éditeur annonçaient déjà la suite : « *A translation of Naissance de la clinique is in press* ».

Initialement, Foucault présentait *Naissance de la clinique* comme des « chutes » d'*Histoire de la folie* (Defert, 1994 : 24). Plus encore, les lecteurs de *The Archaeology of Knowledge* ont compris rétrospectivement que Foucault a écrit une trilogie où il s'est essayé à une nouvelle historiographie en touchant tour à tour à la psychiatrie, à la médecine, à l'histoire naturelle, à l'analyse des richesses et à la grammaire générale. Depuis, ils attendaient *The Birth of the Clinic* en espérant que l'ouvrage « *supplies the missing link between Madness and Civilization and the later books, and undoes their considerable tangles* » (Howe, 1974 : 117).

La Naissance de la clinique fait une description des changements du langage médical entre 1794 et 1820, particulièrement en France. Auparavant, on pensait que cela ne valait pas la peine d'investir dans la publication en anglais d'un tel ouvrage, puisqu'une étude fondée sur un sujet historique aussi spécifique, et aussi français, ne saurait susciter d'intérêt que chez très peu de spécialistes de langue anglaise. En revanche, depuis que Foucault était devenu « le mandarin de l'heure »¹, on appréciait mieux la portée de cet ouvrage et on savait qu'il allait retenir l'attention d'une plus vaste audience :

(...) *this book (...) will be read not only by those who are interested in this seminal period of medical history but also by those who are dissatisfied with the traditional procedures of intellectual history and*

¹ L'expression est de George Steiner (*NYRB*, 28 fév. 1971, p. 8). Pour l'anecdote, cf. l'échange de répliques entre Foucault et Steiner dans *Diacritics*, n^{os} 1 et 2, 1971.

would like to see historians of ideas rethink their objectives and their methods.

(Jean Starobinski, *NYRB*, 22 janvier 1976, p. 18)

Une concession au lecteur-acheteur

La traduction de *Naissance de la clinique* s'adressait donc à une audience mixte, dont la majorité était peu familière avec les vocabulaires de l'histoire et de la philosophie de la médecine. Le traducteur et l'éditeur connaissaient leur marché, mais aussi la réputation de Foucault comme auteur difficile. Et sans doute ont-ils craint qu'un titre trop rebutant fasse fuir les lecteurs-acheteurs, puisque pour le sous-titre *Une archéologie du regard médical*, Sheridan a traduit le mot clé « regard » par le mot courant « *perception* », tandis que dans le corps du texte, il a utilisé le mot « *gaze* » dans un sens inhabituel. Ce dernier choix avait d'ailleurs la sanction de traductions antérieures de textes phénoménologiques français (Caws, 1973 : 29). Dans une note liminaire au ton défensif, le traducteur a signalé cette « *concession to the unprepared reader* » et s'est même excusé du « *rather odd-sounding 'clinic'* » (p. vii). Ironiquement, à l'occasion des rééditions françaises, le sous-titre a disparu.

Une nouvelle édition « expurgée »

Vers 1970, *Naissance de la Clinique* (1963) fut épuisé et, au lieu d'une simple réimpression, Foucault a effectué un certain nombre de changements lexicaux avant une nouvelle édition de l'ouvrage en 1972. En effet, il a profité de l'occasion pour expurger son texte de certains mots trop associés au courant

structuraliste, auquel il ne voulait plus qu'on l'identifie.¹ Dans cette deuxième édition, « 'language' becomes 'discourse'; 'a structural analysis of the signified' becomes 'the analysis of a type of discourse', the signifier / signified distinction is largely dropped » explique le traducteur-auteur avant de conclure : « My English translation, *The Birth of the Clinic*, appeared in 1973 and incorporates these changes. » (Sheridan, 1980 : 37).

On remarque pourtant encore ça et là des différences difficilement justifiables. En effet, l'édition anglaise comporte plus de mots qu'on pourrait associer au mouvement structuraliste que l'édition française courante. Comme si la traduction était antérieure au remaniement lexical opéré sur le texte en français. À titre d'exemples :

(...) *Brulley tried to place himself at the level of La Langue des calculs; although Cabanis cited this text, his thought is structurally on a footing with the Essai sur l'origine des connaissances.* (p. 117)

(...) *Brulley cherchait à se situer au niveau de la *Langue des calculs*; Cabanis a beau citer ce dernier texte, sa pensée est épistémologiquement de plain-pied avec l'*Essai sur l'origine des connaissances*.* (p. 118)

*

The formation of clinical medicine is merely one of the more visible witnesses to these changes in the fundamental structures of experience (...) (p. 199)

¹ À ce sujet, cf. notamment la préface à l'édition anglaise des *Mots et les Choses* :

(...) *In France, certain half-witted 'commentators' persist in labelling me a 'structuralist'. I have been unable to get it into their tiny minds that I have used none of the methods, concepts, or key terms that characterize structural analysis. (...) it is too easy to avoid the trouble of analysing [one's] work by giving it an admittedly impressive-sounding, but inaccurate, label.* (1970 : xiv)

La formation de la médecine clinique n'est qu'un des plus visibles témoignages de ces changements dans les dispositions fondamentales du savoir (...) (p. 202)

*

(...) *that with which phenomenology was to oppose [positivism] so tenaciously was already present in its underlying structures* (...) (p. 199)

(...) ce que la phénoménologie (...) opposera [au positivisme] avec le plus d'obstination était présent déjà dans le système de ses conditions (...) (p. 203)

Ces extraits en français proviennent d'une troisième édition de *Naissance de la clinique*, celle-là de 1975. Si la traduction en anglais est conforme à l'édition de 1972 — c'est ce qu'a écrit Sheridan —, les différences résultent alors d'une nouvelle révision du même ordre que Foucault se serait donné la peine d'effectuer avant cette dernière édition. Un doute persiste, que seul l'examen d'un exemplaire de l'édition de 1972 pourrait dissiper, ou confirmer.

Foucault plus lu, mieux lu aussi

Deux ans plus tôt, l'opinion circulait déjà, selon laquelle : « *The sings are that Michel Foucault is going to be the next cultural import to reach the headlines* » (Bossy, 1971 : 775). La prévision s'était avérée, et plus personne ne pouvait nier l'importance du penseur français, pas même les plus critiques : « *Foucault needs more than translation, he needs editing. This is by now an old complaint, unlikely to be heeded; faute de mieux, he is worth having as he is.* » (Caws, 1973 : 30)

Le contexte de réception s'était graduellement transformé ; Foucault serait dorénavant plus lu, mieux lu aussi. Les lecteurs de *The Birth of the Clinic* trouvaient encore son style français verbeux, mais sachant d'avance où il voulait en arriver, ils acceptaient plus facilement de suivre l'auteur dans sa démarche. Même si cela les entraînait pendant deux cents pages dans un domaine de spécialité au vocabulaire parfois rebutant et dont le principal intérêt pour la plupart, le seul intérêt pour certains, était justement que Foucault avait écrit à ce sujet.

Les Anglais étaient toujours partagés au sujet du penseur français. Les plus conservateurs restaient sur leur position :

It is no easy matter translating Foucault. He is obscure enough in his own language; in English he is odder still. (...) In translation, he emerges as the archetypal foreigner — barely comprehensible, vaguely suspicious, best avoided.

(Theodore Zeldin, *New Statesman*, Londres, 7 décembre 1973, p. 861)

D'autres, par contre, faisaient preuve d'ouverture dans leur interprétation :

[The Birth of the Clinic] is a consistent prelude to Les Mots et les choses (...). It shows the same refreshing outlook. It is written in the same style, where numerous traces of a delight in words for their own sake, while sometimes making the going difficult, do succeed in suggesting the confusing plethors of the concrete world, from which structures had to be extracted both by the theorists studied and by Foucault himself.

(*Times Literary Supplement*, Londres, 1^{er} février 1974, p. 108)

Encore une fois, parmi les voix exprimant des réticences se fit entendre celle d'un certain professeur de philosophie américain :

As so often with Foucault one has to be patient and indulgent to get at the serious content of what he says, and even so it is hard to avoid a frequent sense of linguistic outrage for which the author and the translator deserve about equal blame.

(Peter Caws, *The New Republic*, Washington, 10 novembre 1973, p. 29)

Il était temps que la presse américaine présente une contrepartie à tant de négativisme. En 1976, dans les pages de la *New York Review of Books*, c'est un Suisse romand qui a remis les pendules à l'heure. Jean Starobinski a présenté de manière exemplaire le travail de Foucault aux lecteurs américains. Apportant le point de vue d'un francophone, il a notamment su exprimer comment «*Michel Foucault's prose, with all its bold playfulness and elegant originality, can be very attractive to the French reader*» (1976: 18).

Starobinski a donné l'exemple suivant du caractère littéraire de la prose de Foucault : «*when Foucault writes: "Knowledge spins where once larva was formed", the French reader recognizes a paraphrase of Valéry's line "La larve file où se formaient des pleurs" ("Le Cimetière Marin")*» (1976: 18). Je ne cacherai pas mon admiration pour les lettrés de la classe des Foucault et des Starobinski. Personnellement, quand j'ai lu le passage, je n'avais aucune notion de l'allusion littéraire qui s'y trouvait. Mais j'ai reçu avec force l'image créée :

Belle transmutation du cadavre : un respect terne le condamnait à la pourriture, au travail noir de la destruction ; dans la hardiesse du geste qui ne viole que pour mettre à jour, le cadavre devient le plus clair moment dans les figures de la vérité. Le savoir file où se formait la larve.
(p. 126)

A fine transmutation of the corpse had taken place: gloomy respect had condemned it to putrefaction, to the dark work of destruction; in the boldness of the gesture that violated only to reveal, to bring to the light of day, the corpse became the brightest moment in the figures of truth. Knowledge spins where once larva was formed.
(p. 125)

L'extrait qui précède donne une idée assez juste de la qualité stylistique de la traduction de *Naissance de la clinique*. Comme l'a écrit Starobinski : «*The reader is given the feeling of the style which is lively, original, and constantly thought-provoking.*» (1976 : 18)

Des termes français à l'appui

Dans *The Archaeology of Knowledge*, le traducteur a émaillé le texte d'un petit nombre de termes originaux français, cités entre parenthèses. Grâce aux notes explicatives précisant le sens des termes ainsi présentés, même les lecteurs n'ayant aucune notion de français ont accès, par exemple, à la distinction entre « savoir » et « connaissance ». Dans *The Birth of the Clinic*, plutôt que d'avoir recours à des notes explicatives, le traducteur a précisé sa traduction au cas par cas, tout en juxtaposant le terme français. Ainsi, le traitement du couple savoir-connaissance a pris les formes suivantes :

Avant d'être un savoir, la clinique était un rapport universel de l'humanité à elle-même (...) (p. 54)

Before it became a corpus of knowledge (un savoir), the clinic was a universal relationship of mankind with itself (...) (p. 55)

*

Quand il a dénoué ses parentés vieilles, l'œil peut s'ouvrir au ras des choses et des âges ; et de tous les sens et de tous les savoirs, il a l'habileté de pouvoir être le plus malhabile en répétant agilement sa lointaine ignorance. (p. 64)

When it has untied its old kinships, the eye is able to open at the unchanging, ever-present level of things; and of all the senses and all sources of knowledge (tous les savoirs), it is intelligent enough to be the most unintelligent by repeating so skilfully its distant ignorance. (p. 65)

*

L'accès du regard médical à l'intérieur du corps malade (...) est le résultat d'une refonte au niveau du savoir lui-même, et non pas au niveau des connaissances accumulées, affinées, approfondies, ajustées.

Qu'il s'agisse d'un événement qui atteint la disposition du savoir, la preuve s'en trouve dans le fait que les connaissances dans l'ordre de la médecine antomo-clinique ne se forment pas sur le même mode et selon les mêmes règles que dans la pure et simple clinique. (p. 139)

The access of the medical gaze into the sick body (...) was the result of a recasting at the level of epistemic knowledge (savoir) itself, and not at the level of accumulated, refined, deepened, adjusted knowledge (connaissances).

Whether it is as a result of an event that affected the arrangement of epistemic knowledge (savoir), proof of it is to be found in the fact that knowledge (connaissances) in the order of anatomo-clinical medicine is not formed in the same way and according to the same rules as in the mere clinic. (p. 137)

On remarque, par ailleurs, dans ce troisième livre de Foucault traduit par Sheridan une utilisation plutôt large du procédé. Certaines juxtapositions des termes originaux semblent moins justifiées, voire sans utilité pour ceux qui lisent en traduction non par choix mais par obligation. En effet, quand ils voient des mots comme « repérage », « épaisseur » ou « indépassable », que peuvent-ils y comprendre de plus ?

Pour les classificateurs, l'acte fondamental de la connaissance médicale était d'établir un repérage : situer un symptôme dans une maladie, une maladie dans un ensemble spécifique, et orienter celui-ci à l'intérieur du plan général du monde pathologique. (p. 29)

In the eighteenth century, the fundamental act of medical knowledge was the drawing up of a 'map' (repérage): a symptom was situated within a disease, a disease in a specific ensemble, and this ensemble in a general plan of the pathological world. (p. 29)

*

(...) s'équilibrent le système Nature-Maladie, avec des formes visibles s'enracinant dans l'invisible, et le système Temps-Issue, qui anticipe sur l'invisible grâce à un repérage visible. (p. 90)

(...) *and the Time-Outcome system, which anticipated the visible by means of a visible mapping out (repérage).* (p. 91)

*

Dans cette méthode clinique où l'épaisseur du perçu ne cache que l'impérieuse et laconique vérité qui nomme, il s'agit non d'un *examen*, mais d'un *décryptement*. (p. 60)

In this clinical method in which the density (épaisseur) of the perceived hides only the imperious and laconic truth that names (...) (p. 60)

*

(...) observation et expérience s'opposent sans s'exclure: il est naturel que la première conduise à la seconde, mais à la condition que celle-ci n'interroge que dans le vocabulaire et à l'intérieur du langage qui lui a été proposé par les choses observées; ses questions ne peuvent être fondées que si elles sont réponses à une question elle-même sans question, à une réponse absolue qui n'implique aucun langage antérieur, parce qu'elle est, au sens strict, le premier mot. C'est ce privilège d'indépassable origine que (...) (p. 108)

(...) *an answer itself without question, an absolute answer that implies no prior language, because, strictly speaking, it is the first word. It is this privilege of possessing an unsuperedable (indépassable) origine that (...)* (p. 108)

*

Cette image alphabétique s'est transposée sans modification essentielle dans la définition du regard clinique. Le segment observable le plus petit possible, celui dont il faut bien partir et au-delà duquel on ne peut pas remonter, c'est l'impression singulière qu'on reçoit d'un malade, ou plutôt d'un symptôme chez le malade; il ne signifie rien par lui-même, mais prendra sens et valeur, se mettra à parler, s'il entre en composition avec d'autres éléments (...) Cette structure alphabétique de la maladie ne garantit pas seulement qu'on puisse toujours remonter à l'indépassable élément: elle assure aussi que le nombre de ces éléments sera fini et même restreint. (p. 119)

(...) *that from which one must set out and beyond which one cannot go back (...) one can always return to the 'unsuperedable' (indépassable) element (...)* (p. 118)

Le traducteur n'a pas adressé ces mots français à l'ensemble des lecteurs, mais à qui donc ? Ces traces du lexique original ont l'air de notes parsemées durant le processus de traduction pour revenir plus tard sur les termes plus difficiles et s'assurer que les mots clés soient traduits de manière cohérente tout au long du texte. Passé la révision, leur simple présence donne une impression de manque d'assurance, comme si le traducteur demandait à qui peut comprendre d'excuser ses choix.

Par contre, dans le cas du mot « instance » qui se traduit par « *authority* », la juxtaposition du terme français a probablement permis de barrer certaines fausses pistes interprétatives que le terme anglais aurait pu suggérer.¹ Au moment de la traduction de l'ouvrage, en effet, une réflexion autour de la notion multiple d'autorité circulait déjà.²

(...) la conscience médicale se dédouble : elle vit à un niveau immédiat, dans l'ordre des constatations immédiates ; mais elle se reprend à un niveau supérieur, où elle constate les constitutions, les confronte, et se repliant sur les connaissances spontanées, prononce en toute souveraineté son jugement et son savoir. (...) les projets abondent, qui schématisent cette double et nécessaire instance du savoir médical, avec l'incessant va-et-vient qui de l'une à l'autre maintient la distance en la parcourant. (p. 30)

¹ Le souci de Sheridan, en l'occurrence, se rapproche de celui dont Dreyfus et Rabinow ont fait part dans la préface de leur livre *Michel Foucault, un parcours philosophique au-delà de l'objectivité et de la subjectivité*, traduction de Michel Foucault: *Beyond Structuralism and Hermeneutics* (1982) : « Nous avons décidé de modifier le titre de notre livre pour l'édition française, à cause des associations différentes auxquelles son libellé est lié aux États-Unis et en France. » (1984 : 11)

² Entre autres, cf. Hannah Arendt (1968) *What is Authority?*

(...) *there were innumerable projects that schematized this dual and necessary authority (instance) of medical knowledge, with its ceaseless movement between these two levels, at the same time maintaining and traversing the distance between them.* (p. 30)

*

Dans cette configuration où les instances médicales sont multiples afin de mieux assurer une surveillance continue, l'hôpital doit avoir sa place. (p. 41)

In this regional configuration, in which the medical consciousness is made up of discontinuous 'authorities' (instances), the hospital must have a place. (p. 42)

La juxtaposition du terme original entre parenthèses a aussi rendu service dans le cas de certains jeux de mots. Si Sheridan n'a eu aucun mal à rendre « la question qu'on pose, c'est-à-dire qu'on impose » (p. 108) par « *the question we pose, rather, impose* » (p. 108) puisque les mots clés ont la même forme dans les deux langues, ailleurs l'ajout du mot français, par sa simple présence formelle, lui a permis de compenser la perte du lien étymologique.

Dans la maladie, on reconnait la vie puisque c'est la loi de la vie qui fonde, de surcroît, la connaissance de la maladie. (p. 6)

In disease, one recognizes (reconnait) life because it is on the law of life that knowledge (connaissance) of the disease is also based. (p. 7)

*

En aucune manière la clinique ne *découvrira* par le regard ; elle doublera seulement l'art de démontrer en montrant. (p. 61)

In no sense was the clinic to discover by means of the gaze; it merely duplicated the art of demonstrating (démontrer) by showing (montrer). (p. 61)

Malheureusement, une utilisation abusive du procédé a pu faire croire à certains qu'un des thèmes important de cet ouvrage, le rapport entre le voir

et le savoir, se développait sur la base d'un lien étymologique entre les termes. Or, on sait que Foucault maîtrisait parfaitement le latin et n'aurait jamais mis de l'avant une fausse étymologie de la sorte.

Longtemps, sans doute, l'expérience médicale demeura ouverte, et sut trouver entre le voir et le savoir un équilibre qui la protégea de l'erreur (...)
(p. 54)

No doubt medical experience remained open for a long time, and succeeded in striking a balance between seeing and knowing (le voir et le savoir) that protected it from error (...)
(p. 55)

D'obscurs antécédents

Dans ce qui suit, les mots clés « développer » et « enveloppe » ne posent pas de difficulté de traduction vers l'anglais. On relève pourtant deux erreurs rendant le passage incompréhensible.

La vérité qui, par droit de nature, est faite pour l'œil, lui est dérobée, mais subrepticement aussitôt révélée par ce qui tente de l'esquiver. Le savoir se *développe* selon tout un jeu d'*enveloppes*; l'élément caché prend la forme et le rythme du contenu caché, ce qui fait qu'il est de la nature même du voile d'être *transparent* (...)
(pp. 169-170)

*Thru*th, which, by right of nature, is made for the eye, is taken from her, but at once surreptitiously revealed by that which tries to evade it. Knowledge develops in accordance with a whole interplay of envelopes; the hidden element takes on the form and the rhythm of the hidden content, which means that, like a veil, it is transparent (...)
(pp. 165-166)

Premièrement, le pronom « *her* » de la première ligne devrait se lire « *it* » et avoir pour antécédent « *the eye* », puisque c'est à l'œil que la vérité est dérobée.

Deuxièmement, la fin du passage « *like a veil, it is transparent* » est un non-sens.

Puisque l'antécédent de « *it* » est « *the hidden element* », en retraduction cela

signifie « comme un voile, l'élément caché est transparent ». On aurait mieux compris : « *which means that, by nature, the veil is transparent* ».

Des erreurs comme celles-ci, qui tantôt obscurcissent une métaphore, tantôt embrouillent une phrase complexe, suscitent des réserves et empêchent d'abonder dans le sens de Starobinski :

The English translation by A. M. Sheridan Smith is both faithful and subtle; the translator teases out the meaning of Foucault's lapidary and sometimes cryptic formulations and performs veritable tours de force in the rendering of his metaphors.

(trad. Peter France, NYRB, 22 janvier 1976, p. 18)

Bousculer les traditions

Pour penser autrement, pour penser autre chose, Foucault a bousculé les traditions. Par exemple, son entreprise était délibérément critique face à l'érudition traditionnelle : « *Most of the time he simply omits to mention the previous studies on the subject* » (Starobinski, 1976 : 18). Ne craignant pas la polémique, il s'est amusé en glissant la remarque suivante dans *Naissance de la clinique* : « Une fois n'est pas coutume, je citerai un historien de la médecine » (p. 168) ; la traduction se lit : « *Let me quote a historian of medicine* » (p. 164). Starobinski, qui a remarqué le contraste, commente ainsi : « *One wonders whether the translator has deliberately toned down Foucault's calculated insolence* » (1976 : 18).

Par ailleurs, en analysant le domaine des « choses dites » pour déterminer les conditions de possibilité de la formation de la médecine clinique, Foucault s'intéressait plus aux mutations dans les dispositions fondamentales du savoir

qu'aux destinées individuelles des savants. Aussi, l'absence dans ses ouvrages de traditionnelles biographies est caractéristique de l'originalité de sa démarche.

De même, le penseur a souvent fait de brèves citations ou paraphrases sans nommer dans le texte les différents auteurs des documents sources. Étant donné l'angle de ses fouilles dans « l'épaisseur du discours », on comprend qu'il se soit contenté de renvoyer les lecteurs aux notes bibliographiques en bas de pages. En anglais, le texte se lit quelque peu différemment puisqu'on a reporté les notes en fin de chapitres et que cela éloigne sensiblement les références des extraits correspondants.

Par contre, l'éditeur anglais a pris l'initiative d'annexer un index des noms. A-t-on ajouté cet index des savants pour pallier le style de l'auteur qu'on jugeait montrer trop peu de déférence pour ses références ? Ou l'a-t-on ajouté simplement pour fournir aux lecteurs un outil dont ils avaient l'habitude — comme dans le cas de l'index des mots clés annexé à *The Archaeology of Knowledge* ? Et surtout, cette fois-ci l'éditeur n'est-il pas allé à l'encontre de la démarche de l'auteur ?

LIVRE IV

Maladie mentale et Psychologie (1954, 1962)

Mental Illness and Psychology (1976)

Une œuvre de jeunesse

Quatrième livre du corpus traduit par Alan Sheridan, *Maladie mentale et Psychologie* (1962) est une réédition modifiée de *Maladie mentale et Personnalité*, petit ouvrage de commande publié en 1954 par les Presses Universitaires de France dans une collection destinée aux étudiants. Ce premier livre de Foucault est détaché de tout ce qu'il a écrit par la suite.

Reçu à l'École normale supérieure en 1946, Foucault a fait des études de philosophie et de psychologie. Il a d'abord passé la licence de philosophie à la Sorbonne en 1948, puis celle de psychologie en 1949. Après son diplôme d'études supérieures de philosophie, il a tenté l'agrégation de philosophie en juillet 1950 et fut finalement reçu en août 1951. Il a ensuite passé le diplôme de psychopathologie à l'Institut de psychologie de Paris en juin 1952 et, l'année suivante, celui de psychologie expérimentale.

Pendant ses études à l'É.N.S., Foucault est devenu proche de Louis Althusser nommé répétiteur de philosophie en 1948 (c'est-à-dire qu'il était chargé des cours de préparation à l'agrégation). En 1950, Foucault a adhéré au Parti communiste et s'est joint à un petit groupe de normaliens réunis

autour d'Althusser. Sa participation n'a cependant duré qu'un peu plus d'un an. Avec l'assentiment d'Althusser, il a quitté le parti en octobre 1952.

Foucault est devenu répétiteur de psychologie à l'É.N.S. en octobre 1951. C'est à cette époque qu'il a rédigé son premier livre, commandé pour la collection « Initiation philosophique » que dirigeait Jean Lacroix, un ami d'Althusser (Ewald, 1994 : 21). Sur une proposition d'Althusser, Foucault a également préparé un court essai de psychopathologie matérialiste inspiré de Pavlov et l'a présenté au cercle des normaliens communistes en janvier 1953 (Defert, 1994 : 18).

C'est le même hiver que Foucault aurait remis le manuscrit de *Maladie mentale et Personnalité* à l'éditeur, lequel ne fut cependant publié qu'en avril 1954. L'ouvrage — une plaquette comparée au pavé qu'il allait déposer comme thèse principale — comporte deux parties. La première partie est une présentation succincte de la théorie psychiatrique qui, selon Hubert Dreyfus (1987 : ix), « can be read as a critique of psychoanalysis using the ideas of Ludwig Binswanger ». La seconde partie, d'inspiration nettement marxiste, est « un exposé apologétique de la réflexologie de Pavlov » (Defert, 1994 : 19).

Quand *Maladie mentale et Personnalité* est devenu introuvable en librairie, l'éditeur a voulu le rééditer. Mais Foucault n'était plus le jeune répétiteur et l'étudiant influençable d'avant, il avait fini « de faire de grands slaloms entre Hegel et la psychiatrie en passant par le néomarxisme »¹ et abordait désormais les questions d'un point de vue historique nouveau.

¹ « Interview met Michel Foucault », entretien avec J. François et J. de Wit, 22 mai 1981, *Krisis, Tijdschrift voor filosofie*, 14^e année, mars 1984, pp. 47-58 — « Interview de Michel Foucault », trad. Herry Merlin de Caluwé, *Dits et Écrits*, t. IV, p. 665.

En mai 1961, il avait soutenu ses deux thèses pour le doctorat d'État de philosophie à la Sorbonne ; fin novembre, il avait déjà terminé la rédaction de *Naissance de la clinique*. Pressé par l'éditeur de rééditer *Maladie mentale et Personnalité*, Foucault a réécrit la seconde moitié en fonction des thèmes de *Folie et Dérailson ; Histoire de la folie à l'âge classique* :

The new Chapters 5 and 6 of Mental Illness and Psychology provide a stunning ten-page summary of this 580-page work. (...) [The] new Part II, "Madness and Culture" (...) examines the cultural and organic basis of the very idea of mental pathology (...) the cultural conditions that lead us to treat madness as mental illness.

(Dreyfus, 1987 : xxvii, viii-ix)

Comme on pouvait s'y attendre, les deux parties de l'ouvrage, remanié en 1962 et désormais intitulé *Maladie mentale et Psychologie*, présentent des caractères stylistiques différents qu'expliquent facilement les huit ou dix ans qui les séparent. Ainsi, contemporaine de *Naissance de la clinique*, la deuxième partie qui reprend les thèmes de l'*Histoire de la folie* y trouverait une place plus naturelle que celle de complément pour une première partie au style didactique et contraint. Alan Sheridan a bien exprimé ce que suggère le style de ce texte de commande :

(...) in so many passages of Maladie mentale et personnalité, there is a distinct sense of self-mutilation, of the professional setting all personal feeling aside as he dons his white coat. There is prose that is dull because it is the product of a dull or dulled mind—and there is prose that seems dull by a superhuman effort of the will. No one who did not know the book would guess that Foucault could have written such passages. It was only a matter of time before the straightjacket would snap and its wearer take his revenge.

(Sheridan, 1980, p. 6)

La traduction de ce petit ouvrage n'a pas présenté de difficultés particulières ; elle soulève toutefois d'intéressantes questions éthiques.

En circulation malgré l'auteur

Celui qui, dans *L'Archéologie du savoir*, a écrit « Ne me demandez pas qui je suis et ne me dites pas de rester le même » (p. 28) aurait préféré qu'on oubliât cette œuvre de jeunesse — la réédition de 1962 autant que l'édition de 1954 : « *When, in its second form, it again went out of print, Foucault refused to authorize its reprinting. He even tried to prevent publication of an English translation of this revised version (...)* » (Sheridan, 1980 : 8).

Malgré le refus de l'auteur, les P.U.F. n'ont pas attendu longtemps avant de réimprimer *Maladie mentale et Psychologie*, puisqu'une troisième édition a paru en 1966¹, l'année même de la publication des *Mots et les Choses*. Et le titre demeure toujours disponible, aujourd'hui dans une édition de 1995. Foucault a bien réussi à empêcher la publication d'une traduction en Grande-Bretagne, mais il n'a pu la bloquer aux États-Unis. Sans le consentement de l'auteur, le traducteur s'est mis à la tâche et a donné *Mental Illness and Psychology* (1976) aux Américains Harper & Row, sans doute contents de s'approprier le nom en vogue pour l'ajouter à leur catalogue. Et depuis 1987, le livre circule dans une édition internationale des University of California Press, avec une préface de Hubert Dreyfus.

Pour leur part, les principales maisons d'édition des livres de Foucault en français comme en anglais (Gallimard à Paris, Tavistock à Londres et Random House à New York) ont eu moins de mal à respecter la volonté de l'auteur

¹ Selon la bibliographie de Clare O'Farrell (1989) : *Foucault: Historian or Philosopher?*, New York, St. Martin's Press.

et affichent toutes des listes « du même auteur, chez d'autres éditeurs » qui taisent encore le titre.

Silence également du côté de la presse. Il semble bien que personne n'ait salué, ni dénoncé, la parution en anglais du petit traité. C'est à croire qu'à défaut d'avoir pu empêcher sa traduction en anglais, Foucault a réussi à mettre l'embargo sur la nouvelle de sa sortie en 1976.

Le livre est passé pour ainsi dire inaperçu. Si bien qu'aujourd'hui les libraires s'étonnent du titre, alors que tous les autres livres de Foucault leur sont archifamiliers. De même dans une ville comme Montréal qui compte pourtant quatre universités dont deux anglophones, aucune bibliothèque n'a *Mental Illness and Psychology* dans sa collection. Foucault a presque réussi à faire oublier ce premier et petit livre, du moins en anglais.

Que traduire ?

Du point de vue des éditeurs, comme de celui du traducteur, l'intervalle de six ans entre la parution de *L'Archéologie du savoir* et celle de *Surveiller et Punir* a dû sembler trop long. Mais pourquoi avoir choisi ce petit livre que Foucault n'aimait pas ? N'y avait-il pas d'autres textes à rendre accessibles aux lecteurs anglophones ? Quel était donc l'attrait particulier de ce titre ?

Après la sortie de la traduction de *l'Histoire de la folie* aux États-Unis en 1965, « le nom de Foucault a vite été associé au chœur de ceux qui luttent contre la psychiatrie et parmi ceux dont le discours se voulait “politique de l'expérience” » (Donnelly, 1984 : 55). De même, l'édition londonienne de

Madness and Civilisation a paru en 1967 avec une préface de David Cooper, dans « *Studies in Existentialism and Phenomenology* », et R. D. Laing, directeur de la collection chez Tavistock Publications, a salué la nouvelle parution en l'engageant dans la controverse psychiatrique qui avait cours :

Dr David Cooper concludes his too short introduction to the English edition by the remark: 'The true significance of this book resides most precisely in the terror that it may produce in a significant few of us.' Exactly so. But there will be others, I think, who may even eke out some solace from having especially their worst fears validated.

(R. D. Laing, *The New Statesman*, 16 juin 1967, p. 843)

Histoire de la folie a circulé depuis « sous la bannière de l'antipsychiatrie dans les pays de langue anglaise » (Defert, 1994 : 31).

Avec le thème qu'annonce son titre, *Maladie mentale et Psychologie* avait donc de meilleures chances de succès sur le marché de langue anglaise qu'un livre intitulé *Raymond Roussel*. D'ailleurs, cet ouvrage de 1963 a paru en anglais, dans une traduction de Charles Ruas, seulement en 1986 et sous le titre modifié *Death and the Labyrinth: The World of Raymond Roussel*.

Rétrospectivement, Sheridan a donné la justification suivante : « *Yet, with its curious history, this book is indispensable to an understanding of Foucault's emergence as a thinker.* » (1980 : 8). Il convient de mettre en doute pareille assertion intéressée car, pour retracer la « genèse » de la pensée de Foucault, il faut pouvoir comparer les deux versions du texte. Or, Foucault a catégoriquement interdit même la réimpression de *Maladie mentale et Personnalité* et, en conséquence, l'ouvrage original n'a jamais été traduit. Seulement depuis 1987 et grâce à une longue préface par Hubert Dreyfus, qui fait un tiers du volume de l'édition universitaire californienne, les lecteurs de langue anglaise peuvent-ils prendre connaissance de l'exposé original de la

deuxième partie « *which offered a Marxist account of mental illness and a Pavlovian account of its organic basis* » (Dreyfus, 1987 : viii).

Maladie mentale et Psychologie donne relativement peu à lire : un habile résumé de la thèse doctorale déjà publiée et une présentation succincte de la théorie psychiatrique où Foucault commente la *Daseinanalyse*, d'inspiration phénoménologique et heideggerienne. Peu après le manuscrit de cet ouvrage de commande, Foucault a justement préparé une longue introduction pour la traduction réalisée par Jacqueline Verdeaux de *Traum und Existenz* (1930), texte initiateur de la psychiatrie existentielle par Ludwig Binswanger.

Maladie mentale et Personnalité et *Le Rêve et l'Existence* sont parus presque simultanément. Pourquoi ne pas avoir choisi cet essai de quelque cent vingt-huit pages plutôt que d'aller contre la volonté de l'auteur ? Tout d'abord, parce que le texte du maître de la psychanalyse existentielle était déjà disponible en anglais depuis plus de dix ans¹ ; ensuite parce que, même avec une introduction par Foucault plus longue que l'essai qu'elle commente, l'auteur du livre serait resté Ludwig Binswanger et il faut avouer que, dans les années soixante-dix, le nom de Michel Foucault était un meilleur vendeur.

¹ « Dream and Existence », *Being-in-the-World: Selected Papers of Ludwig Binswanger*, trad. Jacob Needleman (New York, 1963).

LIVRE V

Surveiller et Punir ; naissance de la prison (1975)

Discipline and Punish: The Birth of the Prison (1977)

Un intellectuel « spécifique »

Au printemps de 1970, Michel Foucault fut nommé au Collège de France. Quelques mois plus tôt, l'assemblée des professeurs avait préalablement voté la transformation de la chaire d'histoire de la pensée philosophique (laissée vacante par le décès de Jean Hyppolite) en chaire d'histoire des systèmes de pensée ; ce projet visait bien sûr Foucault comme titulaire. Sa nomination à ce poste prestigieux avait valeur de consécration de « l'archéologie du savoir ». De plus, comme les professeurs du Collège de France fixent eux-mêmes leur programme, cette chaire a été pour lui l'occasion d'une série de cours, chaque année originaux, où il a exploré les hypothèses et les matériaux de ses ouvrages futurs. (Defert, 1994 : 35-37)

Parallèlement à ses activités académiques et pendant que s'étendait sa notoriété, Foucault a multiplié les prises de position publiques. Il s'investissait dans « une ontologie critique de nous-mêmes » et favorisait un mode d'intervention non pas comme un intellectuel engagé qui parle au nom des autres, mais comme un « intellectuel spécifique » qui agit en fonction de ses propres compétences. (Revel, 1996 : 500)

La première publication issue de l'enseignement du jeune professeur au

Collège de France fut *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*. Pendant un an, l'objet d'étude du séminaire consacré à la question de l'expertise psychiatrique a été le mémoire d'un parricide du XIX^e siècle.

L'ouvrage de 1973 est une présentation de cet étonnant document d'archives commenté par Foucault et les participants de son séminaire. (Ewald, 1994 : 22)

Son ouvrage suivant fut à la fois issu de ses cours au Collège de France et suscité par l'actualité. *Surveiller et Punir ; naissance de la prison* a paru en février 1975 et fut rapidement mis en circulation internationale. La traduction anglaise a d'abord été publiée en Grande-Bretagne par Penguin Books au début de 1977, puis en janvier 1978 aux États-Unis par Random House. Et, si les Éditions Gallimard ont attendu 1993 avant de rééditer le livre en format de poche, les Américains, eux, l'ont diffusé en édition économique dès 1979.¹

Discipline and Punish: The Birth of the Prison est le cinquième ouvrage de Foucault traduit par le Britannique Alan Sheridan, c'est aussi le dernier. Le livre était encore sous presse quand *La Volonté du savoir* a paru en décembre 1976. Ce premier tome de l'*Histoire de la sexualité*, comme ceux qui ont suivi en 1984, ont été traduits sans attendre par l'Américain Robert Hurley pour Pantheon Books (Random House) de New York.

¹ De la collection « Bibliothèque des histoires » à la collection « Tel », le texte de *Surveiller et Punir* a fait l'objet d'une nouvelle saisie et d'une nouvelle composition — contrairement à la reproduction par procédé photomécanique des *Mots et les Choses*, en 1990. Pour faciliter le repérage des extraits cités, les renvois aux pages seront donnés distinctement pour chaque collection. Par ailleurs, les références aux ouvrages en traduction ne précisent pas l'édition consultée simplement parce que les éditions américaines, en format standard comme en format de poche, conservent la mise en page originale anglaise. Du moins, cela est vrai de tous les exemplaires consultés dans les librairies et les bibliothèques universitaires de Montréal.

Les notes du traducteur

Pour la première fois, le traducteur a jugé opportun d'ajouter quelques notes informatives dans le corps du texte, afin de pallier le décalage des contextes entre l'auteur et ses lecteurs anglophones. Certes, cette forme d'intervention visant à suppléer la méconnaissance probable de certains éléments est louable. Peut-être Sheridan a-t-il décidé d'ajouter ces quelques notes parce qu'il avait à l'esprit l'audience élargie à qui l'on destinait *Discipline and Punish* — «*the most accessible of all Foucault's writings, the most straightforward in prose and argument, the most cultural in orientation*» (Rothman, 1978 : 1). Cependant à l'examen, ses notes n'apparaissent pas toutes aussi justifiables les unes que les autres.

Surveiller et Punir : naissance de la prison est issu de l'actualité.

Que les punitions en général et que la prison relèvent d'une technologie politique du corps, c'est peut-être moins l'histoire qui me l'a enseigné que le présent. Au cours de ces dernières années, des révoltes de prison se sont produites un peu partout dans le monde.(...) Ce qui était en jeu, (...) c'était [la matérialité de la prison] dans la mesure où elle est instrument et vecteur de pouvoir (...). C'est de cette prison, avec tous les investissements politiques du corps qu'elle rassemble dans son architecture fermée que je voudrais faire l'histoire.

(Foucault, 1975 : « Bibl. des hist. » p. 35 ; « Tel » p. 39)

Les Français connaissaient bien l'engagement de Foucault, notamment son militantisme au sein du Groupe d'information sur les prisons au début des années soixante-dix. Cela n'a probablement dérouté personne en France quand, dans le corps du texte, Foucault s'est écarté du détour historique propre à sa méthode pour exposer directement le lien entre sa réflexion et l'actualité du moment.

Un fait pour s'en convaincre : les révoltes de détenus, ces dernières semaines, ont été attribuées au fait que la réforme définie en 1945 n'avait jamais pris réellement effet ; qu'il fallait donc en revenir à ses principes fondamentaux. (« Bibl. des hist. » p. 274 ; « Tel » p. 313)

Mais pour les lecteurs de la traduction, moins familiers avec les événements en France de même qu'avec les prises de position publiques de Foucault, et qui allaient lire son ouvrage avec un décalage d'au mieux deux ans, une telle référence au contexte appelait une précision que le traducteur a ajouté sous la forme (exceptionnelle) d'une note en bas de page.

This is shown conclusively in the fact that the prisoner's revolts of recent weeks have been attributed to the fact that the reforms proposed in 1945 never really took effect; that one must therefore return to the fundamental principles of the prison.*

** A series of uprisings in French prisons, between 1972 and 1974, in protest against living conditions.* (p. 268)

Ailleurs, dans une note cette fois, Foucault s'est fait plus directement critique du pouvoir en place qui répète les arguments du passé.

1. Le jeu entre les deux « natures » de la prison est encore constant. Il y a quelques jours le chef de l'État a rappelé le « principe » que la détention ne devait être qu'une « privation de liberté » — la pure essence de l'emprisonnement affranchi de la réalité de la prison ; et ajouté que la prison ne pouvait être justifiée que par ses effets « correctifs » ou réadaptateurs. (« Bibl. des hist. » p. 235 ; « Tel » p. 269)

À cela, Sheridan a apporté une simple précision temporelle — que n'importe qui pouvait déduire de la date de parution en France. Tant qu'à faire, il aurait pu nommer Giscard d'Estaing (élu à la présidence en mai 1974) dont l'auteur avait stratégiquement tu le nom dans son commentaire à portée critique.

1 The play between the two 'natures' of the prison still continues. A few days ago [summer 1974] the head of state recalled the 'principle' that detention ought to be no more than a 'deprivation of liberty' — the pure essence of imprisonment, freed of the reality of prison; and added that the prison could be justified only by its 'corrective' or rehabilitating effects. (p. 317)

Dans une note au début de l'ouvrage, Foucault a nommément témoigné sa reconnaissance à Deleuze et Guattari, dont les travaux et ses propres recherches se rapprochaient, à Pierre Nora, chez Gallimard depuis 1965 où il a créé les collections « Bibliothèque des sciences humaines » (*Les Mots et les Choses* et *L'Archéologie du savoir*) et « Bibliothèque des histoires » (*Surveiller et Punir*) enfin, à Robert Castel¹ pour *Psychanalysme* (1973).

1. De toute façon, je ne saurais mesurer par des références ou des citations ce que ce livre doit à G. Deleuze et au travail qu'il fait avec F. Guattari. J'aurais dû également citer aussi à bien des pages le *Psychanalysme* de R. Castel et dire combien j'étais redevable à P. Nora.
(« Bibl. des hist. » p. 29 ; « Tel » p. 32)

Les habitués de la scène parisienne n'ont pas eu de mal à reconnaître ceux à qui s'adressait cette note. Mais leurs patronymes n'avaient pas la même notoriété dans le monde anglophone, Sheridan a donc complété l'information.

2 *In any case, I could give no notion by references or quotations what this book owes to Gilles Deleuze and the work he is undertaking with Félix Guattari. I should also have quoted a number of pages from R. Castell's Psychanalysme and say how much I am indebted to Pierre Nora.*
(p. 309)

Les prénoms de Deleuze et Guattari ont dû faciliter bon nombre de recherches bibliographiques. Dans le cas de Robert Castel, la référence à son livre suffisait probablement déjà — la faute de frappe à son nom est tout de même malheureuse. Quant à Pierre Nora, dont la fonction chez l'éditeur français était plus près des intérêts du traducteur que de ceux des lecteurs, la parité n'était peut-être qu'une question de politesse.

Dans une étude de la naissance de la prison dans le seul système pénal

¹ Au moment de la parution de *Surveiller et Punir*, Castel travaillait à son prochain ouvrage dont le titre à lui seul indique déjà des affinités thématiques avec le travail de Foucault. R. Castel (1976) : *Le Psychanalysme : l'ordre psychanalytique et le pouvoir*.

français, il va de soi de rencontrer de nombreux termes, voire des réalités historiques sans correspondants directs en anglais. En voici un exemple :

Sans doute à nos yeux d'aujourd'hui, la proportion des verdicts de mort, dans la pénalité classique, peut paraître importante : les décisions du Châtelet pendant la période 1755-1785 comportent 9 à 10 % de peines capitales (...) (« Bibl. des hist. » pp. 36-37 ; « Tel » p. 42)

Pour quiconque n'a pas étudié en détail l'histoire de France, le Châtelet est une mystérieuse autorité historique. Sheridan est donc intervenu :

To us today the proportion of death sentences in the penal practice of the classical age may seem high: at the Châtelet¹ during the period 1755-85 under 10 per cent of the sentences passed involved capital punishment (...) (p. 32)

1 The name given to two fortresses in old Paris, the Grand and the Petit Châtelet. The first, demolished in 1802, was situated on the right bank of the Seine. It was the seat of the criminal jurisdiction of the viscounty and provostry of Paris. The second, on the left bank, near the Hôtel-Dieu, served as a prison [Tr.]. (p. 309)

L'à-propos d'une note ici est indiscutable, cependant celle de Sheridan dit plus qu'elle le devrait. En effet, sous le nom des anciennes forteresses, la métonymie de Foucault désigne la juridiction royale à Paris ; bien que la syntaxe anglaise ait redonné au Châtelet son sens concret, les lecteurs ont seulement besoin de savoir les fonctions associées aux bâtiments. Préciser l'emplacement qu'ils occupaient ne sert à rien. Et pourquoi donner de façon dissymétrique la date de démolition du Grand Châtelet et omettre celle du Petit Châtelet, démoli en 1782 ? Une note plus courte aurait mieux fait l'affaire, par exemple : *Formerly, the name given to two fortresses in Paris, the Grand and the Petit Châtelet. The first was the seat of the criminal jurisdiction of the viscounty and provostry of Paris. The second served as a prison.*

L'examen des notes du traducteur se termine avec celle dont la pertinence est la plus discutable.

Détention, figure et instrument privilégié du despotisme, disent les réformateurs, dans d'innombrables déclarations: « (...) Que dira-t-on même de ces lettres, chefs-d'œuvre d'une ingénieuse tyrannie, qui renversent le privilège qu'a tout citoyen d'être entendu avant d'être jugé, et qui sont mille fois plus dangereuses pour les hommes que l'invention des Phalaris¹... »

1. J. P. Brissot, *Théorie des lois criminelles*, 1781, t. I, p. 173.
(« Bibl. des hist. » p. 121 ; « Tel » pp. 140-141)

*'(...) What is to be said even of those letters, (...) which are a thousand times more dangerous for men than the invention of Phalaris . . .'*⁶
(Brissot, 173). (p. 119)

- 6 *Phalaris, tyrant of the Greek town of Agrigentum in Sicily, reigned about 560 B.C. He is said to have roasted men alive in a brazen bull. His name is used here to typify tyrants in general [Tr.]*. (p. 313)

Même si seulement un petit nombre de lecteurs allaient d'emblée comprendre la référence à Phalaris, il n'était pas nécessaire que le traducteur précise le discours rapporté du réformateur Brissot : les plus curieux auraient toujours pu consulter eux-mêmes une encyclopédie. Pourquoi ajouter au livre de Foucault une note qui ressemble à une entrée de dictionnaire d'histoire ? Sheridan a le mérite d'avoir voulu pallier le décalage entre l'auteur et ses lecteurs, mais son rôle du traducteur n'allait pas jusqu'à devoir combler ce genre de petite lacune de culture générale. (Toutefois, dans le cas d'une traduction vers une langue comme le japonais, qui ne partage pas l'héritage culturel de l'antiquité grecque, la note de Sheridan serait plus justifiée.)

Des hors-texte peu considérés

Dans *Surveiller et Punir* se trouvent douze feuillets comprenant une trentaine d'illustrations : dessins architecturaux, gravures, reproductions et anciennes photos. Mais contrairement à la reproduction du tableau *Las Meninas*, les hors-texte sont ici accessoires. En effet, bien que les illustrations apportent un complément visuel intéressant, il est tout à fait possible de lire l'ouvrage sans jamais s'y référer. C'est probablement pourquoi l'éditeur de la traduction ne s'est pas senti obligé de toutes les reproduire : dès la première édition de *Discipline and Punish*, le nombre d'illustrations a été limité à seulement dix.

Il n'y a pas que l'éditeur qui ait négligé les illustrations, puisqu'une erreur de traduction s'est glissée qu'un examen des hors-texte aurait évitée. L'illustration n° 27, intitulée « Le coucher à la colonie de Mettray » (ill. n° 7, « *Bedtime at the reformatory of Mettray* »), représente une rangée de garçons attendant le signal de leur sous-chef pour se hisser dans leurs hamacs, pendant que les garçons de l'autre côté du dortoir sont déjà tranquillement couchés.

La légende renvoie au texte (« *Bibl. des hist.* » p. 301 ; « *Tel* » p. 344) :

[Les chefs et les sous-chefs à Mettray] contrôlent les neuf ou dix heures de travail quotidien (artisanal ou agricole) ; ils dirigent les défilés, les exercices physiques, l'école de peloton, les levers, les couchers, les marches au clairon et au sifflet ; ils font faire de la gymnastique² ; ils vérifient la propreté, président aux bains.

2. « Tout ce qui contribue à fatiguer contribue à chasser les mauvaises pensées ; ainsi a-t-on soin que les jeux se composent d'exercices violents. Le soir, ils s'endorment à l'instant même où ils se couchent. » (*Ibid.* [E. Dupétioux, *De la condition physique et morale des jeunes ouvriers*, t. II, 1854], p. 375-376) cf. planche n° 27.

Sheridan a rendu ces passages en y glissant des expressions toutes faites.

Cela contribue certes à la lisibilité du texte, mais la traduction produite ainsi

n'est pas exacte pour autant :

(...) they supervised the nine or ten working hours of every day (whether in a workshop or in the fields); they directed the orderly movements of groups of inmates, physical exercises, military exercises, rising in the morning, going to bed at night, walks to the accompaniment of bugle and whistle; they taught gymnastics;¹ they checked cleanliness, supervised bathing. (p. 294)

*1 'Anything that helps to tire the body helps to expel bad thoughts; so care is taken that games consist of violent exercise. At night, they fall asleep the moment they touch the pillow' (Ducpétiaux, 1854, 375-6).
(« Notes », p. 324)*

Traduire « les couchers » par « *going to bed at night* » et « ils s'endorment à l'instant même où ils se couchent » par « *they fall asleep the moment they touch the pillow* » évoque le confort domestique familial d'un lit et d'un oreiller. L'image suscitée est bien différente de l'austérité disciplinaire de la maison de redressement pour jeunes délinquants que l'illustration montre pourtant explicitement.

L'éloquence des titres

Pour se former une idée de la masse et de l'originalité des archives parcourues par Foucault, il suffit de prendre connaissance des notes en bas de pages où se trouvent les renseignements bibliographiques. Même si la plupart des noms d'auteurs n'évoquent rien au commun des lecteurs, les dates peuvent toujours servir de points de repère. Quant aux titres, ils sont souvent révélateurs. Voici quelques exemples choisis parmi tant d'autres :

I.C. de Beccaria, *Traité des délits et des peines*, 1764

Nicolas, *Si la torture est un moyen à vérifier les crimes*, 1682

C. Dupaty, *Mémoire pour trois hommes condamnés à la roue*, 1786

P.L. de Lacretelle, *Discours sur le préjugé des peines infamantes*, 1784

Vilan XIV, *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs*, 1773

J.-B. de La Salle, *Traité sur les obligations des frères des Écoles chrétiennes*, 1783

Ces titres parlent d'eux-mêmes, mais seulement à quiconque comprend le français. En effet, comme la grande majorité des documents cités ne sont pas disponibles en anglais, le traducteur a simplement reproduit les renseignements bibliographiques en français. Il s'est donc occupé de l'aspect référentiel des titres sans tenir compte de leur aspect sémantique. À l'exception d'un titre long, particulièrement éloquent et cité dans le corps de texte :

(...) des récits comme : « Histoire de la vie, grandes voleries et subtilités de Guilleri et de ses compagnons et de leur fin lamentable et malheureuse » (...)

1. On trouve ce titre aussi bien dans la Bibliothèque bleue de Normandie que dans celle de Troyes (cf. R. Helot, *La Bibliothèque bleue en Normandie*, 1928). (« Bibl. des hist. », p. 71 ; « Tel », p. 81)

(...) *accounts such as* The History of the Life, Great Robberies and Tricks of Guilleri and his Companions and of their Lamentable and Unhappy End. (...)

6 *This title is to be found not only in the Bibliothèque [sic] de Troyes, but also in the Bibliothèque [sic] de Normandie (cf. Helot). (p. 68)*

Étant donné le caractère inédit des archives consultées, les renseignements bibliographiques sont plus que de simples renvois aux textes sources, ce sont les indices des longues recherches originales de Foucault dans « l'épaisseur du discours ». Il est regrettable que la traduction ne les livre pas aux lecteurs de langue anglaise. Pour éviter de semblables pertes d'information, on voit parfois des textes où sont données entre parenthèses des traductions littérales de titres non disponibles dans la langue des lecteurs. Peut-être Sheridan a-t-il songé à une solution de ce genre ; il y aurait renoncé en raison de l'ampleur de la tâche dans le cas de *Surveiller et Punir* qui compte quelque trois cents documents sources.

La normalisation des références

Foucault « *was not some kind of eccentric amateur, plundering other men's researches and producing a meta-discourse out of secondary sources* » (Sheridan, 1985 : 18). Pour son « livre sur les peines », il a fait de patientes recherches aux archives, notamment à la Bibliothèque nationale et à la bibliothèque centrale de New York, où il a parcouru une impressionnante masse d'ouvrages variés : judiciaires, parlementaires, militaires, religieux, etc.

Selon sa méthode, Foucault a tiré du silence, découpé, analysé, combiné et recomposé le discours de ces documents d'archives sans s'attacher à l'individualité des auteurs¹. Dans bien des cas, il s'est contenté de citer leurs noms en bas de pages, comme les autres renseignements bibliographiques.

Malgré la cohérence de cette façon de faire avec l'ensemble de la pensée de Foucault, on a remanié les références pour l'édition en anglais.

References to other works are usually given not in footnotes but in an abbreviated form in the text itself. These references, in brackets, consist of the author's name and a page number; dates of publication are used to distinguish more than one work by an author, and roman numerals refer to volume numbers. Full references are to be found in the Bibliography.

(« Translator's Note », *Discipline and Punish*, p. ix)

Ce protocole, au seul service de la fonction de renvoi aux ouvrages sources, n'est pas approprié dans le cas des documents d'archives mentionnés dans

¹ Parmi les noms d'auteurs cités dans *Surveiller et Punir*, relativement peu sont encore connus. L'échantillon donné précédemment n'est pas représentatif de cet état de fait, car on en retrouve facilement trois en consultant simplement *Le Petit Robert des noms propres*. Ce sont le juriste italien Cesare Bonesama, marquis de Beccaria (1738-1794), le jurisconsulte français Pierre Louis de Lacrosette (1751-1824) et le prêtre français, saint Jean-Baptiste de La Salle (1751-1719).

l'ouvrage de Foucault. L'opération de normalisation éloigne l'information la plus loquace (les titres et les dates), mais souligne les numéros de pages. Or, combien de chercheurs iront aux archives à la suite de Foucault ? Et à plus forte raison, combien parmi ceux qui lisent Foucault en traduction iront à la Bibliothèque nationale ? De plus, cette présentation normalisée des références interrompt le texte pour y donner les noms d'auteurs que Foucault ne cherchaient pas à mettre en évidence. Enfin, une bibliographie complète l'opération en classant alphabétiquement les ouvrages... par noms d'auteurs.

S'il fallait absolument retirer les notes bibliographiques du bas des pages de *Discipline and Punish* (l'ouvrage en compte plus de trois cent cinquante) pour quelque raison de standardisation, il aurait été préférable de les placer telles quelles à la fin des chapitres.

Une opération peu soignée

Dans toute cette opération de normalisation, les renseignements ont subi un traitement peu soigné, laissant plusieurs erreurs de dactylo et escamotant une partie de l'information, au point qu'on ne peut taire cette négligence.

Tout d'abord, il y a çà et là les simples coquilles, comme ce nom mal cité dans le texte mais bien orthographié dans la bibliographie.

'it could be revenged only with blood' (Lachère). (p. 73)

Lachèze, 'Discours à la Constituante', 3 June 1791, *Arch. parl.*, XXVI.
(p. 330)

Évidemment, le texte original comporte également des coquilles. Parfois la traduction les corrige, mais parfois elle les copie, comme cette abréviation du

latin *confer* confondue avec des initiales.

1. C. F. M. de Résumat, *Archives parlementaires*, t. LXXII,
1^{er} décembre 1831, p. 185. (« Bibl. des hist. », p. 117)

Résumat, C. F. M. de, *Arch. parl.*, LXXII, 1 Decembre 1831. (p. 332)

À l'occasion de la nouvelle saisie du texte pour l'édition dans la collection «Tel», on a corrigé cette erreur typographique.

1. Cf. M. de Résumat, *Archives parlementaires*, t. LXXII,
1^{er} décembre 1831, p. 185. (« Tel », p. 136)

Cela ne veut pas dire pour autant que la nouvelle édition est exempte de fautes, car de nouvelles se sont glissées à la saisie — c'était pour ainsi dire inévitable. Par exemple, une phrase entière a échappé au copiste.

On a vu des condamnés devenir après leur mort des sortes de saints, dont on honorait la mémoire et respectait la tombe¹. On en a vu passer presque entièrement du côté du héros positif. On en a vu pour lesquels la gloire et l'abomination n'étaient pas dissociées, mais coexistaient cependant longtemps encore dans une figure réversible.

(« Bibl. des hist. » p. 70)

On a vu des condamnés devenir après leur mort des sortes de saints, dont on honorait la mémoire et respectait la tombe¹. [sic] On en a vu pour lesquels la gloire et l'abomination n'étaient pas dissociées, mais coexistaient cependant longtemps encore dans une figure réversible.

(« Tel » p. 80)

Pareils bourdons se trouvent d'ailleurs aussi dans les éditions en anglais — souvent réimprimées mais jamais corrigées. Voici, par exemple, une longue phrase (de plus de cent mots) que personne n'a pu lire en entier en anglais.

C'est là qu'une culture, se décalant insensiblement des ordres empiriques qui lui sont prescrits par ses codes primaires, instaurant une première distance par rapport à eux, leur fait perdre leur transparence initiale, cesse de se laisser passivement traverser par eux, se déprend de leurs pouvoirs immédiats et invisibles, se libère assez pour constater que ces ordres ne sont peut-être pas les seuls possibles ni les meilleurs ; de sorte qu'elle se trouve devant le fait brut qu'il y a, au-dessous de ses

ordres spontanés, des choses qui sont en elles-mêmes ordonnables, qui appartiennent à un certain ordre muet, bref qu'il y a de l'ordre.

(*Les Mots et les Choses*, p. 12)

It is here that a culture, imperceptibly deviating from the empirical orders prescribed for it by its primary codes, instituting an initial separation from them, causes them to lose their original transparency, [sic] relinquishes its immediate and invisible powers, frees itself sufficiently to discover that these orders are perhaps not the only possible ones or the best ones; this culture then finds itself faced with the stark fact that there exists, below the level of its spontaneous orders, things that are in themselves capable of being ordered, that belong to a certain unspoken order; the fact, in short, that order exists.

(*The Order of Things*, p. xx)

De telles fautes n'ont rien de condamnable, mais il convient tout de même de les signaler dans l'espoir de les voir éventuellement corrigées.

Une accumulation concentrée de petites erreurs révèle cependant une révision insuffisante. La bibliographie, tout particulièrement, compte plusieurs erreurs de dactylo. En voici quelques unes — ce ne sont pas les seules.

Agulhon, M., *La vie [sic] sociale en Provence*, 1970.

(« Bibliography », p. 326)

*

Harou-Romain, N.P., *Project [sic] de pénitencier*, 1840.

(« Bibliography », p. 329)

*

1. (...) S. Linguet, *Nécessité d'une réforme de l'administration de la justice criminelle*, 1764 (...) (« Bibl. des hist. », p. 101, « Tel » p. 117)

Linguet, S., *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice [sic]*, 1764. (« Bibliography », p. 330)

*

1. L. de Montgomery, *La Milice française*, édition de 1636 (...)

(« Bibl. des hist. », p. 137 ; « Tel », p. 159)

Montgomery, J. [sic] de, *La Milice française*, ed. 1636.

(« Bibliography », p. 331)

*

1. Maréchal de Saxe, *Mes rêveries*, t. I, *Avant-propos*, (...) (« Bibl. des hist. », p. 141 ; « Tel », p. 164)

Saxe, Maréchal de, *Les [sic] Rêveries*, 1756. (« Bibliography », p. 332)

On constate donc que réviser la bibliographie n'était pas une tâche prioritaire.

Ensuite, malgré la note liminaire du traducteur où il a expliqué l'utilisation des dates de publication pour distinguer les textes d'un même auteur, cette information manque parfois.

4. Cf. par exemple C. Dupaty, *Mémoire justificatif pour trois hommes condamnés à la roue*, 1786, p. 247. (« Bibl. des hist. », p. 79 ; « Tel », p. 92)

(...) (cf., for example, Dupaty, [sic] 247) (...) (p. 77)

Dupaty, C., *Mémoire justificatif pour trois hommes condamnés à la roue*, 1786.

Lettres sur la procédure criminelle, 1788.

(« Bibliography », p. 328)

*

3. P.F. Muyart de Vouglans, *Institutes au droit criminel*, 1757, p. 345-347.

2. P.F. Muyart de Vouglans, *Les Lois criminelles de France*, 1780, p. XXXIV.

(« Bibl. des hist. », pp. 40, 51 ; « Tel », pp. 46, 58)

(...) (*Muyart de Vouglans*, 1757, 345-7). (...) (p. 36)

(...) (*Muyart de Vouglans*, [sic] xxxiv). (...) (p. 47)

Muyart de Vouglans, P. F., *Instituts [sic] au droit criminel*, 1757.

Réfutation du Traité des délits et des peines, 1767.

Les Lois criminelles en France, 1780. (« Bibliography », p. 331)

Le deuxième exemple comporte de plus une faute de copie : le mot *institutes* (manuel de droit rédigé par les jurisconsultes romains) était bien orthographié.

Dans les exemples qui suivent, les notes en français apportent un complément d'information aux renseignements bibliographiques habituels.

2. A. Boucher d'Argis, *Observations sur les lois criminelles*, 1781, p. 128-129. Boucher d'Argis était conseiller au Châtelet.

(« Bibl. des hist. », p. 64 ; « Tel », p. 73)

(...) (*Boucher d'Argis*, [sic] 128-9). (...) (p. 60-61)

Boucher d'Argis, A., *Observations sur les lois criminelles*, 1781.
Cahier d'un magistrat, 1789. («Bibliography», p. 327)

*

1. Cité in A. Corre, *Documents pour servir à l'histoire de la torture judiciaire en Bretagne*, 1896, p. 7.

3. (...) Cf. à ce sujet A. Corre, *Documents de criminologie rétrospective*, 1895, p. 21. Corre se réfère à Trevedy, *Une promenade à la montagne de justice et à la tombe Tanguy*.

(«Bibl. des hist.», pp. 53, 70 ; «Tel», pp. 61, 80)

(...) (*quoted in Corre*, [sic] 7) (...) (p. 50)

(...) ([...] Cf. *Corre*, [sic] 21) (...) (p. 67)

Corre, A., *Documents de criminologie rétrospective*, 1895.

Documents pour servir à l'histoire de la torture judiciaire en Bretagne, 1896. («Bibliography», p. 327)

En plus d'avoir oublié de préciser les dates de publication, voilà que le traducteur a supprimé des segments de notes.

On conviendra que le protocole de normalisation des références n'était pas prévu pour ce type de renseignements, mais cela ne justifiait pas de retrancher de l'information. Sheridan a tout de même coupé un certain nombre de renseignements non standard, obligeant dès lors les lecteurs de langue anglaise à s'en passer.

1. I. C. de Beccaria, *Traité des délits et des peines*, 1764, p. 101 de l'édition donnée par F. Hélie en 1856, et qui sera citée ici.

(«Bibl. des hist.», p. 15 ; «Tel», p. 16)

(...) (*Beccaria*, 101) (...) (p. 9)

Beccaria, [sic] C. de, *Traité des délits et des peines*, 1764, ed. 1856 [sic]. («Bibliography», p. 326)

*

2. A. Louis, *Rapport sur la guillotine*, cité par Saint-Edme, *Dictionnaire de pénalité*, 1825, t. IV, p. 161.

(«Bibl. des hist.», p. 19 ; «Tel», p. 20)

(...) ([sic] *Saint-Edme*, 161) (...) (p. 13)

Saint-Edme (E. Bourg), *Dictionnaire de pénalité*, IV, 1825.
(« Bibliography », p. 332)

*

1. P. Risi, *Observations sur les matières de jurisprudence criminelle*, 1768, p. 9, avec référence à Cocceius, *Dissertationes ad Grotium*, XII, § 545.
(« Bibl. des hist. », p. 51 ; « Tel », p. 58)
(...) (Risi, 9) (...) (p. 47)

Risi, P., *Observations sur les matières de jurisprudence criminelle*, 1768.
(« Bibliography », p. 332)

*

1. Archives du Puy-de-Dôme. Cité in M. Juillard, *Brigandage et contrebande en haute Auvergne au XVIII^e siècle*, 1937, p. 24.
(« Bibl. des hist. », p. 70 ; « Tel », p. 79)

(...) (cf. Juillard, 24). (...) (p. 66)

Juillard, M., *Brigandage et contrebande en haute Auvergne au XVIII^e siècle*, 1937.
(« Bibliography », p. 330)

*

1. Sur cette critique du « trop de pouvoir » et de sa mauvaise distribution dans l'appareil judiciaire, cf. en particulier C. Dupaty, *Lettres sur la procédure criminelle*, 1788. P.L. de Lacrosette, *Dissertation sur le ministère public*, in *Discours sur le préjugé des peines infamantes*, 1784. G. Target, *L'Esprit des cahiers présentés aux États généraux*, 1789.

2. P.L. de Lacrosette, *Réflexions sur la législation pénale*, in *Discours sur les peines infamantes*, 1784, p. 351-352.

5. P.L. de Lacrosette, *Réflexions sur la législation pénale*, in *Discours sur les peines infamantes*, 1784, p. 361.

(« Bibl. des hist. », pp. 82, 102, 108 ; « Tel », p. 96, 118, 126)

3 *On this criticism of 'excessive power' and of its bad distribution in the judicial apparatus, cf. in particular Dupaty, 1788, Lacrosette and Target.*
(« Notes », p. 311)

(...) (Lacrosette, 351-352) (...) (p. 100)

(...) (Lacrosette, 361) (...) (p. 106)

Dupaty, C., *Mémoire justificatif pour trois hommes condamnés à la roue*, 1786.

Lettres sur la procédure criminelle, 1788.

Lacrosette, P. L. de, *Discours sur les préjugés des peines infamantes*, 1784.

Target, G., *L'Esprit des cahiers présentés aux États généraux*, 1789.

(« Bibliography », pp. 328, 330, 333)

*

1. Paris intra muros (Noblesse), cité in A. Desjardin, *Les Cahiers de doléance et de la justice criminelle*, p. 477.

2. Langres, «Trois Ordres», cité, *ibid.*, p. 483.

3. Briey, «Tiers État», cité, *ibid.*, p. 484 Cf. P. Goubert et M. Denis, *Les Français ont la parole*, 1964, p. 203. (...)

(«Bibl. des hist.», p. 122 ; «Tel», p. 141)

(...) ([sic] Desjardin, 477) (...) (p. 119)

(...) ([sic] Desjardin, 483) (...) ⁷ (...) (p. 120)

7 Briey, 'Tiers État', quoted in Desjardin, 484. Cf. Goubert and Denis, 203. (...) («Notes», p. 313)

Desjardin, A., *Les Cahiers des États généraux et la justice criminelle*, 1883.

Goubert, P., and Denis, M., *Les Français ont la parole*, 1964.

(«Bibliography», pp. 328, 329)

*

4. Mémoire au roi, à propos de la fabrique de toile à voile d'Angers, in V. Dauphin, *Recherches sur l'industrie textile en Anjou*, 1913, p. 199.

(«Bibl. des hist.», p. 144 ; «Tel», p. 167)

(...) ([sic] Dauphin, 199). (...) (p. 143)

Dauphin, V., *Recherches sur l'industrie textile en Anjou*, 1913.

(«Bibliography», p. 328)

*

4. Projet de règlement pour la fabrique d'Amboise, art. 2, Archives nationales f 12 1301. Il est précisé que cela vaut aussi pour ceux qui travaillent aux pièces.

(«Bibl. des hist.», p. 152 ; «Tel», p. 176)

(...) ([sic] Amboise, article 2) (...) (p. 150)

Amboise, *Projet de règlement pour l'aciérie d'*, Archives nationales, f. 12, 1301.

(«Bibliography», p. 326)

Il semble que le traducteur ait jugé pertinentes seulement les coordonnées nécessaires à d'éventuelles — et improbables — recherches des passages auxquels l'ouvrage fait référence. Les renseignements détaillés disaient cependant plus : ils permettaient notamment de préciser la vraie source du discours à l'étude même lorsque Foucault avait pris connaissance d'un texte

seulement par une citation dans l'ouvrage d'un autre auteur.

Heureusement, Sheridan est loin d'avoir supprimé tous les renseignements divers livrés dans les notes. Dans les trois extraits suivants, il a choisi d'intégrer l'information dans le corps du texte.

On voit encore au XVIII^e siècle des scènes comme celle qui accompagne le supplice de Montigny; pendant que le bourreau exécutait le condamné, les poissonnières de la Halle promenaient un mannequin dont elles coupèrent la tête¹.

1. T.S. Gueulette, cité par Anchel, p. 63. La scène se passe en 1737.
(« Bibl. des hist. », p. 62 ; « Tel », p. 71)

Even in the eighteenth century, there were scenes like the one that accompanied the execution of Montigny in 1737; as the executioner was carrying out the execution, the local fish-wives walked in procession, holding aloft an effigy of the condemned man, and then cut off its head ([sic] Anchel, 63). (p. 59)

*

Qu'est ce qu'un supplice? « Peine corporelle, douloureuse, plus ou moins atroce », disait Jaucourt; et il ajoutait: « C'est un phénomène inexplicable que l'étendue de l'imagination des hommes en fait de barbarie et de cruauté¹. »

1. *Encyclopédie*, article « Supplice ». (« Bibl. des hist. », p. 37 ; « Tel », pp. 42-43)

What is a supplice? 'Corporal punishment, painful to a more or less horrible degree,' said Jaucourt in his Encyclopédie article and added: 'It is an inexplicable phenomenon that the extension of man's imagination creates out of the barbarous and the cruel.' (p. 33)

*

Lorsque Catherine II (...) fait rédiger un projet pour un « nouveau code de lois », la leçon de Beccaria (...) est reprise presque mot à mot: « (...) ². ».

2. Catherine II. *Instructions pour la commission chargée de dresser le projet du nouveau code des lois*, art. 67. (« Bibl. des hist. », p. 119 ; « Tel », p. 128)

When Catherine II (...) gave instructions to the commission entrusted with the task of drawing up a 'new code of laws', Beccaria's lesson (...) was repeated almost word for word: '(...)' (article 67).

(p. 117)

La manœuvre est assez habile. Démontrant de plus en plus d'assurance, le traducteur s'engageait ainsi sur le terrain risqué de la réécriture du texte.

La place des notes

Quatre cent quatre-vingt-une notes de bas de page « sédimentent » *Surveiller et Punir*, la plupart sont des références textuelles. On a commenté ci-dessus les déficiences du protocole normatif de renvois que le traducteur a appliqué ; en contrepartie, ce système a permis de remplacer de manière relativement convenable environ trois cent cinquante notes. Comme si cela ne suffisait pas, le traducteur a trouvé moyen de diminuer encore le nombre de notes, si bien qu'il en reste seulement une centaine à la fin du volume de *Discipline and Punish*.

Suivant les directives de son éditeur, ou de son propre chef, le traducteur a supprimé une trentaine de notes en insérant dans le texte des commentaires, des renseignements et des exemples que Foucault avait réservés aux bas des pages. Ces digressions altèrent évidemment l'ouvrage, d'autant plus que certaines de ces « parenthèses » ne sont même pas entre parenthèses.

Les deux pages ci-après reproduisent une page du livre original et l'extrait correspondant en traduction. La différence est saisissante :

[Et derrière] cette punition du bourreau malhabile, se profile une tradition, toute proche encore : elle voulait que le condamné soit gracié si l'exécution venait à échouer. C'était une coutume clairement établie dans certains pays¹. Le peuple attendait souvent qu'on l'applique, et il lui arrivait de protéger un condamné qui venait ainsi d'échapper à la mort. Pour faire disparaître et cette coutume et cette attente, il avait fallu faire valoir l'adage « le gibet ne perd pas sa proie » ; il avait fallu veiller à introduire dans les sentences capitales des consignes explicites : « pendu et étranglé jusqu'à ce que mort s'ensuive », « jusqu'à l'extinction de la vie ». Et les juristes comme Serpillon ou Blackstone insistent en plein XVIII^e siècle sur le fait que l'échec du bourreau ne doit pas signifier pour le condamné la vie sauve². Il y avait quelque chose de l'épreuve et du jugement de Dieu qui était encore déchiffrable dans la cérémonie de l'exécution. Dans son affrontement avec le condamné, l'exécuteur était un peu comme le champion du roi. Champion cependant inavouable et désavoué : la tradition voulait, paraît-il, quand on avait scellé les lettres du bourreau, qu'on ne les pose pas sur la table, mais qu'on les jette à terre. On connaît tous les interdits qui entouraient cet « office très nécessaire » et pourtant « contre nature³ ». Il avait beau, en un sens, être le glaive du roi, le bourreau partageait avec son adversaire son infamie. La puissance souveraine qui lui enjoignait de tuer, et qui à travers lui frappait, n'était pas présente en lui ; elle ne s'identifiait pas à son acharnement. Et jamais justement elle n'apparaissait avec plus d'éclat que si elle interrompait le geste de l'exécuteur par une lettre de grâce. Le peu de temps qui séparait d'ordinaire la sentence de l'exécution (quelques heures souvent) faisait que la rémission intervenait en général au dernier moment. Mais sans doute la cérémonie dans la lenteur de son déroulement était-elle aménagée pour faire place à cette éventualité⁴. Les condamnés l'espèrent, [et, pour faire durer les choses, ils prétendaient encore, au pied de l'échafaud, avoir des révélations à faire.]

1. En Bourgogne, par exemple, cf. Chassanée, *Consuetudo Burgundi*, fol. 55.

2. F. Serpillon, *Code criminel*, 1767, t. III, p. 1100. Blackstone : « Il est clair que si un criminel condamné à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive échappe à la mort par la maladresse de l'exécuteur en quelq' autres mains, le sheriff est tenu de renouveler l'exécution parce que la sentence n'a pas été exécutée ; et que si on se laissait aller à cette fausse compassion, on ouvrirait la porte à une infinité de collusions » (*Commentaire sur le Code criminel d'Angleterre*, trad. française, 1776, p. 201).

3. Ch. Loyseau, *Cinq livres du droit des officines*, éd. de 1613, p. 80-81.

4. Cf. S.P. Hardy, 30 janvier 1769, p. 125 du volume imprimé ; 14 déc. 1779, IV, p. 229 ; R. Anchel, *Crimes et châtiments au XVIII^e siècle*, p. 162-163, rapporte l'histoire d'Antoine Boulleteix qui est déjà au pied de l'échafaud lorsqu'un cavalier arrive portant le fameux parchemin. On crie « vive le Roi » ; on emmène Boulleteix au cabaret, pendant que le greffier quête pour lui dans son chapeau.

And, behind this punishment of the unskilful executioner, stands a tradition, which is still close to us, according to which the condemned man should be pardoned if the execution happened to fail. It was a custom clearly established in certain contries: in Burgundy, for instance (cf. Chassanée, 55). The people often expected it to be applied, and would sometimes protect a condemned man who had escaped death in this way. In order to abolish both custom and expectation, they had to revive the adage, 'the gibbet does not lose its prey', to introduce explicit instructions in capital sentences, such as 'hanged by the neck until he be dead'. And jurists like Serpillon or Blackstone were insisting in the middle of the eighteen century that a failure on the part of the executioner did not mean that the condemned man's life was spared (Serpillon, III, 1100). In his Commentaries on the Laws of England, Blackstone remarks: 'It is clear, that if, upon judgement to be hanged by the neck till he is dead, the criminal be not thoroughly killed, but revives, the sheriff must hang him again. For the former hanging was no execution of the sentence; and, if a false tenderness were to be indulged in such cases, a multitude of collusions might ensue' (Blackstone, 199). There was something of the ordeal and something of God's judgement that was still indecipherable in the ceremony of execution. In his confrontation with the condemned man, the executioner was a little like the king's champion. Yet he was an unacknowledgeable and unacknowledged champion: the tradition was, it seems, that when the executioner's letters were sealed, they were not placed on the table, but thrown on the ground. The various prohibitions surrounding this 'very necessary' yet 'unnatural' office are well known (Loyseau, 80-81). The executioner may have been, in a sense the king's sword, but he shared the infamy of his adversary. The sovereign power that enjoined him to kill, and which through him did kill, was not present in him; it was not identified with his own ruthlessness. And it never appeared with more spectacular effect than when it interrupted the executioner's gesture with a letter of pardon. The short time that usually elapsed between sentence and execution (often a few hours) meant that the pardon usually arrived at the very last moment. But the ceremony, by the very slowness of its process, was no doubt arranged to leave room for this eventuality. (Cf. Hardy, 30 January 1769, I, 125 and 14 December 1779, IV, 229; Anchel, 162-3, tells the story of Antoine Bouletteix, who was already at the foot of the scaffold when a horseman arrived carrying the celebrated parchment. Shouts of 'God save the King' arose and Bouletteix was taken to the tavern, while the clerck of the court made a collection on his behalf.) The condemned always hoped for a pardon and, in order to drag things out, they would pretend, even at the foot of the scaffold, that they had further revelations to make.

(Discipline and Punish, pp. 52-53)

On comprend d'emblée à quel point il est différent de lire l'une ou l'autre de ces présentations. Dans la première, les notes sont de lecture facultative de par leur statut ; en les plaçant en bas des pages, l'auteur a laissé à ses lecteurs la liberté de choisir à quel moment les lire. Alors que dans la seconde, les parenthèses intégrées au corps du texte traduit se lisent linéairement, autrement dit obligatoirement. Par contre, en rejetant à la fin du volume la centaine de notes restantes, le traducteur semble avoir donné l'autorisation aux lecteurs de les négliger ou, éventuellement, de les parcourir plus tard.

Sheridan est de ceux selon qui la « note originale est un détour local ou une bifurcation momentanée du texte, et à ce titre elle lui appartient presque autant qu'une simple parenthèse » (Genette, 1987 : 301). Et puisque les notes en question sont essentiellement des compléments, parfois des digressions et plus rarement des commentaires, il a pu les intégrer sans absurdité dans presque tous les cas. Ses interventions créent cependant des interruptions dans le développement, parfois même un peu de confusion.

Plusieurs des passages ainsi modifiés sont reproduits en appendice (*cf.* annexe II). Ces larges extraits, cités en français puis en anglais, rendent compte de l'altération de l'ouvrage.¹

¹ Par ailleurs, la mise en page de l'édition anglaise comporte un autre facteur d'altération de la lecture. Foucault a structuré *Surveiller et Punir* en quatre parties comprenant chacune deux ou trois chapitres, ces chapitres sont eux-mêmes subdivisés. Les subdivisions sont clairement identifiées et titrées dans certains cas (partie III, chapitres I et II), mais dans le reste de l'ouvrage, les transitions sont marquées par un astérisque au milieu de cinq lignes vides. L'édition anglaise alloue seulement des pauses d'une ligne blanche, sans astérisque, pour indiquer les transitions. Et lorsqu'une subdivision coïncide avec un changement de page, elle n'est plus indiquée. À comparer : les pauses du texte en français « *Bibl. des hist.* » pp. 206, 219, 282 et 313 ou « *Tel* » pp. 239, 253, 323-324 et 358 avec l'absence de transition dans le texte en

En s'assurant de la lecture d'une trentaine de notes de son choix dans le corps même de l'ouvrage, le traducteur les a en quelque sorte privilégiées. Il n'en a pourtant jamais informé les lecteurs, et aucun critère de sélection clair ne semble pouvoir se dégager de l'ensemble de ces « parenthèses ». Quelques motifs ponctuels apparaissent tout de même, qu'il convient d'analyser.

Dans l'extrait qui précède, par exemple, on conçoit facilement que le traducteur ait voulu s'assurer que les lecteurs de langue anglaise profitent de la saveur authentique d'une citation retrouvée dans un texte original, en anglais du XVIII^e siècle (*cf.* note n° 2).¹ On peut cependant mettre en doute la pertinence de l'intégration au texte d'une anecdote complémentaire dont le caractère accessoire justifie précisément son rejet en note et qui ne présente aucun intérêt particulier (*cf.* note n° 4).

En revanche, étant donné l'audience visée par la publication en anglais, on conçoit que certaines notes touchaient à un centre d'intérêt trop important pour les reléguer en fin de volume. Du côté britannique, en effet, Foucault aurait pénétré les milieux universitaires sous les auspices d'Althusser, par le biais d'une note de bas de page dans *Lire "le Capital"* et d'une lettre ajoutée à l'édition britannique (Gordon, 1984: 57)². Dès 1971, Foucault a été publié

anglais pp. 204-205, 217-218, 277-278 et 306-307. À défaut d'un astérisque au milieu de lignes blanches, on peut regretter que l'éditeur de *Discipline and Punish* n'ait pas repris l'alignement au carré avec rentrée (c.-à-d. sans alinéa au premier paragraphe d'une nouvelle subdivision) qu'avait adopté l'éditeur de *Mental Illness and Psychology*.

¹ La reproduction du cachet historique des citations dans *Surveiller et Punir* est d'ailleurs une difficulté que le traducteur a bien surmonté. Voici un bref exemple : « Gare aux surveillants si la chaîne les reconnaissait » (« Bibl. des hist. » p. 265 ; « Tel » p. 304), « *Woe betide the wanders if the chain-gang recognized them* » (p. 261).

² Louis Althusser, É. Balidar, *et al.* (1970), *Reading 'Capital'*, traduit par Ben Brewster, Londres, New Left Books. Entre autres, Colin Gordon est cofondateur de

dans *Theoretical Practice*, revue londonienne de théorie marxiste-léniniste, et ainsi de suite. De toute évidence, la nouvelle gauche prêtait attention à celui dont elle avait retenu cette phrase emblématique des *Mots et les Choses* : « le marxisme est dans la pensée du XIX^e siècle comme poisson dans l'eau : c'est-à-dire que partout ailleurs il cesse de respirer. » (p. 274).

Sheridan a choisi de mettre bien en vue toutes les notes où Foucault a fait référence à Karl Marx. Le cas le plus simple se présente comme suit :

« Il faudrait rendre la discipline nationale », disait Guibert.

« L'État que je peins aura une administration simple, solide, facile à gouverner. Il ressemblera à ses vastes machines, qui par des ressorts peu compliqués produisent de grands effets ; la force de cet État naîtra de sa force, sa prospérité de sa prospérité. Le temps qui détruit tout augmentera sa puissance. Il démentira ce préjugé vulgaire qui fait imaginer que les empires sont soumis à une loi impérieuse de décadence et de ruine¹. » Le régime napoléonien n'est pas loin et avec lui cette forme d'État qui lui subsistera et dont il ne faut pas oublier qu'il a été préparé par des juristes mais aussi par des soldats, des conseillers d'État et de bas officiers, des hommes de loi et des hommes de camp.

1. J.A. de Guibert, *Essai général de tactique*, 1772, Discours préliminaire, p. XXIII-XXIV. Cf. ce que disait Marx à propos de l'armée et des formes de la société bourgeoise (lettre à Engels, 25 septembre 1857). (« Bibl. des hist. » p. 171 : « Tel » p. 198)

'Discipline must be made national,' said Guibert. 'The state that I depict will have a simple, reliable, easily controlled administration. It will resemble those huge machines, which by quite uncomplicated means produce great effects; the strength of this state will spring from its own strength, its prosperity from its own prosperity. Time, which destroy all, will increase its power. It will disprove that vulgar prejudice by which we are made to imagine that empires are subjected to an imperious law of decline and ruin' (Guibert, xxiii-xxiv: cf. what Marx says about the army and forms of bourgeois society in his letter to

Ideology and Consciousness (I & C), revue bisannuelle de la nouvelle gauche éditée dès 1977 à Oxford, il est aussi éditeur et l'un des traducteurs de *Power/Knowledge* (1980), recueil de textes de Michel Foucault.

Engels, 25 September 1857). The Napoleonic régime was not far off and with it the form of state that was to survive it and, we must not forget, the foundations of which were laid not only by jurists, but also by soldiers, not only councillors of state, but also junior officers, not only the men of the courts, but also the men of the camps. (p. 169)

L'intervention du traducteur est ici assez discrète : il a simplement ajouté à l'intérieur d'une parenthèse donnant déjà une référence textuelle le renvoi à la correspondance entre Marx et Engels.

On ne peut en dire autant de l'extrait suivant. Sheridan a d'abord ajouté une phrase entière à une première citation tirée du *Capital*, puis il a placé dans le texte, sans parenthèses, une longue note présentant une seconde citation.

Mêmes problèmes lorsqu'il s'agit de constituer une force productive dont l'effet doit être supérieur à la somme des forces élémentaires qui la composent: « Que la journée de travail combinée acquière cette productivité supérieure en multipliant la puissance mécanique du travail, en étendant son action dans l'espace ou en resserrant le champ de production par rapport à son échelle, en mobilisant aux moments critiques de grandes quantités de travail... la force spécifique de la journée combinée est une force sociale du travail ou une force du travail social. Elle naît de la coopération elle-même¹. »

Ainsi apparaît une exigence nouvelle à laquelle la discipline doit répondre (...)

1. K. Marx, *Le Capital*, livre I, 4e section, chap. XIII. Marx insiste à plusieurs reprises sur l'analogie entre les problèmes de la division du travail et ceux de la tactique militaire. Par exemple: « De même que la force d'attaque d'un escadron de cavalerie ou la force de résistance d'un régiment de cavalerie diffèrent essentiellement de la force des sommes individuelles,... de même la somme des forces mécaniques d'ouvriers isolés diffère de la force mécanique qui se développe dès qu'ils fonctionnent conjointement et simultanément dans une seule opération indivise. » (*Ibid.*)

(« Bibl. des hist. » pp. 165-166 ; « Tel » p. 192)

The same problems arose when it was a question of constituting a productive force whose effect had to be superior to the sum of elementary forces that composed it: 'The combined working-day produces, relatively to an equal sum of working-days, a greater

quantity of use-values, and, consequently, diminishes the labour-time necessary for the production of a given useful effect. Whether the combined working-day, in a given case, acquires this increased productive power, because it heightens the mechanical force of labour, or extends its sphere of action over a greater space, or contracts the field of production relatively to the scale of production, or at the critical moment sets large masses of labour to work . . . the special productive power of the combined working-day is, under all circumstances, the social productive power of labour, or the productive power of social labour. This power is due to cooperation itself (Marx, Capital, vol. I, 311-12). On several occasions, Marx stresses the analogy between the problems of the division of labour and those of military tactics. For example: 'Just as the offensive power of a squadron of cavalry, or the defensive power of a regiment of infantry, is essentially different from the sum of the offensive or defensive powers of the individual cavalry or infantry soldiers taken separately, so the sum total of the mechanical forces exerted by isolated workmen differs from the social force that is developed, when many hands take part simultaneously in one and the same undivided operation' (Marx, Capital, vol. I, 308).

Thus a new demand appears to which discipline must respond (...)

(Discipline and Punish, pp. 163-164)

Cette fois, Sheridan a outrepassé son mandat de traducteur. En allongeant une première citation de Marx comme bon lui a semblé, puis en augmentant l'importance d'une deuxième, il a modifié quelque peu la tournure du texte. Lire ce passage en anglais peut, en effet, laisser une vague impression que Foucault se réfère à la théorie de la valeur travail chez Marx en cherchant l'appui de cette figure d'autorité. Tandis que dans le texte original, où *Le Capital* ne reçoit pas de traitement différent des autres sources, on voit bien le procédé d'analyse du discours de Foucault qui découpe et rapproche des énoncés contemporains, parmi lesquels certains sont de Karl Marx.

Dans l'extrait qui suit, Foucault élabore sur la fonction de surveillance dans l'appareil disciplinaire. De façon incidente, il cite (la traduction française

de) Marx à propos du même terme notionnel.

L'appareil disciplinaire parfait permettrait à un seul regard de tout voir en permanence. (...) Mais le regard disciplinaire a eu, de fait, besoin de relais. (...) Il lui faut décomposer ses instances, mais pour majorer sa fonction productrice. Spécifier la surveillance et la rendre fonctionnelle.

C'est le problème des grands ateliers et des usines, où s'organise un nouveau type de surveillance. Il est différent de celui qui dans les régimes des manufactures était assuré de l'extérieur par des inspecteurs, chargés de faire appliquer les règlements ; il s'agit maintenant d'un contrôle intense, continu (...) Mais il est aussi autre chose que le contrôle domestique du maître, présent à côté des ouvriers et des apprentis ; car il est effectué par des commis, des surveillants, des contrôleurs et des contremaîtres. À mesure que l'appareil de production devient plus important et plus complexe, à mesure qu'augmentent le nombre des ouvriers et la division du travail, les tâches de contrôle se font plus nécessaires et plus difficiles. Surveiller devient alors une fonction définie, mais qui doit faire partie intégrante du processus de production (...) Mais si les ouvriers préfèrent l'encadrement de type corporatif à ce nouveau régime de surveillance, les patrons, eux, y reconnaissent un élément indissociable du système de la production industrielle, de la propriété privée et du profit. (...) seuls des agents, dépendant directement du propriétaire, et affectés à cette seule tâche pourront veiller « à ce qu'il n'y ait pas un sou de dépensé inutilement, à ce qu'il n'y ait pas un moment de la journée perdu » ; leur rôle sera de « surveiller les ouvriers, visiter les travaux, instruire le comité de tous les événements¹ ». La surveillance devient un opérateur économique décisif, dans la mesure où elle est à la fois une pièce interne dans l'appareil de production, et un rouage spécifié dans le pouvoir disciplinaire².

Même mouvement dans la réorganisation de l'enseignement élémentaire : spécification de la surveillance, et intégration au rapport pédagogique.

2. Cf. K. Marx : « Cette fonction de surveillance, de direction, et de médiation devient la fonction du capital dès que le travail qui lui est subordonné devient coopératif, et comme fonction capitaliste elle requiert des caractères spéciaux » (*Le Capital*, livre I, section quatrième, chap. XIII).

(« Bibl. des hist. » pp. 176-178 ; « Tel » pp. 204-206)

Sheridan a reconnu avoir eu de la difficulté à traduire ce terme notionnel :

(...) the verb 'surveiller' has no adequate English equivalent. Our noun 'surveillance' has an altogether too restricted and technical use. Jeremy Bentham used the term 'inspect' – which Foucault translates as 'surveiller' – but the range of connotations does not correspond. 'Supervise' is perhaps closest of all, but again the word has different associations. 'Observe' is rather too neutral, though Foucault is aware of the aggression involved in any one-sided observation.

(« Translator's Note », p. ix)

Le traducteur a oscillé entre « *surveillance* », « *supervision* », « *to inspect* », etc. Quant à la note, il jugea automatiquement devoir l'insérer dans le texte. Le pire, c'est que Sheridan a cité *Le Capital* dans sa traduction anglaise standard, sans faire attention à la différence lexicale entre les versions française et anglaise du célèbre texte allemand.

The perfect disciplinary apparatus would make it possible for a single gaze to see everything constantly. (...) But the disciplinary gaze did, in fact, need relays. (...) It had to be broken down into smaller elements, but in order to increase its productive function: specify the surveillance and make it functional.

This was the problem of the great workshops and factories, in which a new type of surveillance was organized. It was different from the one practised in the régimes of the manufactories, which had been carried out from the outside by inspectors, entrusted with the task of applying the regulations; what was now needed was an intense, continuous supervision (...) But it was also different from the domestic supervision of the master present beside his workers and apprentices; for it was carried out by clerks, supervisors and foremen. As the machinery of production became larger and more complex, as the number of workers and the division of labour increased, supervision became ever more necessary and more difficult. It became a special function, which had nevertheless to form an integral part of the production process (...) But although the workers preferred a framework of a guild type to this new régime of surveillance, the employers saw that it was indissociable from the system of industrial production, private property and profit. (...) only agents, directly dependant on the owner, and entrusted with this task alone would be able to see 'that not a sou is spent uselessly, that not a moment of the day is lost'; their role would be 'to supervise

the workers, to inspect all the places of work, to inform the directors of everything that takes place' (Cournol). Surveillance thus becomes a decisive economic operator both as an internal part of the production machinery and as a specific mechanism in the disciplinary power. 'The work of directing, superintending and adjusting becomes one of the functions of capital, from the moment that the labour under the control of capital, becomes cooperative. Once a function of capital, it requires special characteristics' (Marx, Capital, vol. I, 313).

The same movement was to be found in the reorganization of elementary teaching: the details of surveillance were specified and it was integrated into the teaching relationship. (...) (pp. 173-175)

Le placage de la deuxième citation telle quelle manque d'à-propos et rend le passage plutôt obscur. Pour rétablir la continuité lexicale nécessaire, il aurait fallu que le traducteur remplace « *superintending* » par son synonyme « *supervising* », quitte à s'en expliquer dans une note.

Une note en conclusion

Alan Sheridan a porté atteinte à l'intégrité de l'ouvrage de Michel Foucault, par inadvertance. Cherchant à alléger la présentation de ce livre qui comptait plus de notes que de pages, il en a altéré la lecture, parfois le sens aussi.

Voici, pour résumer la situation, un dernier exemple — non le moindre.

(...) Dans cette humanité centrale et centralisée, effet et instrument de relations de pouvoir complexes, corps et forces assujettis par des dispositifs d'« incarcération » multiples, objets pour des discours qui sont eux-mêmes des éléments de cette stratégie, il faut entendre le grondement de la bataille¹.

1. J'interromps ici ce livre qui doit servir d'arrière-plan historique à diverses études sur le pouvoir de normalisation et la formation du savoir dans la société moderne.

(« Bibl. des hist. » p. 315 ; « Tel » p. 360)

(...) In this central and centralized humanity, the effect and instrument of complex power relations, bodies and forces subjected by multiple mechanisms of 'incarceration', objects for discourses that are in themselves elements for this strategy, we must hear the distant roar of battle.

At this point I end a book that must serve as a historical background to various studies of the power of normalization and the formation of knowledge in modern society.

(p. 308)

Si un seul des commentateurs de *Discipline and Punish* a constaté que «*the sense [of Foucault's magistral conclusion] is slightly garbled in the English version because the translator, for some bizarre reason, promoted a footnote and made it the book's concluding paragraph*» (Jackson, 1978 ; p. 251), c'est peut-être que lui seul a effectivement comparé le texte original et sa traduction en anglais¹.

¹ Qui prend le temps de consciencieusement lire coup sur coup Foucault dans le texte et en traduction, sinon l'auteure du présent mémoire ?

III

CONCLUSION

Des traductions très présentables

En conclusion d'un mémoire de maîtrise, la remarque suivante, toute simple et valable pour chacun des livres du corpus, vient rappeler les conditions de travail du traducteur dans le monde de l'édition.

The translation is very presentable. Mr Sheridan Smith has done the job as well as it could be done, probably, without investing uneconomic amounts of time in it.
(TLS, 9 juin 1972)

Certes, les traductions d'Alan Sheridan ne sont pas sans failles. Mais grâce à elles, dès les années soixante-dix, quelque chose de la pensée de Foucault est bel et bien passé dans le monde anglophone.

Le livre comme véritable entité de communication

La présente étude ne se limite pas à une analyse comparative des textes des éditions françaises et anglaises. En portant aussi attention au traitement des titres, des illustrations, des pauses, des notes de bas de page et des références bibliographiques, elle pose le livre comme véritable entité de communication.

L'analyse du corpus a fait ressortir comment, du côté des livres français, ces éléments forment avec le texte un tout cohérent, porteur de la démarche intellectuelle originale de l'auteur, et en quoi, du côté des livres anglais, modifier ces éléments a altéré les ouvrages. À cet égard, le traducteur partage d'ailleurs la responsabilité avec les éditeurs.

Pour de nouvelles éditions

L'œuvre de Foucault n'a pas cessé d'être d'actualité. Depuis 1994 par exemple, le rassemblement de ses articles, préfaces et entretiens dans *Dits et Écrits* offre une nouvelle approche, une nouvelle lecture de son œuvre. La traduction en anglais de cet impressionnant recueil est déjà entreprise. Il est maintenant temps, au moins de revoir et corriger les éditions anglaises de ses livres, peut-être même de retraduire ces ouvrages.

À commencer par *Madness and Civilisation*, version abrégée d'*Histoire de la folie*, qu'il faut remplacer par une traduction intégrale, ainsi que l'exprimait déjà Colin Gordon en 1981 : « *The massive Histoire de la Folie (an unabridged translation of which is, incidentally, long overdue)* ». David Carroll est allé plus loin : « *The entire work obviously needs to be translated, and many of his other works translated again.* » (1987 : 194).

Se déclarant insatisfait des traductions publiées, le professeur Carroll s'est permis – sans en aviser les lecteurs – de « corriger » les extraits qu'il cite dans son ouvrage, et notamment une vingtaine de citations tirées de *The Order of Things*. Voici comment il s'en est justifié dans une note en fin de volume : « *this work is one of the most poorly translated of all. Perhaps this is why no credit is given to the translator* » (1987 : 194).

L'Annexe III présente les passages originaux des *Mots et les Choses* avec les extraits correspondants tirés de la traduction publiée et ceux de la version « revue et corrigée » au gré de l'universitaire américain. Un examen sommaire de cette dernière révèle une meilleure compréhension de la pensée de Foucault et certaines préférences lexicales, mais surtout une simple préférence pour

l'idiome américain. Ces révisions ne constituent peut-être pas un modèle, mais ce geste est certainement symptomatique du besoin de nouvelles éditions.

David Carroll a porté un jugement global très dur : « *For reasons that, to me, are unclear, in general Foucault has not been well served by his translators* » (1987 : 194). Sans abonder dans le sens de ce critique, au terme de la présente étude du corpus traduit par Alan Sheridan, on ne peut que souhaiter de nouvelles éditions revues et corrigées, sinon retraduites.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus à l'étude

- FOUCAULT, Michel (1966) : *Les Mots et les Choses. Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Éd. Gallimard, « Bibl. des sc. humaines » dirigée par Pierre Nora [1 f. de pl. plié en ann., reprod. s. légende, 400 p., 14 x 22,5 cm] ; 1^e éd. « Tel », 1990 [reprod. (détail 25 %) en 1^e de couv., légende en 4^e de couv., 400 p., 12,5 x 19 cm].
- (1970) : *The Order of Things: An Archaeology of the Human Sciences*, préf. à l'éd. angl. par M. Foucault, trad. anon., Londres, Tavistock Publications, « World of man: A Library of Theory and Research in the Human Sciences » dirigée par R. D. Laing [1 f. de pl. entre ii et iii, reprod. av. légende, N.D.É., xxiv, 387 p., 14,5 x 23 cm] – New York, Pantheon Books (Random House), « World of man », 1971 ; 1^e éd. Vintage Books (Random House), 1973 [philos./hist., reprod. av. légende en p. ii, N.D.É., xxiv, 387 p., 13 x 20,5 cm].
- FOUCAULT, Michel (1969) : *L'Archéologie du savoir*, Paris, Éd. Gallimard, « Bibl. des sc. humaines » [275 p., 14 x 22,5 cm].
- (1972) : *The Archaeology of Knowledge*, trad. A. M. Sheridan Smith, Londres, Tavistock Publications, « World of man » [index, 218 p., 14,5 x 22,5 cm].
- (1972) : *The Archaeology of Knowledge (& The Discourse on Language)*, trad. A. M. Sheridan Smith (et Rupert Swyer), New York, Pantheon Books (Random House), « World of man » ; Pantheon, « World of man », éd. cartonnée, 1982 [philos./hist., ann. : *The Discourse...* (pp. 215-237), index, 245 p., 14 x 21 cm].
- FOUCAULT, Michel (1963) : *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, « Galien : hist. et philos. de la biol. et de la méd. » dirigée par G. Canguilhem. *Naissance de la clinique*, 3^e éd., 1975 [bibliogr., xv, 214 p., 13,5 x 21,5 cm] ; 1^e éd. « Quadrige », 1983 [bibliogr., xv, 214 p., 12,5 x 19 cm].
- (1973) : *The Birth of the Clinic: An Archaeology of Medical Perception*, trad. A. M. Sheridan Smith, Londres, Tavistock Publications, « World of man » [N.D.T., bibliogr., index, xix, 215 p., 16 x 24 cm] – New York, Pantheon Books (Random House), 1973 ; 1^e éd. Vintage Books (Random House), 1975 [philos./hist., N.D.T., bibliogr., index, xix, 215 p., 13 x 20,5 cm].

- FOUCAULT, Michel (1962) : *Maladie mentale et Psychologie*, Paris, PUF, « Initiation philos. » ; 1^e éd. « Quadrige », 1995 [tabl. chronol., 104 p., 12,5 x 19 cm]. Éd. modifiée de *Maladie mentale et Personnalité*, PUF, « Initiation philos. » dirigée par Jean Lacroix, 1954.
- (1976) : *Mental Illness and Psychology*, trad. Alan Sheridan, New York, Harper & Row Publishers [tabl. chronol., 90 p., 21 cm] – Berkely, Los Angeles et Londres, Univ. of California Press, 1^e éd. cartonnée, 1987 [psychol./philos., préf. par H. Dreyfus (pp. vii-xliii), tabl. chronol., xliii, 90 p., 14 x 21 cm].
- FOUCAULT, Michel (1975) : *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, Paris, Éd. Gallimard, « Bibl. des hist. » [12 f. de pl., 30 illustr., 318 p., 14 x 22,5 cm] ; 1^e éd. « Tel », 1993 [12 f. de pl., 30 illustr., nouv. compos., 360 p., 12,5 x 19 cm].
- (1977) : *Discipline and Punish: The Birth of the Prison*, trad. Alan Sheridan, Londres, Penguin Books [3 f. de pl. ill., bibliogr., 333 p.] – New York, Pantheon Books (Random House), 1978 [4 f. de pl. ill., bibliogr., 333 p., 25 cm] ; 1^e éd. Vintage Books (Random House), 1979, [philos./hist./criminol., N.D.T., liste des illustr., 8 pl., 10 illustr., bibliogr., ix, 333 p., 13 x 20,5 cm].

II. Principales références

II. a) Livres

- BINSWANGER, Ludwig : *Le Rêve et l'Existence*, trad. de *Traum und Existenz* (1930) par Jacqueline Verdeaux, longue introduction et notes de Michel Foucault, Paris, Desclée de Brouwer, coll. « Textes et études anthropologiques », 1954, 193 p.
- et Michel FOUCAULT : *Dream & Existence*, Seattle, n^o spéc. de *Review of Existential Psychology and Psychiatry*, vol. 19, n^o 1, 1984-85.
- FOUCAULT, Michel : *Histoire de la folie*, Paris, Plon, « Le monde en 10/18 », 1964. Édition abrégée de *Folie et Dérailson. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Plon, « Civilisations et mentalités » coll. dirigée par Phillippe Ariès, 1961 [bibliogr.].
- *Madness and Civilization*, (trad. de l'éd. abrégée et d'extraits de l'éd. originale) trad. Richard Howard, New York, Pantheon, 1965 [hist./psychol.] – Londres, Tavistock, « Studies in Existentialism and Phenomenology » coll. dirigée par R. D. Laing, préf. par David Cooper, 1967.
- FOUCAULT, Michel : *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, « Le Chemin », 1963.

——— *Death and the Labyrinth: The World of Raymond Roussel*, trad. Charles Ruas, New York, Doubleday and Company, 1986.

FOUCAULT, Michel : « Foreword to the English edition », *The Order of Things*, trad. anon, Londres, Tavistock, 1970 – New York, Pantheon, 1971, pp. ix-xiv.

——— « Préface à l'édition anglaise », trad. Fabienne Durand-Bogaert, *Dits et Écrits*, t. II, 1994, pp. 7-13.

FOUCAULT, Michel : *L'Ordre du discours*, Paris, Gallimard, « Collection blanche », 1971. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970.

——— « The Discourse on Language », trad. Rupert Swyer, *Social Science Information*, vol. 10, n° 2, avril 1971, pp. 7-30. Réédité avec l'éd. américaine de *The Archaeology of Knowledge*, Pantheon (Random House), 1972, pp. 215-237.

FOUCAULT, Michel : « Présentation », *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère. Un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, Gallimard-Julliard, « Archives », n° 49, 1973, pp. 9-15.

——— « Foreword », *I, Pierre Rivière, having slaughtered my mother, my sister, and my brother... A Case of Parricide in the 19th Century*, trad. Frank Jellinek, New York, Pantheon, 1975, pp. vii-xiv.

FOUCAULT, Michel : « Les meurtres qu'on raconte », *ibid.*, pp. 265-275.

——— « Tales of Murder », *ibid.*, trad. Frank Jellinek, pp. 199-212.

FOUCAULT, Michel : *Histoire de la sexualité*, Paris, Éd. Gallimard.

I. *La Volonté de savoir* (1976)

II. *L'Usage des plaisirs* (1984)

III. *Le Souci de soi* (1984)

——— *The History of Sexuality*, trad. Robert Hurley, New York, Pantheon Books (Random House).

vol. 1 *An Introduction* (1978)

vol. 2 *The Use of Pleasure* (1985)

vol. 3 *The Care of the Self* (1986)

II. b) Textes épars

FOUCAULT, Michel : « Les Suivantes », *Le Mercure de France*, n° 1221-1222, juillet-août 1965, pp. 368-394 [f. de pl. ill., reprod. s. légende].

FOUCAULT, Michel : « Réponse à une question », *Esprit*, n° 371, mai 1968, pp. 850-874

— *Dits et Écrits*, t. I, pp. 673-695.

—— « History, Discourse and Discontinuity », trad. Anthony M. Nazzaro, *Salmagundi: A Quarterly of the Humanities and Social Sciences* (Saratoga Springs, N.Y., Skidmore College), n° 20, été-automne 1972, pp. 225-248.

FOUCAULT, Michel : « Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle d'épistémologie », *Cahiers pour l'analyse*, n° 9 : *Généalogie des sciences*, été 1968, pp. 9-40 — *Dits et Écrits*, t. I, pp. 696-731.

—— « On the Archaeology of the Sciences », trad. anon., *Theoretical Practice* (Londres), n° 3+4, automne 1971, pp. 108-127. Version abrégée.

FOUCAULT, Michel : « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63^e année, n° 3, juillet-septembre 1969, pp. 73-104 — *Littoral*, n° 9, juin 1983. Conférence prononcée à Paris le 22 février 1969.

—— « Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Dits et Écrits*, t. I, pp. 789-821. Texte original accompagné, en note, de la variante présentée à SUNY-Buffalo en 1970, trad. Daniel Defert.

—— « What Is an Author? », trad. Donald F. Bouchard et Sherry Simon, *Language, Counter-Memory, Practice*, 1977, pp. 113-138.

—— « What Is an Author? » (variante), trad. Josué V. Harari, *Textual Strategies*, éd. J. Harari, Ithaca, Cornell University Press, 1979, pp. 141-160 — *The Foucault Reader*, éd. Paul Rabinow, New York, Pantheon Books, 1984, pp. 101-120.

FOUCAULT, Michel : « Crimes et châtements en U.R.S.S. et ailleurs... » (entretien avec K.S. Karol), *Le Nouvel Observateur*, n° 585, 26 janvier-1^{er} février 1976, pp. 34-37 — *Dits et Écrits*, t. III, pp. 63-74.

—— « Politics of Crime », *Partisan Review* (New Brunswick, N.J.), trad. Mollie Hirwitz, vol. 43, n° 3, pp. 453-459.

II. e) Recueils

FOUCAULT, Michel : *Language, Counter-Memory, Practice*, éd. Donald F. Bouchard, trad. Donald F. Bouchard et Sherry Simon, Ithaca, Cornell University Press ; Oxford, Basil Blackwell, 1977.

FOUCAULT, Michel : *Power, Truth, Strategy*, éd. Meaghan Morris et Paul Patton, Sydney, Feral Publications, 1979.

FOUCAULT, Michel : *Power/Knowledge : Selected Interviews and Other Writings*,

1972-1977, éd. Colin Gordon, trad. Colin Gordon *et al.*, Brighton, The Harvester Press ; New York, Pantheon Books, 1980.

FOUCAULT, Michel : *The Foucault Reader*, éd. Paul Rabinow, New York, Pantheon Books, 1984.

FOUCAULT, Michel : *Politics, Philosophy, Culture: Interviews and Other Writings of Michel Foucault, 1977-1984*, éd. Lawrence D. Kritzman, trad. Alan Sheridan *et al.*, Londres, Routledge ; New York, Routledge, Chapman & Hall, 1988.

FOUCAULT, Michel : *Dits et Écrits, 1954-1988*, 4 vol., éd. sous la dir. de Daniel Defert et François Ewald, Paris, Gallimard, 1994.

——— *Selection: Ethics, Subjectivity and Truth. The essential works of Michel Foucault, 1954-1984, vol. 1*, éd. Paul Rabinow, trad. Robert Hurley *et al.*, New York, New Press, 1997.

FOUCAULT, Michel : *Foucault Live: Interviews, 1961-1984*, éd. Sylvere Lotringer, trad. Lysa Hachroth et John Johnston, New York, Columbia University, « Semiotext(e) double agents », 1996.

III. Références secondaires

III. a) Critiques de livres (et répliques)

Folie et Dérison

HOWARD, Richard : « The Story of Unreason », *The Times Literary Supplement* (Londres), 6 octobre 1961, pp. 653-654.

Madness and Civilization

FRIEDENBERG, Edgar Z. : « Sick, Sick, Sick? », *The New York Times Book Review* (New York), vol. 70, 22 août 1965, p. 6.

LAING, R. D. : « Sanity and 'Madness' – The Invention of Madness », *New Statesman* (Londres), vol. 71, n° 1892, 16 juin 1967, p. 843.

MARCUS, Steven : « In Praise of Folly », *The New York Review of Books* (New York), vol. 7, 3 novembre 1966, pp. 6-8 (repris et corrigé le 17 nov. 1966, pp. 36-39).

MATZA, David : « Review of *Madness and Civilization* », *American Sociological Review*, vol. 31, n° 4, août 1966, pp. 551-552.

The Times Literary Supplement (Londres), 8 juin 1967, p. 506.

L'Archéologie du savoir

« The contented positivist M. Foucault and the death of man », *The Times Literary Supplement*, 2 juillet 1970, pp. 697-698.

The Order of Things

BOSSY, John : « Abstract Acrobat », *New Statesman* (Londres), vol. 81, 4 juin 1971, p. 775.

CAWS, Peter : « Language as the Human Reality », *The New Republic* (Washington), vol. 164, 27 mars 1971, pp. 28-34.

FOUCAULT, Michel : « Monstrosities in Criticism », trad. Robert J. Matthews, *Diacritics: a review of contemporary criticism* (Ithaca, N.Y., Cornell University, Department of Romance Studies), t. 1, n° 1, automne 1971, pp. 57-60.

——— « Les monstruosités de la critique », trad. Fabienne Durand-Bogaert, *Dits et Écrits*, t. II, 1994, pp. 214-223, .

FOUCAULT, Michel : « Foucault Responds », *Diacritics* (Cornell University), t. 1, n° 2, hiver 1971, p. 60.

——— « Foucault répond », trad. Fabienne Durand-Bogaert, *Dits et Écrits*, t. II, 1994, pp. 239-240.

HARDING, D. W. : « Good-by Man », *The New York Review of Books*, vol. 17, 12 août 1971, pp. 21-22.

HOWARD, Richard : « Our Sense of Where We Are », *The Nation* (New York), 5 juillet 1971, pp. 21-22.

STEINER, George : « The Mandarin of the Hour – Michel Foucault », *The New York Times Book Review*, 28 février 1971, pp. 8, 28-31.

STEINER, George : « Steiner responds to Foucault », *Diacritics* (Cornell University), t. 1, n° 2, hiver 1971, p. 59.

The Archaeology of Knowledge

CAWS, Peter : « An immense density of systematicities », *The New York Times Book Review*, 22 octobre 1972, pp. 6, 22-24.

KERMODE, Frank : « Crisis Critic », *The New York Review of Books*, vol. 20, 17 mai 1973, pp. 37-39.

« Soil science », *The Times Literary Supplement* (Londres), 9 juin 1972, p. 663.

The Birth of the Clinic

CAWS, Peter : « Medical Change », *The New Republic* (Washington), 10 novembre 1973, pp. 28-30.

HOWE, Marguerite : « Open Up a Few Corpses », *The Nation* (New York), vol. 218, n° 4, 26 janvier 1974, pp. 117-119.

LASCH, Christopher : « After the church the doctors, after the doctors utopia », *The New York Times Book Review*, 24 février 1974, p. 6.

STAROBINSKI, Jean : « Gazing at Death », trad. Peter France, *The New York Review of Books*, vol. 22, 22 janvier 1976, pp. 18-22.

ZELDIN, Theodore : « An Archaeologist of Knowledge », *New Statesman* (Londres), 7 décembre 1973, pp. 861-862.

« The new medicine of organs », *The Times Literary Supplement* (Londres), 1^{er} février 1974, pp. 107-108.

I, Pierre Rivière...

DELANY, Paul : « The Prisoner's confession was a verballistic invention », *The New York Times Book Review*, 18 mai 1975, pp. 31-32.

Surveiller et Punir

LUCAS, Colin : « Power and the Panopticon », *The Times Literary Supplement* (Londres), 26 septembre 1975, p. 1090.

Discipline and Punish

BROWN, Robert : « The Idea of Imprisonnement », *The Times Literary Supplement* (Londres), 16 juin 1978, p. 658.

GEERTZ, Clifford : « Stir Crazy », *The New York Review of Books*, vol. 26 janvier 1978, pp. 3-6.

JACKSON, Bruce : « The Machineries of Control », *The Nation* (New York), vol. 226, n° 8, 4 mars 1978, pp. 250-251.

MCCONNELL, Frank : « Review of *Discipline and Punish* », *The New Republic* (Washington), 1^{er} avril 1978, pp. 32-34.

ROTHMAN, David J. : « Society and Its Prisons », *The New York Times Book Review*, 19 février 1978, pp. 1, 26-27.

Michel Foucault: The Will to Truth

BERNAUER, James : « Foucault's political analysis », *International Philosophical Quarterly* (Bronx, N.Y.), vol. 22, mars 1982, pp. 87-95.

DEWS, Peter : « Regime of Truth », *New Statesman* (Londres), vol. 164, 2 janvier 1981, pp. 20-21.

GORDON, Colin : « Episteme epitomized », *The Times Literary Supplement* (Londres), 27 mars 1981, p. 332.

SHERIDAN, Alan : « Letter to Colin Gordon », *The Times Literary Supplement* (Londres), 17 avril 1981, p. 437.

Book Review Digest 1981, p. 1309.

III. b) Commentaires

BROCHIER, Jean-Jacques : « Les dits et les écrits ; une nouvelle approche », entretien avec Daniel Defert et François Ewald, *Magazine littéraire* (Paris), n° 325, octobre 1994, pp. 18-21.

CARROLL, David : *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, New York et Londres, Methuen, 1987. Nombreuses citations révisées ou retraduites par l'auteur.

COLSON, Jacques : « Préface du traducteur », in éd. David Couzens Hoy : *Michel Foucault ; Lectures critiques* (trad de *Foucault : a critical reader*), Bruxelles, Éd. universitaires De Boeck, « Le Point philos. », 1989, pp. 9-10.

CULLER, Jonathan : « Viewpoint », *The Times Literary Supplement* (Londres), 9 mars 1973, p. 266.

DEFERT, Daniel : « Chronologie », in Foucault : *Dits et Écrits*, t. I, 1994, pp. 13-64.

DONNELLY, Michael : « La Planète Foucault - États-Unis d'Amérique », trad. Martha Zuber, *Magazine littéraire* (Paris), n° 207, mai 1984, pp. 55-56.

DREYFUS, Hubert L. : « Foreword to the California Edition », in Michel Foucault : *Mental Illness and Psychology*, Berkeley, Los Angeles et Londres, University of California Press, 1987, pp. vii-xliii.

- DREYFUS, Hubert L. et Paul RABINOW : « Préface », *Michel Foucault ; un parcours philosophique au-delà de l'objectivité et de la subjectivité (Michel Foucault: Beyond Structuralism and Hermeneutics, 1982)*, trad. Fabienne Durand-Bogaert, Paris, Éd. Gallimard, « Bibl. des sc. humaines », 1984, pp. 9-11.
- EWALD, François : « Repères biographiques », *Magazine littéraire* (Paris), n° 325, octobre 1994, pp. 21-23.
- GORDON, Colin : « La Planète Foucault - Grande-Bretagne », trad. Daniel Defert, *Magazine littéraire* (Paris), n° 207, mai 1984, p. 57.
- REVEL, Judith : « Foucault (Michel) », *Dictionnaire des intellectuels français*, dir. de publ. Jacques Julliard et Michel Winock, Paris, Éd. du Seuil, 1996, pp. 498-501.
- SHERIDAN, Alan : *Michel Foucault: The Will to Truth*, Londres, Tavistock Publications, 1980 ; New York, Tavistock Publications en assoc. av. Methuen, 1980 ; Londres et New York, Routledge, 1990 [bibliogr., index, 243 p.].
- *Discours, Sexualité et Pouvoir. Initiation à Michel Foucault*, trad. et introd. par Philip Miller, Bruxelles, éd. Pierre Mardaga, 1985 [bibliogr., index, 275 p.].
- SHERIDAN, Alan : « Michel Foucault: The Death of the Author », *Ideas From France: The Legacy of French Theory*, Londres, Institute of Contemporary Arts, « Documents », n° 3, 1985, pp. 18-20.

IV. Autres

- CLARK, Timothy D. : *Case Study: Michel Foucault, Critical Modernism, and Writing on the Visual Arts in English Canada*, mémoire de maîtrise (sous la direction de Johanne Lamoureux), Montréal, univ. Concordia, Dép. des arts visuels, 1991.
- GENETTE, Gérard : *Seuils*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique » dirigée par Gérard Genette et Tzvetan Todorov, 1987.
- GUILLEMIN-FLESHER, Jacqueline : *Syntaxe comparée du français et de l'anglais. Problèmes de traduction*, Paris, Ophrys, 1981.
- KLEIN-LATAUD, Christine ; *Précis des figures de style*, Toronto, Éditions du GREF, coll. « Traduire, Écrire, Lire », n° 2, 1991.
- ROSE, Marilyn Gaddis : « What's the English for *Approche Floue?* », *Meta*, (Presses de l'Université de Montréal), vol. 40, n° 3, septembre 1995, pp. 379-387.

ANNEXE I

Quelques pages traduites ailleurs

Les premières pages de *L'Archéologie du savoir* (1970) avaient déjà été publiées sous une forme un peu différente (« Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle d'épistémologie », *Cahier pour l'analyse*, n° 9, été 1968). Parallèlement à la publication de *The Archaeology of Knowledge* (1972), une version abrégée de ce texte a paru dans une traduction anonyme (« On the Archaeology of the Sciences », *Theoretical Practice*, n° 3+4, automne 1971). La présente annexe reproduit de larges extraits des deux formes du texte en français avec les passages correspondants en anglais. Pour faciliter la lecture comparative, les lignes sont numérotées et quelques segments de la première version sont barrés : supprimés dans la version finale, ils sont donnés ici pour des raisons de lisibilité.

« Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle d'épistémologie »
Dits et Écrits, t. I, pp. 696-697

(...) Voilà des dizaines d'années maintenant que l'attention des historiens s'est portée de préférence sur les longues périodes. Comme si, en dessous des péripéties politiques et de leurs épisodes, ils

5 entreprenaient de mettre au jour les équilibres stables et difficiles à rompre, les processus insensibles, les régulations constantes, les phénomènes tendanciels qui culminent et s'inversent après des continuités séculaires, les mouvements d'accumulation et des saturations lentes, les grands socles immobiles et muets que l'enchevêtrement des récits traditionnels avait recouverts de toute une épaisseur d'événements.

10 Pour mener cette analyse, les historiens disposent d'instruments qu'ils ont, pour une part façonnés, et pour une part reçus : modèles de la croissance économique, analyse quantitative des flux d'échanges, profils des développements et des régressions démographiques, étude des oscillations du climat. Ces instruments leur ont permis de distinguer,

15 dans le champ de l'histoire, des couches sédimentaires diverses ; aux successions linéaires qui avaient fait jusque-là l'objet de la recherche, s'est substitué un jeu de décrochages en profondeur. De la mobilité politique aux lenteurs propres à la « civilisation matérielle », les niveaux d'analyse se sont multipliés ; chacun a ses ruptures spécifiques ; chacun

20 comporte un découpage qui n'appartient qu'à lui ; et à mesure qu'on descend vers les couches les plus profondes, les scissions se font de plus en plus larges. La vieille question de l'histoire (quel lien établir entre des événements discontinus ?) est remplacée désormais par un jeu d'interrogations difficiles : quelles strates faut-il isoler les unes des

25 autres ? Quel type et quel critère de périodisation faut-il adopter pour chacune d'elles ? Quel système de relations (hiérarchie, dominance, étagement, détermination univoque, causalité circulaire) peut-on décrire de l'une à l'autre ?

Or à peu près à la même époque, dans ces disciplines qu'on appelle

30 histoire des idées, des sciences, de la philosophie, de la pensée, de la littérature aussi (leur spécificité peut être négligée pour un instant), dans ces disciplines qui, malgré leur titre, échappent en grande partie au travail de l'historien et à ses méthodes, l'attention s'est déplacée, au contraire, des vastes unités formant « époque » ou « siècle », vers les phénomènes

35 de rupture. Sous les grandes continuités de la pensée, sous les manifestations massives et homogènes de l'esprit, sous le devenir têtue d'une science s'acharnant à exister et à s'achever dès son commencement, on cherche maintenant à détecter l'incidence des interruptions.

« Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle d'épistémologie »

Dits et Écrits, t. I, p. 698

(...)

40 Mais que cet entrecroisement pourtant ne fasse pas illusion. Ne pas
s'imaginer, sur la foi de l'apparence, que certaines des disciplines
historiques sont allées du continu au discontinu, tandis que les autres —
~~à vrai dire l'histoire tout court~~ — allaient du fourmillement des
discontinuités aux grandes unités ininterrompues. ~~En fait, c'est la notion~~
45 ~~de discontinuité qui a changé de statut.~~ Pour l'histoire, sous sa forme
classique, le discontinu était à la fois le donné et l'impensable : ce qui
s'offrait sous l'espèce des événements, (...) ; et ce qui devait être, par le
discours de l'historien, contourné, réduit, effacé pour qu'apparaisse la
continuité des enchaînements. La discontinuité, c'était ce stigmate de
50 l'éparpillement temporel que l'historien avait à charge de supprimer de
l'histoire. Elle est devenue maintenant un des éléments fondamentaux
de l'analyse historique. Elle y apparaît sous un triple rôle. Elle
constitue d'abord une opération délibérée de l'historien (et non plus ce
qu'il reçoit malgré lui du matériau qu'il a à traiter) : car il doit, au moins
55 à titre d'hypothèse systématique, distinguer les niveaux possibles de son
analyse, et fixer les périodisations qui leur conviennent. Elle est aussi le
résultat de sa description (et non plus ce qui doit s'éliminer sous l'effet
de son analyse) : car ce qu'il entreprend de découvrir, ce sont les limites
d'un processus, le point d'inflexion d'une courbe, l'inversion d'un
60 mouvement régulateur, les bornes d'une oscillation, le seuil d'un
fonctionnement, (...) l'instant de dérèglement d'une causalité circulaire.
Elle est enfin un concept que le travail ne cesse de spécifier : elle n'est
plus ce vide pur et uniforme qui sépare d'un seul et même blanc deux
figures positives ; elle prend une forme et une fonction différentes selon
65 le domaine et le niveau auxquels on l'assigne. Notion ~~qui ne manque~~
~~pas d'être assez~~ paradoxale : puisqu'elle est à la fois instrument et objet
de recherche, puisqu'elle délimite le champ d'une analyse dont elle est
l'effet ; puisqu'elle permet d'individualiser les domaines, mais qu'on ne
peut l'établir que par leur comparaison ; (...) et puisque, en fin de
70 compte, elle n'est pas simplement un concept présent dans le discours de
l'historien, mais que celui-ci, en secret, la suppose : d'où pourrait-il
parler, en effet, sinon à partir de cette rupture qui lui offre comme objet
l'histoire — et sa propre histoire ?

« On the Archaeology of the Sciences »

Theoretical Practice, n° 3+4, automne 1971, pp. 110-111

(...) *For decades now historians have, by preference, devoted their attention to long periods of time. As if, beneath the political peripeteiae and their episodes, historians undertook to bring to light the stable and the resilient equilibria, the imperceptible processes, constant re-*
 5 *adjustments, the tendential phenomena which culminate, then recede after secular continuities, the movements of accumulation and slow saturations, the great immobile and mute shelves that the tangle of traditional accounts had hidden beneath a thick coating of events. To*
 10 *conduct this analysis, historians deploy the instruments which they have partly fashioned and partly received: models of economic growth, quantitative analysis of the flows of exchange, profiles of demographic growth and regression, and the study of climatic fluctuations. These*
 15 *tools have enabled them to distinguish, in the field of history, various sedimentary strata; the linear successions which until then had been the object of research, were replaced by a series of transverse overlaps. From*
 20 *political instability to the deliberation proper to 'material culture', the levels of analysis have multiplied; each level has its specific ruptures; each contains a periodicity which belongs only to itself. And the units become broader the further one descends towards the deeper*
 25 *strata. The old historical question (what link to establish between discontinuous events) is replaced, from now on, by a series of difficult interrogations: which layers should be isolated from each other? What type and criteria of periodisation need to be adopted for each of them? What system of relations, (hierarchy, dominance, tier-arrangement, univocal determination, circular causality), can be established between*
 30 *them?*

Now, in about the same period, in those disciplines which are called the history of ideas, sciences, philosophy, thought and also literature (their specificity can be left aside for the moment), in those disciplines
 30 *which, in spite of their titles, on the whole escape the work of the historian and his methods, attention has (sic) displaced from the vast units forming an 'epoch' or 'century' towards the phenomena of rupture. Beneath the great continuities of thought, beneath the massive and homogeneous manifestations of the spirit, and beneath the*
 35 *stubborn development of a science struggling from its beginnings to exist and complete itself, attempts are made to detect the occurrence of interruptions.*

« On the Archaeology of the Sciences »
Theoretical Practice, n° 3+4, automne 1971, p. 111

(...)

40 *But this crossover should not give us any illusions. We should not
 take on trust the appearance that certain historical disciplines have
 moved from continuity to discontinuity, while others —really history as
 such— were moving from the swarm of discontinuities to broad and
 uninterrupted units. In fact what has happened is that the notion of
 discontinuity has changed in status. For history in its classical form,
 45 discontinuity was both the given and the unthinkable: it was both what
 presented itself in the form of scattered events, (...); and what had to be
 evaded, reduced, effaced by the historian's discourse in order to reveal
 the continuity of the concatenations. Discontinuity was that stigma of
 temporal dispersion which it was the historian's duty to suppress from
 50 history. It has now become one of the basic elements of historical
 analysis. It appears in this analysis with a triple role. First it
 constitutes a deliberate operation of the historian (and no longer what
 he receives willy-nilly from the material he has to deal with): for he
 must, at least as a systematic hypothesis, distinguish between the
 55 possible levels of his analysis, and establish the periodizations which
 suit them. It is also the result of his description (and no longer what
 has to be eliminated by the action of his analysis): for what he
 undertakes to discover is the limits of a process, the point of change of a
 curve, the reversal of a regulatory movement, the bounds of an
 60 oscillation, the threshold of a function, (...) the moment a circular
 causality is upset. Finally, it is a concept which his work constantly
 specifies: it is no longer a pure and uniform void interposing a single
 blank between two positive patterns; it has a different form and function
 according to the domain and level to which it is assigned. A notion ~~that~~
 65 ~~cannot but be rather~~ paradoxical: since it is both instrument and object
 of the investigation, since it delimits the field of an analysis of which it is
 itself an effect; since it makes it possible to individualize the domains,
 but can only be established by comparing them; (...) and, in the last
 analysis, since it is not just a concept present in the historian's
 70 discourse, but one that he secretly presupposes: on what basis could he
 speak if not on that of this rupture which offers him as an object history
 — and its own history.*

L'Archéologie du savoir — Introduction pp. 9-11

Voilà des dizaines d'années maintenant que l'attention des historiens s'est portée, de préférence, sur les longues périodes comme si, au-dessous des péripéties politiques et de leurs épisodes, ils entreprenaient de mettre au jour les équilibres stables et difficiles à rompre, les processus irréversibles, les régulations constantes, les phénomènes tendanciels qui culminent et s'inversent après des continuités séculaires, les mouvements d'accumulation et des saturations lentes, les grands socles immobiles et muets que l'enchevêtrement des récits traditionnels avait recouverts de toute une épaisseur d'événements. Pour mener cette analyse, les historiens disposent d'instruments qu'ils ont pour une part façonnés, et pour une part reçus : modèles de la croissance économique, analyse quantitative des flux d'échanges, profils des développements et des régressions démographiques, étude du climat et de ses oscillations, (...). Ces instruments leur ont permis de distinguer, dans le champ de l'histoire, des couches sédimentaires diverses ; aux successions linéaires, qui avaient fait jusque-là l'objet de la recherche, s'est substitué un jeu de décrochages en profondeur. De la mobilité politique aux lenteurs propres à la « civilisation matérielle », les niveaux d'analyse se sont multipliés : chacun a ses ruptures spécifiques, chacun comporte un découpage qui n'appartient qu'à lui ; et à mesure qu'on descend vers les socles les plus profonds, les scissions se font de plus en plus larges. (...) Les vieilles questions de l'analyse traditionnelle (quel lien établir entre des événements disparates ? (...)) sont remplacées désormais par des interrogations d'un autre type : quelles strates faut-il isoler les unes des autres ? Quels types de séries instaurer ? Quels critères de périodisation adopter pour chacune d'elles ? Quel système de relations (hiérarchie, dominance, étagement, détermination univoque, causalité circulaire) peut-on décrire de l'une à l'autre ? (...)

Or à peu près à la même époque, dans ces disciplines qu'on appelle histoire des idées, des sciences, de la philosophie, de la pensée, de la littérature aussi (leur spécificité peut être négligée pour un instant), dans ces disciplines qui, malgré leur titre, échappent en grande partie au travail de l'historien et à ses méthodes, l'attention s'est déplacée au contraire des vastes unités qu'on décrivait comme des « époques » ou des « siècles » vers des phénomènes de rupture. Sous les grandes continuités de la pensée, sous les manifestations massives et homogènes d'un esprit (...), sous le devenir têtue d'une science s'acharnant à exister et à s'achever dès son commencement, (...) on cherche maintenant à détecter l'incidence des interruptions.

L'Archéologie du savoir — Introduction pp. 13, 16-17

*

40 Mais que cet entrecroisement ne fasse pas illusion. Ne pas s'imaginer sur la foi de l'apparence que certaines des disciplines historiques sont allées du continu au discontinu, tandis que les autres allaient du fourmillement des discontinuités aux grandes unités ininterrompues (...).

45 (...)

(...) Pour l'histoire dans sa forme classique, le discontinu était à la fois le donné et l'impensable: ce qui s'offrait sous l'espèce des événements dispersés (...); et ce qui devait être, par l'analyse, contourné, réduit, effacé pour qu'apparaisse la continuité des événements. La discontinuité, c'était ce stigmate de l'éparpillement temporel que l'historien avait à charge de supprimer de l'histoire. Elle est devenue maintenant un des éléments fondamentaux de l'analyse historique. Elle y apparaît sous un triple rôle. Elle constitue d'abord une opération délibérée de l'historien (et non plus ce qu'il reçoit malgré lui du matériau qu'il a à traiter): car il doit, au moins à titre d'hypothèse systématique, distinguer les niveaux possibles de l'analyse, (...) et les périodisations qui leur conviennent. Elle est aussi le résultat de sa description (et non plus ce qui doit s'éliminer sous l'effet de son analyse): car ce qu'il entreprend de découvrir, ce sont les limites d'un processus, le point d'inflexion d'une courbe, l'inversion d'un mouvement régulateur, les bornes d'une oscillation, le seuil d'un fonctionnement, l'instant de dérèglement d'une causalité circulaire. Elle est enfin le concept que le travail ne cesse de spécifier (au lieu de le négliger comme un blanc uniforme et indifférent entre deux figures positives); elle prend une forme et une fonction spécifiques selon le domaine et le niveau où on l'assigne (...). Notion paradoxale que celle de discontinuité: puisqu'elle est à la fois instrument et objet de recherche; puisqu'elle délimite le champ dont elle est l'effet; puisqu'elle permet d'individualiser les domaines, mais qu'on ne peut

50

55

60

65

70

l'établir que par leur comparaison. Et puisqu'en fin de compte peut-être, elle n'est pas simplement un concept présent dans le discours de l'historien, mais que celui-ci en secret la suppose: d'où pourrait-il parler, en effet, sinon à partir de cette rupture qui lui offre comme objet l'histoire — et sa propre histoire ?

The Archaeology of Knowledge — Introduction pp.3-4

5 *For many years now historians have preferred to turn their attention to long periods, as if, beneath the shifts and changes of political events, they were trying to reveal the stable, almost indestructible system of checks and balances, the irreversible processes, the constant*
 10 *readjustments, the underlying tendencies that gather force, and are then suddenly reversed after centuries of continuity, the movements of accumulation and slow saturation, the great silent, motionless bases that traditional history has covered with a thick layer of events. The tools that enable historians to carry out this work of analysis are partly*
 15 *inherited and partly of their own making: models of economic growth, quantitative analysis of market movements, accounts of demographic expansion and contraction, the study of climate and its long-term changes, (...). These tools have enabled workers in the historical field to distinguish various sedimentary strata; linear successions, which for*
 20 *so long had been the object of research, have given way to discoveries in depth. From the political mobility at the surface down to the slow movements of 'material civilization', ever more levels of analysis have been established: each has its own peculiar discontinuities and patterns; and as one descends to the deepest levels, the rhythms become broader. (...) The old questions of the traditional analysis (What link should be made between disparate events? (...)) are now being replaced by questions of another type: which strata should be isolated from others? What types of series should be established? What criteria of periodization should be adopted for each of them? What*
 25 *system of relations (hierarchy, dominance, stratification, univocal determination, circular causality) may be established between them? (...)*

30 *At about the same time, in the disciplines that we call the history of ideas, the history of science, the history of philosophy, the history of thought, and the history of literature (we can ignore their specificity for the moment), in those disciplines which, despite their names, evade very largely the work and methods of the historian, attention has been turned, on the contrary, away from vast unities like 'periods' or 'centuries' to the phenomena of rupture, of discontinuity. Beneath the*
 35 *great continuities of thought, beneath the solid, homogeneous manifestations of a single mind (...), beneath the stubborn development of a science striving to exist and to reach completion at the very outset, (...) one is now trying to detect the incidence of interruptions.*

The Archaeology of Knowledge — Introduction pp. 6, 8-9

40 *But we must not be taken in by this apparent interchange. Despite appearances, we must not imagine that certain historical disciplines have moved from the continuous to the discontinuous, while others have moved from the tangled mass of discontinuities to the great, uninterrupted unities (...).*

(...)

45 (...) *For history in its classical form, the discontinuous was both the given and the unthinkable: the raw material of history, which presented itself in the form of dispersed events, (...) the material, which, through analysis, had to be rearranged, reduced, effaced in order to reveal the continuity of events. Discontinuity was the stigma of*
 50 *temporal dislocation that it was the historian's task to remove from history. It has now become one of the basic elements of historical analysis. Its role is threefold. First, it constitutes a deliberate operation on the part of the historian (and not a quality of the material with which he has to deal): for he must, at least as a systematic*
 55 *hypothesis, distinguish the possible levels of analysis, (...) and the periodization that best suits them. Secondly, it is the result of his description (and not something that must be eliminated by means of his analysis): for he is trying to discover the limits of a process, the point of inflexion of a curve, the inversion of a regulatory movement, the*
 60 *boundaries of an oscillation, the threshold of a function, the instant at which a circular causality breaks down. Thirdly, it is a concept that the historian's work never ceases to specify (instead of neglecting it as a uniform, indifferent blank between two positive figures); it assumes a specific form and function according to the field and the level to which*
 65 *it is assigned (...). The notion of discontinuity is a paradoxical one: because it is both an instrument and an object of research; because it divides up the field of which it is the effect; because it enables the historian to individualize different domains but can be established only by comparing those domains. And because, in the final analysis,*
 70 *perhaps, it is not simply a concept present in the discourse of the historian, but something that the historian secretly supposes to be present: on what basis, in fact, could he speak without this discontinuity that offers him history — and his own history — as an object?*

ANNEXE II

Des notes déplacées

du bas des pages de *Surveiller et Punir*
au milieu du texte de *Discipline and Punish*

Et noter que le dernier supplément à la mort pénale a été un voile de deuil. Le condamné n'a plus à être vu. Seule la lecture de l'arrêt de condamnation sur l'échafaud énonce un crime qui ne doit pas avoir de visage¹. Le dernier vestige des grands supplices en est l'annulation : une draperie pour cacher un corps.

1. Thème fréquent à l'époque : un criminel, dans la mesure même où il est monstrueux, doit être privé de lumière : ne pas voir, ne pas être vu. Pour le parricide il faudrait « fabriquer une cage de fer ou creuser un impénétrable cachot qui lui servît d'éternelle retraite ». De Molène, *De l'humanité des lois criminelles*, 1830, p. 275-277.

(« Bibl. des hist. » p. 19 ; « Tel » p. 21)

We should (...) note that the last addition to penal death was a mourning veil. The condemned man was no longer to be seen. Only the reading of the sentence on the scaffold announced the crime — and that crime must be faceless. (The more monstrous a criminal was, the more he must be deprived of light: he must not see, or be seen. This was a common enough notion at the time. For the parricide one should 'construct an iron cage or dig an impenetrable dungeon that would serve him as an eternal retreat' — De Molène, 275-7.) The last vestige of the great public execution was its annulment: a drapery to hide a body. (pp. 14-15)

*

De son côté, le magistrat avait le droit de recevoir des dénonciations anonymes, de cacher à l'accusé la nature de la cause, de l'interroger de façon captieuse, d'utiliser des insinuations¹. Il constituait, à lui seul et en tout pouvoir, une vérité par laquelle il investissait l'accusé (...)

1. Jusqu'au XVIII^e siècle, longues discussions pour savoir si, au cours des interrogations captieuses, il était licite pour le juge d'user de fausses promesses, de mensonges, de mots à double entente. Toute une casuistique de la mauvaise foi judiciaire.

(« Bibl. des hist. » p. 39 ; « Tel » p. 45)

The magistrate, for his part, had the right to accept anonymous denunciations, to conceal from the accused the nature of the action, to question him with a view to catching him out, to use insinuations. (Up to the eighteenth century, lengthy arguments took place as to whether, in the course of 'captious' questioning, it was lawful for the judge to use false promises, lies, words with double meaning — a whole casuistry of legal bad faith.) The magistrate constituted, in solitary omnipotence, a truth by which he invested the accused (...) (p. 35)

*

On peut à partir de là retrouver le fonctionnement de la question comme supplice de vérité. D'abord la question n'est pas une manière d'arracher la vérité à tout prix ; ce n'est point la torture déchaînée des interrogations modernes ; elle est cruelle certes, mais non sauvage. Il s'agit d'une pratique réglée, qui obéit à une procédure bien définie ; moments, durée, instruments utilisés, longueur des cordes, pesanteur des poids, nombre des coins, interventions du magistrat qui interroge, tout cela est, selon les différentes coutumes, soigneusement codifié¹. La torture est un jeu judiciaire strict.

1. En 1729, Aguessau a fait faire une enquête sur les moyens et les règles de torture appliqués en France. Elle est résumée par Joly de Fleury, B.N., Fonds Joly de Fleury, 258, vol. 322-328.

(« Bibl. des hist. » p. 44 ; « Tel » pp. 50-51)

On this basis one may see the functioning of judicial torture, or interrogation under torture, as a torture of truth. To begin with, judicial torture was not a way of obtaining the truth at all cost; it was not the unrestrained torture of modern interrogations; it was certainly cruel, but it was not savage. It was regulated practice, obeying a well-defined procedure; the various stages, their duration, the instruments used, the length of ropes and the heaviness of the weights used, the number of interventions made by the interrogating magistrate, all this was, according to the different local practices, carefully codified. (In 1729, Aguesseau ordered an investigation into the means and rules of torture used in France. For a summary of the findings, c.f. Joly de Fleury, 322-8.) Torture was a strict judicial game. (p. 40)

*

Entre le juge qui ordonne la question et le suspect qu'on torture, il y a encore comme une sorte de joute ; le « patient » — c'est le terme par lequel on désigne le supplicié — est soumis à une série d'épreuves, graduées en sévérité et auxquelles il réussit en « tenant », ou auxquelles il échoue en avouant¹. Mais le juge n'impose pas la torture sans prendre, de son côté, des risques (et ce n'est pas seulement le danger de voir mourir le suspect) ; il met dans la partie un enjeu, à savoir, les éléments de preuve qu'il a déjà réunis ; car la règle veut que, si l'accusé « tient » et n'avoue pas, le magistrat soit contraint d'abandonner les charges. Le supplicié a gagné.

1. Le premier degré du supplice était le spectacle de ces instruments. On s'en tenait à ce stade pour les enfants et les vieillards de plus de soixante-dix ans.

(« Bibl. des hist. » pp. 44-45 ; « Tel » pp. 50-51)

Something of the joust survived, between the judge who ordered the judicial torture and the suspect who was tortured; the 'patient' — this is the term used to designate the victim — was subjected to a series of trials, graduated in severity, in which he succeeded if he 'held out', or failed if he confessed. (The first degree of torture was the sight of the instruments. In the case of children or of persons over the age of seventy, one did not go beyond this stage.) But the examining magistrate did not employ torture without himself taking certain risks (apart, that is, from the danger of causing the suspect's death); he had a stake in the game, namely, the evidence that he had already collected; for the rule was that if the accused 'held out' and did not confess, the magistrate was forced to drop the charges. The tortured man had then won. (pp. 40-41)

*

Il faut non seulement que les gens sachent, mais qu'ils voient de leurs yeux. Parce qu'il faut qu'ils aient peur; mais aussi parce qu'ils doivent être témoins, comme les garants de la punition, et parce qu'ils doivent jusqu'à un certain point y prendre part. Être témoins, c'est un droit qu'ils ont et qu'ils revendiquent; un supplice caché est un supplice de privilégié, et on soupçonne souvent qu'il n'a pas lieu alors dans toute sa sévérité. On proteste lorsque au dernier moment la victime est dérobée aux regards. Le caissier général des postes qu'on avait exposé pour avoir tué sa femme est ensuite soustrait à la foule; «on le fait monter dans un carrosse de place; s'il n'avait été bien escorté, on pense qu'il eût été difficile de le garantir des mauvais traitements de la populace qui criait haro contre lui²». Lorsque la femme Lescombat est pendue, on a pris soin de lui cacher le visage avec une « espèce de baignolette »; elle a « un mouchoir sur le col et la tête, ce qui fait beaucoup murmurer le public et dire que ce n'était pas la Lescombat³ ». Le peuple revendique son droit à contester les supplices, et qui on supplicie⁴. Il a droit aussi à y prendre part. Le condamné, longuement promené, exposé, humilié, avec l'horreur de son crime plusieurs fois rappelée, est offert aux insultes, parfois aux assauts des spectateurs.

4. La première fois que la guillotine fut utilisée, la *Chronique de Paris* rapporte que le peuple se plaignait de ne rien voir et chantait « Rendez-nous nos gibets » (cf. J. Laurence, *A history of capital punishment*, 1432, p. 71 et suiv.).

(« Bibl. des hist. » pp. 61-62; « Tel » p. 70)

There were protests when at the last moment the victim was taken away from the crowd. The senior postal official who had been put on public exhibition for killing his wife was later taken away from the crowd. 'He was put into a hired coach; it was thought that if he had not been well escorted, it would have been difficult to protect him from being ill-treated by the populace, who yelled and

jeered at him' (Hardy, I, 328). When the woman Lescombat was hanged, care was taken to hide her face; she had 'a kerchief over her neck and head, which made the public murmur and say that it was not Lescombat' (Anchel, 70-71). The people claimed the right to observe the execution and to see who was being executed. The first time the guillotine was used the Chronique de Paris reported that people complained that they could not see anything and chanted, 'Give us back our gallows' (Lawrence, 71 ff). The people also had a right to take part. The condemned man, carried in procession, exhibited, humiliated, with the horror of his crime recalled in innumerable ways, was offered to the insults, sometimes to the attacks of the spectators. (p. 58)

*

On voyait bien que le grand spectacle des peines risquait d'être retourné par ceux-là mêmes auxquels il était adressé. L'épouvante des supplices allumait en fait des foyers d'illégalismes : les jours d'exécution, le travail s'interrompait, les cabarets étaient remplis, on insultait les autorités, on lançait des injures ou des pierres au bourreau, aux exempts et aux soldats ; on cherchait à s'emparer du condamné, que ce soit pour le sauver ou pour le tuer mieux ; on se battait, et les voleurs n'avaient pas de meilleures occasions que la bousculade et la curiosité autour de l'échafaud¹. Mais surtout — et c'est là que ces inconvénients devenaient un danger politique — jamais plus que dans ces rituels de pouvoir invincible, le peuple ne se sentait proche de ceux qui subissaient la peine (...)

1. Hardy en rapporte de nombreux cas : ainsi ce vol important qui fut commis dans la maison même où le lieutenant criminel était installé pour assister à une exécution. *Mes loisirs*, t. IV, p. 56.

(« Bibl. des hist. » p. 66 ; « Tel » p. 75)

It was evident that the great spectacle of punishment ran the risk of being rejected by the very people to whom it was addressed. In fact, the terror of the public execution created centres of illegality: on execution days, work stopped, the taverns were full, the authorities were abused, insults, or stones were thrown at the executioner, the guards and the soldiers; attempts were made to seize the condemned man, either to save him or to kill him more surely; fights broke out, and there was no better prey for thieves than the curious throng around scaffold. (Hardy recounts a number of cases like the important theft that was committed in the very house in which the police magistrate was lodging — IV, 56.) But above all — and this was why these disadvantages became a political danger — the people never felt closer to those who paid the penalty than in those rituals intended to show the horror of the crime and the invincibility of power (...) (p. 63)

*

Si le condamné était montré repentant, acceptant le verdict, demandant pardon à Dieu et aux hommes de ses crimes, on le voyait purifié : il mourait, à sa façon, comme un saint. Mais son irréductibilité même faisait sa grandeur : à ne pas céder dans les supplices, il montrait une force qu'aucun pouvoir ne parvenait à plier (...) On a vu des condamnés devenir après leur mort des sortes de saints, dont on honorait la mémoire et respectait la tombe¹. On en a vu passer presque entièrement du côté du héros positif. On en a vu pour lesquels la gloire et l'abomination n'étaient pas dissociées, mais coexistaient cependant longtemps encore dans une figure réversible.

1. Ce fut le cas de Tanguay exécuté en Bretagne vers 1740. Il est vrai qu'avant d'être condamné, il avait commencé une longue pénitence ordonnée par son confesseur. Conflit entre la justice civile et la pénitence religieuse ? Cf. à ce sujet A. Corre, *Documents de criminologie rétrospective*, 1895, p. 21. Corre se réfère à Trevedy, *Une promenade à la montagne de justice et à la tombe Tanguay*.

(« Bibl. des hist. » p. 70 ; « Tel » p. 80)

If the condemned man was shown to be repentant, accepting the verdict, asking both God and man for forgiveness for his crimes, it was as if he had come through some process of purification: he died, in his own way, like a saint. But indomitability was an alternative claim to greatness: by not giving in under torture, he gave proof of strength that no power had succeeded in bending (...) The convicted criminal could become after his death a sort of saint, his memory honoured and his grave respected. (This was the case of Tanguay, executed in Brittany about 1740. Before being convicted, it is true, he had begun a long penitence ordered by his confessor. Was this a conflict between civil justice and religious penitence? Cf. Corre, 21.) The criminal has been almost entirely transformed into a positive hero. There were those for whom glory and abomination were not dissociated, but coexisted in a reversible figure.

(p. 67)

*

Dans toute cette littérature de crimes, qui prolifère autour de quelques hautes silhouettes³, il ne faut voir sans doute ni une « expression populaire » à l'état pur, ni non plus une entreprise concertée de propagande et de moralisation, venue d'en haut : c'était un lieu où se rencontraient deux investissements de la pratique pénale – une sorte de front de lutte autour du crime, de sa punition et de sa mémoire. Si ces récits peuvent être imprimés et mis en circulation, c'est bien qu'on attend d'eux des effets de contrôle idéologique¹, fables véridiques de la petite histoire. Mais s'il sont reçus avec tant d'attention, (...)

1. L'impression et la diffusion des almanachs, feuilles volantes, etc., était en principe soumise à un contrôle strict.

(« Bibl. des hist. » pp. 70-71 ; « Tel » pp. 80-81)

Perhaps we should see this literature of crime, which proliferated around a few exemplary figures,⁵ neither as a spontaneous form of 'popular expression', nor as a concerted programme of propaganda and moralization from above; it was a locus in which two investments of penal practice met – a sort of battleground around the crime, its punishment and its memory. If these accounts were allowed to be printed and circulated, it was because they were expected to have the effect of an ideological control – the printing and the distribution of the almanacs, broadsheets, etc. was in principle subject to strict control. But if these true stories of everyday history were received so avidly (...) (pp. 67-68)

*

« Que les peines soient modérées et proportionnées aux délits, que celle de mort ne soit plus décernée que contre les coupables assassins, et que les supplices qui révoltent l'humanité soient abolis¹. » La protestation contre les supplices, on la trouve partout dans la seconde moitié du XVIII^e siècle (...)

1. C'est ainsi que la chancellerie en 1789 résume la position générale des cahiers de doléances, quant aux supplices. Cf. E. Seligman, *La Justice sous la Révolution*, t. I, 1901, et A. Desjardin, *Les Cahiers des États généraux et de la justice criminelle*, 1833, p. 13-20.

(« Bibl. des hist. » p. 75 ; « Tel » p. 87)

'Let penalties be regulated and proportioned to the offences, let the death sentence be passed only on those convicted of murder, and let the tortures that revolt humanity be abolished.' Thus, in 1789, the chancellery summed up the general position of the petitions addressed to the authorities concerning tortures and executions (cf. Seligman, and Desjardin, 13-20). Protests against the public executions proliferated in the second half of the eighteenth century (...) (p. 73)

*

Et dans le style naïf et militaire des cérémonies impériales, Bexon imaginera quelques années plus tard tout un tableau des armoiries pénales : « Le condamné à mort sera acheminé à l'échafaud dans une voiture "tendue ou peinte en noir entremêlé de rouge" ; s'il a trahi, il aura une chemise rouge sur laquelle sera inscrit, devant et derrière, le mot "traître" ; s'il est parricide, il aura la tête recouverte d'un voile noir et sur sa chemise seront brodés des poignards ou les instruments de mort dont il se sera servi ; s'il a empoisonné, sa chemise rouge sera ornée de serpents et d'autres animaux venimeux¹. »

1. S. Bexon, *Code de sûreté publique*, 1807, 2^e partie, p. 24-25. Il s'agissait d'un projet présenté au roi de Bavière.

(« Bibl. des hist. » p. 113 ; « Tel » p. 131)

And in the simple, military style of the imperial ceremonies, Bexon was to imagine some years later a whole tableau of penal heraldry: 'The prisoner condemned to death will be taken to the scaffold in a cart "hung or painted in black and red"; if he is a traitor, he will wear a red coat on which will be inscribed, in the front and behind, the word "traitor"; if he is a parricide, his head will be covered with a black veil and on his shirt will be embroidered daggers or whatever instruments of death he used; if he is a poisoner, his red shirt will be decorated with snakes and other venomous animals' (Bexon, 24-5 – this project was presented to the King of Bavaria). (p. 111)

*

Mais à travers ces divergences, les juristes tiennent fermement au principe que « la prison n'est pas regardée comme une peine dans notre droit civil¹ ». Son rôle, c'est d'être une prise de gage sur la personne et sur son corps (...)

1. F. Serpillon, *Code criminel*, 1767, t. III, p. 1095. On retrouve cependant chez Serpillon l'idée que la rigueur de la prison est un début de peine.

(« Bibl. des hist. » p. 120 ; « Tel » p. 139)

Yet, despite these divergencies, jurists held firmly to the principle that 'imprisonment is not to be regarded as a penalty in our civil law' (Serpillon, 1095 – however, one does find in Serpillon the idea that the rigour of imprisonment is the beginning of a penalty). Its role is rather that of holding the person and his body as security (...) (p. 118)

*

La grande discipline militaire s'est formée, dans les armées protestantes de Maurice d'Orange et de Gustave Adolphe, à travers une rythmique du temps qui étaient scandée par les exercices de piété ; l'existence à l'armée doit avoir, disait Boussanelle, bien plus tard, certaines « des perfections du cloître même¹ ». Pendant des siècles, les ordres religieux ont été des maîtres de discipline (...)

1. L. de Boussanelle, *Le Bon Militaire*, 1770, p. 2. Sur le caractère religieux de la discipline dans l'armée suédoise, cf. *The Swedish Discipline*, Londres, 1632.

(« Bibl. des hist. » p. 151-152 ; « Tel » p. 176)

In the Protestant armies of Maurice of Orange and Gustave Adolphus, military discipline was achieved through a rhythmic of time punctuated by pious exercises; army life, Boussanelle was later to say, should have some of the 'perfections of the cloister itself' (Boussanelle, 2; on the religious character of discipline in the Swedish army, cf. The Swedish Discipline, London, 1632). For centuries, the religious orders had been masters of discipline (...) (p. 150)

*

Les frères des Écoles chrétiennes, [*sic*] avaient organisé toute une micro-économie des privilèges et des penums : « Les privilèges serviront aux écoliers pour s'exempter des pénitences qui leur seront imposées (...) »¹ Et par le jeu de cette quantification, de cette circulation des avances et des dettes, grâce au calcul permanent des notations en plus et en moins, les appareils disciplinaires hiérarchisent les uns par rapport aux autres les « bons » et les « mauvais » sujets.

1. J.-B. de La Salle, *Conduite des Écoles chrétiennes*, B.N., Ms 11759, p. 156 et suiv. On a là la transposition du système des indulgences.

(« Bibl. des hist. » p. 183 ; « Tel » pp. 212-213)

The Brothers of the Christian Schools organized a whole micro-economy of privileges and impositions: 'Privileges may be used by pupils to gain exemption from penances which have been imposed on them. (...)' (La Salle, Conduite... 156ff). What we have here is a transposition of the system of indulgences. And by the play of this quantification, this circulation of awards and debits, thanks to the continuous calculation of plus and minus points, the disciplinary apparatuses hierarchized the 'good' and the 'bad' subjects in relation to one another. (pp. 180-182)

*

Chaque fois qu'on aura affaire à une multiplicité d'individus auxquels il faudra imposer une tâche ou une conduite, le schéma panoptique pourra être utilisé. Il est – sous réserve des modifications nécessaires – applicable «à tous les établissements où, dans les limites d'un espace qui n'est pas trop étendu, il faut maintenir sous surveillance un certain nombre de personnes¹ ».

En chacune de ses applications, il permet de perfectionner l'exercice du pouvoir.

1. *Ibid.*, p. 40 [J. Bentham, *Panopticon versus New South Wales. Works*, éd. Bowring, t. IV]. Si Bentham a mis en avant l'exemple du pénitencier, c'est que celui-ci a des fonctions multiples à exercer (surveillance, contrôle automatique, confinement, solitude, travail forcé, instruction).

(« Bibl. des hist. » pp. 207-208 ; « Tel » p. 240)

Whenever one is dealing with a multiplicity of individuals on whom a task or a particular form of behaviour must be imposed, the panoptic schema may be used. It is – necessary modifications apart – applicable 'to all establishments whatsoever, in which, within a space not too large to be covered or commanded by buildings, a number of persons are meant to be kept under inspection' (Bentham, 40: although Bentham takes the penitentiary house as his prime example, it is because it has many different functions to fulfil – safe custody, confinement, solitude, forced labour and instruction).

In each of its applications, it makes it possible to perfect the exercise of power.

(pp. 205-206)

*

Si, au bout du compte, le travail de la prison a un effet économique, c'est en produisant des individus mécanisés selon les normes générales d'une société industrielle : « Le travail est la providence des peuples modernes ; il leur tient lieu de morale, il remplit le vide des croyances et passe pour le principe de tout bien. Le travail devrait être la religion des prisons. A une société-machine, il fallait des moyens de réforme purement mécaniques³. » Fabrication d'individus-machines mais aussi de prolétaires ; (...)

3. L. Faucher, *De la réforme des prisons*, 1838, p. 64. En Angleterre le « tread-mill » et la pompe assuraient une mécanisation disciplinaire des détenus, sans aucun effet productif.

(« Bibl. des hist. » pp. 245-246 ; « Tel » p. 281)

If, in the final analysis, the work of the prison has an economic effect, it is by producing individuals mechanized according to the general norms of an industrial society: 'Work is the providence of the modern peoples; it replaces morality, fills the gap left by beliefs and is regarded as the principle of all good.

Work must be the religion of the prisons. For a machine-society, purely mechanical means of reform are required' (Faucher, 64; in England the 'treadmill' and the pump provided a disciplinary mechanization of the inmates, with no end product). The making of machine-men, but also of proletarians (...) (p. 242)

*

Ce « réformatoire » intégral prescrit un recodage de l'existence bien différent de la pure privation juridique de liberté et bien différent aussi de la simple mécanique des représentations à laquelle songeaient les réformateurs à l'époque de l'Idéologie.

1. Premier principe, l'isolement. (...)

2. « (...) » Le travail est défini, avec l'isolement, comme un agent de la transformation carcérale. (...)

Image parfaite du travail en prison: l'atelier des femmes à Clairvaux; l'exactitude silencieuse de la machinerie humaine y rejoint la rigueur réglementaire du couvent: « Dans une chaire, au-dessus de laquelle est un crucifix, une sœur est assise; devant elle, et rangées sur deux lignes, les prisonnières s'acquittent de la tâche qui leur est imposée, et comme le travail à l'aiguille domine presque exclusivement, il en résulte que le silence le plus rigoureux est constamment maintenu... Il semble que dans ces salles tout respire la pénitence et l'expiation. On se reporte, comme par un mouvement spontané, vers le temps des vénérables habitudes de cette antique demeure; on se rappelle ces pénitents volontaires, qui s'y enfermaient pour dire adieu au monde¹. »

3. Mais la prison excède la simple privation de liberté d'une manière plus importante. Elle tend à devenir un instrument de modulation de la peine (...)

1. A rapprocher de ce texte de Faucher: « Entrez dans une filature; entendez les conversations des ouvriers et le sifflement des machines. Y a-t-il au monde un contraste plus affligeant que la régularité et la prévision de ces mouvements mécaniques, comparées au désordre d'idées et de mœurs, que produit le contact de tant d'hommes, de femmes et d'enfants. » *De la réforme des prisons*, 1838, p. 20.

(« Bibl. des hist. » pp. 239, 242-3, 247; « Tel » pp. 274, 278, 282-283)

(...) The perfect image of prison labour was the women's workshop at Clairvaux; the silent precision of the human machinery is reminiscent of the regulated rigour or the couvent: 'On a throne, above which is a crucifix, a sister is sitting; before her, arranged in two rows, the prisoners are carrying out the task imposed on them, and, as needlework accounts for almost all the work, the strictest silence is constantly maintained. . . Its seems that, in the halls, the very air breathes penitence and expiation. One is carried back, as by

a spontaneous movement, to the time of the venerable habits of this ancient place, one remembers those voluntary penitents who shut themselves up here in order to say farewell to the world'. Compare this with the following: 'Go into a cotton-mill; listen to the conversations of the workers and the whistling of the machines. Is there any contrast in the world more afflicting than the regularity and predictability of these mechanical movements, compared with the disorder of ideas and morals, produced by contact of so many men, women and children' (Faucher 20). (pp. 243-244)

*

La chaîne, tradition qui remonterait à l'époque des galères, subsistait encore sous la monarchie de Juillet. L'importance qu'elle semble avoir prise comme spectacle au début du XIX^e siècle est liée peut-être au fait qu'elle joignait en une seule manifestation les deux modes de châtement : le chemin vers la détention se déroulait comme un cérémonial de supplice¹. Les récits de la « dernière chaîne » — en fait, celles qui ont sillonné la France en 1836 — et de ses scandales, permettent de retrouver ce fonctionnement, bien étranger aux règles de la « science pénitentiaire ». (...)

1. Faucher remarquait que la chaîne était un spectacle populaire « surtout depuis qu'on avait presque supprimé les échafauds ».

(« Bibl. des hist. » p. 261 ; « Tel » p. 299)

The chain-gang, a tradition that went back to the time of the galley slaves, was still surviving under the July monarchy. The importance it seems to have assumed as a spectacle at the beginning of the nineteenth century may be bound up with the fact that it combined in a single manifestation the two modes of punishment; the way to detention unfolded as a ceremonial of torture. (Faucher remarked that the chain-gang was a popular spectacle 'especially since the scaffolds were almost entirely abolished'.) The accounts of the 'last chain-gangs' – those that crossed France in the summer of 1836 – and its scandals allow us to rediscover this functioning, so alien to the rules of 'penitentiary science'. (p. 257)

*

Toutes ces surveillances supposent l'organisation d'une hiérarchie en partie officielle, en partie secrète (c'était essentiellement dans la police parisienne le « service de sûreté » qui comprenait outre les « agents ostensibles » — inspecteurs et brigadiers — les « agents secrets » et des indicateurs qui sont mus par la crainte du châtement ou l'appât d'une récompense¹). Ils [sic] supposent aussi l'aménagement d'un système documentaire dont le repérage et

l'identification des criminels constituent le centre : signalement obligatoire joint aux ordonnances de prise de corps et aux arrêts des cours d'assises, signalement porté sur les registres d'écrou des prisons, copie de registres de cours d'assises et de tribunaux correctionnels adressée tous les trois mois aux ministères de la Justice et de la Police générale, organisation un peu plus tard au ministère de l'Intérieur d'un « sommier » avec répertoire alphabétique qui récapitule ces registres, utilisation vers 1833 selon la méthode des « naturalistes, des bibliothécaires, des négociants, des gens d'affaires » d'un système de fiches ou bulletins individuels, qui permet d'intégrer facilement les données nouvelles, et en même temps, avec le nom de l'individu recherché, tous les renseignements qui pourraient s'y appliquer². La délinquance, avec les agents occultes qu'elle procure mais aussi avec le quadrillage généralisé qu'elle autorise, constitue un moyen de surveillance perpétuelle sur la population (...)

1. Cf. H.A. Fregier, *Les Classes dangereuses*, 1840 I, p. 142-148.

2. A. Bonneville, *De la récidive*, 1844, p. 92-93. Apparition de la fiche et constitution des sciences humaines : encore une invention que les historiens célèbrent peu.

(« Bibl. des hist. » pp. 286-287 ; « Tel » p. 328)

All these surveillances presuppose the organization of a hierarchy, partly official, partly secret (in the Paris police, this was essentially the 'security service', which comprised, apart from its 'open agents' – inspectors and sergeants – its 'secret agents' and informers, who were motivated by fear of punishment or the prospect of reward; cf. Fregier, I, 142-8). They also presuppose the setting up of a documentary system, the heart of which would be the location and identification of criminals: compulsory description of the criminal combined with arrest warrants issued by the assize courts, a description included in prison committal registers, copies of the registers of assize courts and courts of summary jurisdiction sent each month to the Ministries of Justice and of General Police, the organization a little later at the Ministry of the Interior of a criminal records office with an alphabetical index containing summaries of these registers, the use in about 1833, according to the method of 'naturalists, librarians, merchants, businessmen' of a system of individual cards or reports, which facilitated the integration of new data and, at the same time, together with the name of the individual under investigation, all the information that might concern him (Bonneville, 1844, 92-3) [sic] – the appearance of the card-index and the constitution of the human sciences are another invention that historians have taken little note of). Delinquency, with the secrets agents that it procures, but also with the generalized policing that it authorizes, constitutes a means of perpetual surveillance of the population (...)

(p. 281)

*

Les principes généraux, les grands codes, et les législations l'avaient pourtant bien dit: pas d'emprisonnement « hors la loi », pas de détention qui ne soit décidée par une institution judiciaire qualifiée, plus de ces renfermements arbitraires et pourtant massifs. Or le principe même de l'incarcération extra-pénale ne fut dans la réalité jamais abandonné¹. Et si l'appareil du grand renfermement classique fut en partie démantelé (et en partie seulement), il fut très tôt réactivé, réaménagé, développé aux certains points. (...)

1. Il y aurait à faire toute une étude sur les débats qui eurent lieu sous la Révolution à propos des tribunaux de famille, de la correction paternelle, et du droit des parents à faire enfermer leurs enfants.

(« Bibl. des hist. » p. 304 ; « Tel » pp. 347-348)

(...) Yet the very principal of extra-penal incarceration was in fact never abandoned. (A whole study remains to be done of the debates that took place during the Revolution concerning family courts, paternal correction and the right of parents to lock up their children.) And, if the apparatus of the great classical form of confinement was partly (and only partly) dismantled, it was very soon reactivated, rearranged, developed in certain directions. (p. 297)

ANNEXE III

Citations de *The Order of Things*
« revues et corrigées » par David Carroll

Ce livre a son lieu de naissance dans un texte de Borges. Dans le rire qui secoue à sa lecture toutes les familiarités de la pensée — de la nôtre : de celle qui a notre âge et notre géographie —, ébranlant toutes les surfaces ordonnées et tous les plans qui assagissent pour nous le foisonnement des êtres, faisant vaciller et inquiétant pour longtemps notre pratique millénaire du Même et de l'Autre. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Préface », p. 7)

This book first arose out of a passage in Borges, out of the laughter that shattered, as I read the passage, all the familiar landmarks of my thought — our thought, the thought that bears the stamp of our age and our geography — breaking up all the ordered surfaces and all the planes with which we are accustomed to tame the wild profusion of existing things, and continuing long afterwards to disturb and threaten with collapse our age-old distinction between the Same and the Other. (...)

(*The Order of Things* — « Preface », p. xv)

[Such a radically alien “logic” defamiliarizes our own logic and way of thinking and upsets our sense of identity:] “it shatters . . . all the familiar landmarks of thought—of our thought, that of our age and geography— . . . disturbing and shaking up for some time our age-old use of the distinction between the Same and the Other”.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 55)

*

(...) La catégorie centrale des animaux « inclus dans la présente classification » indique assez, par l'explicite référence à des paradoxes connus, qu'on ne parviendra jamais à définir entre chacun de ces ensembles et celui qui les réunit tous un rapport stable de contenu à contenant : si tous les animaux répartis se logent sans exception dans une des cases de la distribution, est-ce que toutes les autres ne sont pas en celle-ci ? Et celle-ci à son tour, en quel espace réside-t-elle ? L'absurde ruine le *et* de l'énumération en frappant d'impossibilité le *en* où se répartiraient les choses énumérées. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Préface », pp. 8-9)

(...) *The central category of animals ‘included in the present classification,’ with its explicit reference to paradoxes we are familiar with, is indication enough that we shall never succeed in defining a stable relation of contained to container between each of these categories and that which includes them all: if all the animals divided up here can be placed without exception in one of the*

divisions of this list, then aren't all the other divisions to be found in that one division too? And then again, in what space would that single, inclusive division have its existence? Absurdity destroys the and of the enumeration by making impossible the in where the things enumerated would be divided up. (...)

(The Order of Things — « Preface », p. xvii)

The central category of animals "included in the present classification," with its explicit reference to paradoxes we are familiar with, is indication enough that we shall never succeed in defining a stable relation of contained to container between each of these categories and that which includes them all: if all the animals classified here can be placed without exception in one of the divisions of this list, then aren't all the other divisions to be found in that one division too? And then again, in what space would that single, inclusive division reside? The absurdity of this destroys the and of the enumeration by making impossible the in where the things enumerated would be classified.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 56)

*

(...) Ainsi entre le regard déjà encodé et la connaissance réflexive, il y a une région médiane qui délivre l'ordre en son être même (...) cette région « médiane », dans la mesure où elle manifeste les modes d'être de l'ordre, peut se donner comme la plus fondamentale: antérieure aux mots, aux perceptions et aux gestes qui sont censés alors la traduire avec plus ou moins d'exactitude ou de bonheur (c'est pourquoi cette expérience de l'ordre, en son être massif et premier, joue toujours un rôle critique); plus solide, plus archaïque, moins douteuse, toujours plus « vraie » que les théories qui essaient de leur donner une forme explicite, une application exhaustive, ou un fondement philosophique. Ainsi dans toute culture entre l'usage de ce qu'on pourrait appeler les codes ordinateurs et les réflexions sur l'ordre, il y a l'expérience nue de l'ordre et de ses modes d'être.

(Les Mots et les Choses — « Préface », pp. 12-13)

(...) Thus, between the already 'encoded' eye and reflexive knowledge there is a middle region which liberates order itself (...) This middle region, then, in so far as it makes manifest the modes of being of order, can be posited as most fundamental of all: anterior to words, perceptions, and gestures, which are then taken to be more or less exact, more or less happy, expressions of it (which is why this experience of order in its pure primary state always plays a critical role); more solid, more archaic, less dubious, always more 'true' than the theories that attempt to give those expressions explicit form, exhaustive application, or philosophical foundation. Thus in every culture, between the use

of what one might call the ordering codes and reflections upon order itself, there is the pure experience of order and of its modes of being.

(The Order of Things — « Preface », p. xxi)

Thus between the already encoded eye and reflexive knowledge there is a middle region in which order itself is rendered. . . . This “middle” region, then, in so far as it makes manifest the modes of being of order, can be posited as the most fundamental of all: anterior to words, perceptions, and gestures, which are then taken to be more or less exact, more or less felicitous translations of it (which is why this experience of order in its massive and primary state always plays a critical role); more solid, more archaic, less dubious, always more “true” than the theories that attempt to give the modes of being an explicit form, an exhaustive application or a philosophical foundation. Thus, in every culture, between the use of what one might call ordering codes and reflections upon order itself, there is the pure [naked, undisguised—nue] experience of order and its modes of being.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 57)

*

(...) Mais à mesure que les choses s'enroulent sur elles-mêmes, ne demandant qu'à leur devenir le principe de leur intelligibilité et abandonnant l'espace de la représentation, l'homme à son tour entre, et pour la première fois, dans le champ du savoir occidental. Étrangement, l'homme — dont la connaissance passe à des yeux naïfs pour la plus vieille recherche depuis Socrate — n'est sans doute rien de plus qu'une certaine déchirure dans l'ordre des choses, une configuration, en tout cas, dessinée par la disposition nouvelle qu'il a prise récemment dans le savoir. (...) Réconfort cependant, et profond apaisement de penser que l'homme n'est qu'une invention récente, une figure qui n'a pas deux siècles, un simple pli dans notre savoir, et qu'il disparaîtra dès que celui-ci aura trouvé une forme nouvelle.

(Les Mots et les Choses — « Préface », pp. 14-15)

(...) But as things become increasingly reflexive, seeking the principle of their intelligibility only in their own development, and abandoning the space of representation, man enters in his turn, and for the first time, the field of Western knowledge. Strangely enough, man — the study of whom is supposed by the naïve to be the oldest investigation since Socrates — is probably no more than a kind of rift in the order of things, or, in any case, a configuration whose outlines are determined by the new position he has so recently taken up in the field of knowledge. (...) It is comforting, however, and a source of profound relief to think that man is only a recent invention, a figure not yet two centuries

old, a new wrinkle in our knowledge, and that he will disappear again as soon as that knowledge has discovered a new form.

(The Order of Things — « Preface », p. xxiii)

But as things become increasingly reflexive [literally, wind back on themselves], seeking the principle of their own intelligibility only in their own development and abandoning the space of representation, man enters the field of Western knowledge in his turn and for the first time. Strangely enough, man—the knowledge of whom is supposed by the naïve to be the oldest form of research, dating from Socrates—is probably no more than a kind of rift in the order of things, or, in any case, a configuration sketched out in terms of the new place he has so recently assumed in the field of knowledge. . . . It is comforting, however, and a source of profound relief to think that man is only a recent invention, a figure not yet two centuries old, a mere wrinkle in our knowledge, and that he will disappear as soon as knowledge has taken on a new form.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 60)

*

(...) On peut le voir maintenant, en un instant d'arrêt, au centre neutre de cette oscillation. Sa taille sombre, son visage clair sont mitoyens du visible et de l'invisible (...)

(Les Mots et les Choses — « Les suivantes », p. 19)

(...) Now he can be seen, caught in a moment of stillness, at the neutral centre of this oscillation. His dark torso and bright face are half-way between the visible and the invisible (...)

(The Order of Things — « Las Meninas », p. 3)

Now he can be seen, caught in a moment when he is immobile, at the neutral center of this oscillation . . . half-way between the visible and the invisible

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 62)

*

(...) Comme si le peintre ne pouvait à la fois être vu sur le tableau où il est représenté et voir celui où il s'emploie à représenter quelque chose. Il règne au seuil de ces deux visibilitées incompatibles.

(Les Mots et les Choses — « Les suivantes », p. 20)

(...) As though the painter could not at the same time be seen on the picture where he is represented and also see that upon which he is representing something. He rules at the threshold of those two incompatible visibilities.

(The Order of Things — « Las Meninas », p. 4)

As though the painter could not at the same time be seen on the painting where he is represented and also see the one upon which he is representing something. He rules on the threshold of these two incompatible visibilities.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 62)

*

(...) Il fixe un point invisible, mais que nous, les spectateurs, nous pouvons aisément assigner puisque ce point, c'est nous-mêmes : notre corps, notre visage, nos yeux. Le spectacle qu'il observe est donc deux fois invisible : puisqu'il n'est pas représenté dans l'espace du tableau, et puisqu'il se situe précisément en ce point aveugle, en cette cache essentielle où se dérobe pour nous-mêmes notre regard au moment où nous regardons. Et pourtant, cette invisibilité, comment pourrions-nous éviter de la voir, là sous nos yeux, puisqu'elle a dans le tableau lui-même son sensible équivalent, sa figure scellée ? (...)

(Les Mots et les Choses — « Les suivantes », p. 20)

(...) He is staring at a point to which, even though it is invisible, we, the spectators can easily assign an object, since it is we, ourselves, who are that point: our bodies, our faces, our eyes. The spectacle he is observing is thus doubly invisible: first, because it is not represented within the space of the painting, and, second, because it is situated precisely in that blind point, in that essential hiding-place into which our gaze disappears from ourselves at the moment of our actual looking. And yet, how could we fail to see that invisibility, there in front of our eyes, since it has its own perceptible equivalent, its sealed-in figure, in the painting itself? (...)

(The Order of Things — « Las Meninas », p. 4)

He is staring at a point to which, even though it is invisible, we, the spectators can easily assign an object, since we, ourselves, are that point: our body, our face, our eyes. The spectacle he is observing is thus doubly invisible: first, because it is not represented within the space of the painting, and, second, because it is situated precisely in that blind point, in that essential hiding-place where our gaze slips away from us at the very moment we look. And yet, how could we fail to see that invisibility, there in front of our eyes, since it has its own perceptible equivalent in the painting itself?

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 63)

*

(...) Il ne reflète rien, en effet, de ce qui se trouve dans le même espace que lui : ni le peintre qui lui tourne le dos, ni les personnages au centre de la pièce. (...) Ici le miroir ne dit rien de ce qui a été déjà dit. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Les suivantes », p. 23)

(...) *It is reflecting nothing, in fact, of all that is there in the same space as itself: neither the painter with his back to it, nor the figures in the centre of the room. (...) Here, the mirror is saying nothing that has already been said before. (...)*

(*The Order of Things* — « Las Meninas », p. 7)

it reflects nothing, in fact, of what is in the same space as itself: neither the painter whose back is turned to it, nor the figures in the centre of the room. . . . Here the mirror says nothing that has already been said before.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 63)

*

(...) on a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit, et on a beau faire voir, par des images, des métaphores, des comparaisons, ce qu'on est en train de dire, le lieu où elles resplendissent n'est pas celui que déploient les yeux, mais celui que définissent les successions de la syntaxe. Or le nom propre, dans ce jeu, n'est qu'un artifice : il permet de montrer du doigt, c'est-à-dire de faire passer subrepticement de l'espace où l'on parle à l'espace où l'on regarde, c'est-à-dire de les refermer commodément l'un sur l'autre comme s'il étaient adéquats. Mais si on veut maintenir ouvert le rapport du langage et du visible, si on veut parler non pas à l'encontre mais à partir de leur incompatibilité, de manière à rester au plus proche de l'un et de l'autre, alors il faut effacer les noms propres et se maintenir dans l'infini de la tâche. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Les suivantes », p. 25)

(...) *it is in vain that we say what we see; what we see never resides in what we say. And it is in vain that we attempt to show, by use of images, metaphors, or similes, what we are saying; the space where they achieve their splendour is not that deployed by our eyes but that defined by the sequential elements of syntax. And the proper name, in this particular context, is merely an artifice: it gives us a finger to point with, in other words, to pass surreptitiously from the space where one speaks to the space where one looks; in other words, to fold one over the other as though they were equivalents. But if one wishes to keep the relation of language to vision open, if one wishes to treat their*

incompatibility as a starting-point for speech instead of as an obstacle to be avoided, so as to stay as close as possible to both, then one must erase those proper names and preserve the infinity of the task. (...)

(The Order of Things — « Las Meninas », pp. 9-10)

It is in vain that we say what we see; what we see never resides in what we say. And it is in vain that we attempt to show by use of images, metaphors, or similes, what we are in the process of saying; the space where they shine is not that deployed by our eyes but that defined by the sequential elements of syntax. And the proper name, in this particular context, is merely an artifice: it allows us to identify things [literally, point things out], in other words, to pass surreptitiously from the space where one speaks to the space where one looks; in other words, to close one space comfortably back onto the other as if they were equivalent. But if one wishes to keep the relation of language to the visible open, if one wishes to speak not in opposition to their incompatibility but starting out from it, so as to stay as close as possible to each one, then one must erase those proper names and persevere in the infinity of the task.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 64)

*

Ce centre est symboliquement souverain dans l'anecdote (...). Mais surtout, il l'est par la triple fonction qu'il occupe par rapport au tableau. En lui viennent se superposer exactement le regard du modèle au moment où on le peint, celui du spectateur qui contemple la scène, et celui du peintre au moment où il compose son tableau (non pas celui qui est représenté, mais celui qui est devant nous et dont nous parlons). Ces trois fonctions « regardantes » se confondent en un point extérieur au tableau : c'est-à-dire idéal par rapport à celui qui est représenté, mais parfaitement réel puisque c'est à partir de lui que devient possible la représentation. Dans cette réalité même, il ne peut pas ne pas être invisible. Et cependant, cette réalité est projetée à l'intérieur du tableau, — projetée et diffractée en trois figures qui correspondent aux trois fonctions de ce point idéal et réel. (...)

(Les Mots et les Choses — « Les suivantes », p. 30)

In the realm of the anecdote, this centre is symbolically sovereign (...). But it is so above all because of the triple function it fulfils in relation to the picture. For in it there occurs an exact superimposition of the model's gaze as it is being painted, of the spectator's as he contemplates the painting, and of the painter's as he is composing his picture (not the one represented, but the one in front of us which we are discussing). These three 'observing' functions come together in a point exterior to the picture: that is, an ideal point in relation to

what is represented, but a perfectly real too, it is also the starting-point that makes the representation possible. Within this reality itself, it cannot not be invisible. And yet, that reality is projected within the picture – projected and diffracted in three forms which correspond to the three functions of that ideal and real point. (...)

(The Order of Things — « Las Meninas », pp. 14-15)

In the realm of anecdote, this centre is symbolically sovereign . . . but it is so above all because of the triple function it fulfills in relation to the painting. For in it come to be exactly superimposed the model's gaze at the moment it is being painted, the spectator's as he contemplates the scene, and the painter's as he composes the painting. [sic] These three “perceiving” functions come together in a point exterior to the painting: that is, a point that is ideal in relation to what is represented but perfectly real since the representation becomes possible with it as starting-point. Within this reality itself, it cannot not be invisible. And yet this reality is projected within the painting—projected and diffracted in three forms which correspond to the three functions of that ideal and real point.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, pp. 65-66)

*

(...) le double rapport de la représentation à son modèle et à son souverain, à son auteur comme à celui à qui on en fait offrande, ce rapport est nécessairement interrompu. Jamais il ne peut être présent sans reste, fût-ce dans une représentation qui se donnerait elle-même en spectacle. (...)

(Les Mots et les Choses — « Les suivantes », p. 31)

(...) the double relation of the representation to its model and to its sovereign, to its author as well as to the person to whom it is being offered, this relation is necessarily interrupted. It can never be present without some residuum, even in a representation that offers itself as a spectacle. (...)

(The Order of Things — « Las Meninas », p. 16)

The double relation of the representation to its model and to its sovereign, to its author as well as to the person to whom it is being offered, this relation is necessarily interrupted. It can never be present without some remainder, even in a representation that offers itself as a spectacle.

(D. Carroll, Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida, 1987, p. 66)

*

(...) Mais là, dans cette dispersion qu'elle recueille et étale tout ensemble, un vide essentiel est impérieusement indiqué de toutes parts: la disparition nécessaire de ce qui la fonde, — de celui à qui elle ressemble et de celui aux yeux de qui elle n'est que ressemblance. Ce sujet même — qui est le même — à été élidé. Et libre de ce rapport qui l'enchaînait, la représentation peut se donner comme pure représentation.

(*Les Mots et les Choses* — « Les suivantes », p. 31)

(...) *But there, in the midst of this dispersion which it is simultaneously grouping together and spreading out before us, indicated compellingly from every side, is an essential void: the necessary disappearance of that which is its foundation — of the person it resembles and the person in whose eyes it is only resemblance. This subject itself — which is the same — has been elided. And representation, freed finally from the relation that was impeding it, can offer itself as representation in its pure form.*

(*The Order of Things* — « Las Meninas », p. 16)

(...) *an essential void: the necessary disappearance of that which is its foundation—of the person it resembles and the person in whose eyes it is only resemblance. This subject itself—which is the same—has been elided. And representation, freed finally from the relation that was enchaining it, can present itself as pure representation.*

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 66)

*

Il faut nous arrêter un peu en ce moment du temps où la ressemblance va dénouer son appartenance au savoir et disparaître, au moins pour une part, de l'horizon de la connaissance. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « La prose du monde », p. 33)

We must pause here for a while, at this moment in time when resemblance was about to relinquish its relation with knowledge and disappear, in part at least, from the sphere of cognition. (...)

(*The Order of Things* — « The Prose of the World », p. 17)

We must pause here for a while, at this moment in time when resemblance was about to relinquish its relation with knowledge and disappear, in part at least, from the horizon of cognition.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 61)

*

Cet être, il n'y a plus rien dans notre savoir, ni dans notre réflexion pour nous en rappeler maintenant le souvenir. Plus rien, sauf peut-être la littérature — et encore d'une manière plus allusive et diagonale que directe. On peut dire en un sens que la « littérature », telle qu'elle s'est constituée et s'est désignée comme telle au seuil de l'âge moderne, manifeste la réapparition, là où on ne l'attendait pas, de l'être vif du langage. (...) Or, tout au long du XIX^e siècle et jusqu'à nous encore (...), la littérature n'a existé dans son autonomie, elle ne s'est détachée de tout autre langage par une coupure profonde qu'en formant une sorte de « contre-discours », et en remontant ainsi de la fonction représentative ou signifiante du langage à cet être brut oublié depuis le XVI^e siècle.

(*Les Mots et les Choses* — « La prose du monde », pp. 58-59)

There is nothing now, either in our knowledge or in our reflection, that still recalls even the memory of that being. Nothing, except perhaps literature – and even then in a fashion more allusive and diagonal than direct. It may be said in a sense that 'literature,' as it was constituted and so designed on the threshold of the modern age, manifests, at a time when it was least expected, the reappearance, of the living being of language. (...) throughout the nineteenth century, and right up to our own day (...) literature achieved autonomous existence, and separated itself from all other language with a profound scission, only by forming a sort of 'counter-discourse,' and by finding its way back from the representative or signifying function of language to this raw being that had been forgotten since the sixteenth century.

(*The Order of Things* — « The Prose of the World », pp. 43-44)

There is nothing now, either in our knowledge or in our reflection, that still recalls even the memory of that being. Nothing, except perhaps literature—and even then in a fashion more allusive and diagonal than direct. It may be said in a sense that "literature," as it was constituted and designed as such on the threshold of the modern age, manifests, at a time when it was least expected, the reappearance of the living being of language. . . . Throughout the nineteenth century, and right up to our day . . . literature was able to exist autonomously and separate itself from every other language by a profound scission only by forming a sort of "counter-discourse" and by thusly making its way back from the representative or signifying function of language to this raw being that had been forgotten since the sixteenth century.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 117)

Avec leurs tours et leurs détours, les aventures de Don Quichotte tracent la limite : en elles finissent les jeux anciens de la ressemblance et des signes ; là se nouent déjà de nouveaux rapports. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Représenter », p. 60)

With all their twists and turns, Don Quixote's adventures form the boundary: they mark the end of the old interplay between resemblance and signs and contain the beginnings of new relations. (...)

(*The Order of Things* — « Representing », p. 46)

With all their twists and turns, Don Quixote's adventures trace out the limit: they mark the end of the old games of resemblance and of signs, and already in them new relations are set in place.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 115)

*

Don Quichotte dessine le négatif du monde de la Renaissance ; l'écriture a cessé d'être la prose du monde ; les ressemblances et les signes ont dénoué leur vieille entente: les similitudes déçoivent, tournent à la vision et au délire : (...) les mots errent à l'aventure, sans contenu, sans ressemblance pour les emplir (...) L'écriture et les choses ne se ressemblent plus. Entre elles, Don Quichotte erre à l'aventure.

(*Les Mots et les Choses* — « Représenter », pp. 61-62)

Don Quixote is a negative of the Renaissance world; writing has ceased to be the prose of the world; resemblances and signs have dissolved their former alliance; similarities have become deceptive and verge upon the visionary or madness; (...) words wander off on their own, without content, without resemblance to fill their emptiness (...) The written word and things no longer resemble one another. And between them, Don Quixote wanders off on his own.

(*The Order of Things* — « Representing », pp. 47-48)

Don Quixote sketches the negative of the world of the Renaissance; writing has ceased to be the prose of the world; resemblances and signs have dissolved their former alliance; similarities have become deceptive and head in the direction of visions or delirium. . . . Words wander off aimlessly, without content, without resemblance to fill them up. . . . Writing and things no longer resemble one another. And between them, Don Quixote wanders off aimlessly.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 115)

*

(...) À partir du XVII^e siècle, c'est cette existence massive et intrigante du langage qui se trouve éliminée. Elle n'apparaît plus celée dans l'énigme de la marque : elle n'apparaît pas encore déployée dans une théorie de la signification. À la limite, on pourrait dire que le langage classique n'existe pas. Mais qu'il fonctionne : toute son existence prend place dans son rôle représentatif, s'y limite avec exactitude et finit par s'y épuiser. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Parler », p. 93)

(...) *From the seventeenth century, it is this massive and intriguing existence of language that is eliminated. It no longer appears hidden in the enigma of the mark; it has not yet appeared in the theory of signification. From an extreme point of view, one might say that language in the Classical era does not exist. But that it functions: its whole existence is located in its representative role, is limited precisely to that role and finally exhausts it. (...)*

(*The Order of Things* — « Speaking », p. 79)

In the seventeenth century, it is the massive and intriguing existence of language that is eliminated. It no longer appears hidden in the enigma of the mark; it does not yet appear explicitly in the theory of signification. From an extreme point of view, one might say that language in the Classical era does not exist. But that it functions: its whole existence is located in its representational role, is limited to performing it with exactitude, and ends up by being used up by it.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, pp. 61-62)

*

(...) L'histoire du savoir ne peut être faite qu'à partir de ce qui lui a été contemporain, et non pas certes en termes d'influence réciproque, mais en termes de conditions et d'a priori constitués dans le temps. C'est en ce sens que l'archéologie peut (...) libérer ainsi un espace sans fissure où l'histoire des sciences, celle des idées et des opinions, pourront prendre, si elles le veulent, leurs ébats.

(*Les Mots et les Choses* — « Échanger », p. 221)

(...) *The history of knowledge can be written only on the basis of what was contemporaneous with it, and certainly not in terms of reciprocal influence, but in terms of conditions and a prioris established in time. It is in this sense that archaeology can (...) open up a free, undivided area in which the history of the sciences, the history of ideas, and the history of opinions can, if they wish, frolic at ease.*

(*The Order of Things* — « Exchanging », p. 208)

The history of knowledge can be written only on the basis of what was contemporaneous with it, and certainly not in terms of reciprocal influence, but in terms of conditions and a priori established in time. It is in this sense that archaeology can . . . delineate a space without cracks, one in which the history of the sciences, the history of ideas, and the history of opinions can, if they wish, romp.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 61)

*

(...) Peut-être *Justine et Juliette*, à la naissance de la culture moderne, sont-elles dans la même position que *Don Quichotte* entre la Renaissance et le classicisme. (...) Les personnages de Sade lui répondent à l'autre bout de l'âge classique, c'est-à-dire au moment du déclin. (...) Sade parvient au bout du discours et de la pensée classiques. Il règne exactement à leur limite. (...)

(*Les Mots et les Choses* — « Échanger », pp. 222-224)

(...) *Possibly Justine and Juliette are in the same position on the threshold of modern culture as that occupied by Don Quixote between the Renaissance and Classicism. (...) Sade's characters correspond to him at the other end of the Classical age, at the moment of its decline. (...) Sade attains the end of Classical discourse and thought. He holds sway precisely upon their frontier. (...)*

(*The Order of Things* — « Exchanging », pp. 210-211)

Possibly Justine and Juliette are in the same position at the birth of modern culture as that occupied by Don Quixote between the Renaissance and Classicism. . . . Sade's characters respond to him [Don Quixote] at the other end of the Classical age, at the moment of its decline. . . . Sade attains the limit of Classical discourse and thought. He holds sway precisely at their limit.

(D. Carroll, *Paraesthetics: Foucault, Lyotard, Derrida*, 1987, p. 115)